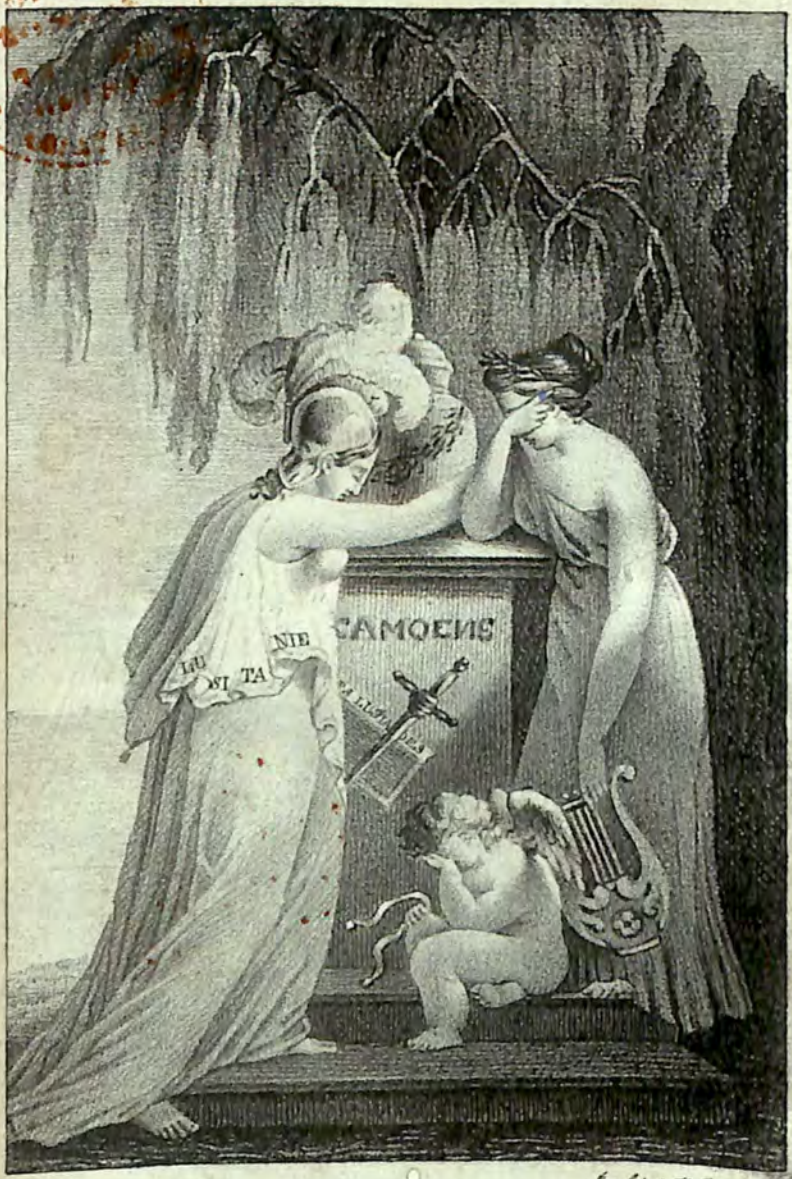
00100389

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016

LES AMOURS
DE CAMOËNS
ET
DE CATHERINE D'ATAÏDE.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,
Rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 16.



Imp. Lith. de R. Gaugain

et l'Amour maudissant son bandeau l'arrachera pour mêler ses larmes aux pleurs de la Patrie et aux regrets des Muses.

LES AMOURS
DE CAMOËNS
ET
DE CATHERINE D'ATAÏDE;

100389

par Madame Gaulier,

AUTEUR DU POÈME DE LA TOMBE ROYALE,
ET DE DIVERSES AUTRES POÉSIES.

TOME PREMIER.

VOL 1

A PARIS,

Chez { Trouvé, Libraire, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 16;
Ponthieu et Cie, Libraires, Palais-Royal, galerie de bois, n. 252 et 253.

1827.

God
Fr 843.8
Gau/Amo
100389

NOTICE

SUR CAMOËNS.

L'INFORTUNE semble s'attacher de préférence aux hommes de génie. Cet axiome est universel, et chaque peuple peut l'appuyer par des exemples; mais cette prédilection déplorable existe-t-elle en effet? et n'est-il pas plus juste de conclure que la fortune prodigue au hasard ses rigueurs ou ses dons, et que les uns et les autres passent ignorés ou demeurent célèbres, suivant les sujets sur lesquels son caprice les répand?

Plût au Ciel que l'injustice des hommes et l'insouciance des grands fussent aussi conjecturales, et que chaque siècle fournît seulement à l'histoire du monde un François I^er^ ou un Louis XIV!

Victime de cette coupable insouciance, nous apparoît Camoëns. Descendant d'une ancienne famille de la Galice, il naquit à Lisbonne, l'an 1525, de Simon Vaz de Camoëns et d'Anne de Macedo. L'illustration qu'il dut à ses ancêtres lui devint funeste, puisqu'en le faisant admettre à la cour de don Juan, elle lui fournit l'occasion de voir Catherine d'Ataïde, pour laquelle il conçut une passion qui décida du destin de sa vie.

Les Ataïde, orgueilleux de la faveur du monarque portugais, s'offensèrent des prétentions du jeune poëte, et ne tardèrent pas à le faire exiler à Santarem. L'histoire ne dit pas le temps que dura cet exil, ni si son départ pour l'Afrique fut seulement le résultat de sa propre détermination, ou la suite d'une nouvelle disgrâce : cette dernière conjecture est la plus vraisemblable, puisqu'elle s'appuie sur la constance d'un amour que le temps et l'absence ne purent affoiblir.

L'histoire n'a point jugé non plus digne de sa gravité de nous apprendre si Catherine d'Ataïde partagea la tendresse de Camoëns; mais, en ne la

voyant point former d'autres liens, on est autorisé à le croire; et d'ailleurs, les vers suivans empruntés à la Notice de D. Jose Maria de Souza Bothello, sur la vie et les ouvrages de Camoëns, confirment cette opinion.

« Adieu, palais dorés; adieu, verte prairie,
» Échos qui répétiez le nom de Natercie (1),
» Lieux qu'elle embellissoit, signaux mystérieux,
» De deux cœurs séparés langage ingénieux!
» Adieu, grâces, talents; adieu, tendre folie,
» Amitié dont la flamme épuroit mon amour!
» Charmes divins, ô vous qui consoliez ma vie,
» Faut-il, hélas! faut-il vous quitter sans retour (2)!

(1) Anagramme inexact du nom de Catherine, dû à la délicatesse mystérieuse de Camoëns.

(2) Ces vers sont extraits de la Notice que M. J. B. J. Millié a placée à la suite de la nouvelle

Quoi qu'il en soit, la vie de Camoëns fut une continuité de malheurs et de persécutions; sa patrie, dont son bras avoit servi la cause, pour laquelle il avoit versé son sang, et ses compatriotes dont il s'étoit plu à célébrer les exploits, l'oublièrent; la misère vint abréger ses jours; ce fut seulement après sa mort que l'ingratitude s'accusa des maux de l'homme de génie, et que des regrets cherchèrent à consoler ses mânes.

La littérature, en se laissant entraîner à l'égoïsme, peut s'applaudir des

---

traduction du poëme des *Lusiades*, qu'il venoit de publier, quand une mort prématurée l'a récemment enlevé aux lettres.

infortunes de ce poëte; car s'il eût coulé au sein de sa patrie des jours embellis par l'amour, il se seroit peut-être borné à composer des vers doux comme le bonheur, au lieu que, battu par le sort, affrontant les caprices de la mer et les périls des combats, il trouva dans sa propre vie l'original des tableaux qu'il vouloit peindre; et le courage nécessaire pour se roidir contre le malheur, lui fournit cette vigueur d'expression et cette hardiesse de pinceau que pouvoit lui envier l'auteur de *la Jérusalem délivrée*. Plus brillant, plus varié, et surtout plus riche en caractères, Le Tasse reconnoissoit en Camoëns un rival très-redoutable, et professoit pour lui une

admiration qu'il a consacrée dans le sonnet suivant.

Le poëte s'adresse à Gama :

Vasco, le cui felici ardite antenne
Incontro al sol che ne riporta il giorno
Spiegar le vele, e fer colà ritorno
Ove egli per che di cadere accenne.

Non più di te per aspro mar te sostenne
Quel, che fece al Ciclope oltraggio e scorno.
Nè chi turbò l'arpie nel suo soggiorno
Nè diò più bel subjetto a colte penne.

Ed or quella del colto e buon Luigi
Tant' oltre stende il glorioso volo,
Che i tuoi spalmati legni andar men lunge:

Ond 'a quelli a cui s' alza il nostro polo
Ed a chi ferma incontra i suoi vestigi
Per lui del corso tuo la fama aggiunge.

L'imitation suivante est aussi empruntée à la traduction de M. Millié :

« Hardi navigateur, tes voiles fortunées
» Du monde oriental ont vu les bords fameux ;
» De fleurs et de lauriers tes poupes couronnées,
» Du berceau du soleil ont réfléchi les feux.

» Le sage Ulysse errant sur les mers étonnées,
» Jason bravant les flots et les vents orageux,
» Ont montré moins d'audace aux vagues mutinées,
» Et moins d'honneur aussi les attendoit tous deux.

» Oui, Gama ; mais rends grâce à l'immortel génie
» Qui confia ta gloire au dieu de l'harmonie ;
» Sa muse a dans son vol dépassé tes vaisseaux.

» Il chante, et tes exploits qu'il embellit encore,
» Ont retenti soudain des portes de l'aurore
» Jusqu'aux lieux où Phébus disparoit sous les eaux. »

Les dieux mythologiques, qui jouent un rôle si important dans l'épopée des

Lusiades, ont soulevé contre son auteur un reproche qu'atténue peut-être la considération des lieux et de l'époque où Camoëns écrivoit; car, si l'Inquisition ne conçut pas d'ombrage d'un livre où figuroient des divinités qui, dès longtemps reléguées au rang des chimères, ne pouvoient plus avoir aucune influence sur les croyances religieuses, il est fort douteux qu'elle n'eût pas sévi contre le poëte qui auroit osé, comme le fit plus tard le chantre de Renaud, créer un nouveau genre de merveilleux à l'aide des sortiléges et de la magie; et d'ailleurs, tout cela est-il, à bien y regarder, autre chose qu'une querelle de mots? Peu importe que la beauté

soit désignée sous le nom de *Vénus*, la sagesse sous le nom de *Minerve*, la guerre sous le nom de *Bellone*, etc., etc., que chaque vertu ou chaque vice soit revêtu d'un surnom, puisqu'on ne sauroit y voir qu'un langage de convention. Personne, sans doute, ne s'avisera jamais de reprocher à notre bon La Fontaine d'avoir fait parler les animaux, voire les arbres et les plantes.

Cependant Camoëns, en admettant le merveilleux sur lequel s'étoit fondée la gloire d'Homère et de Virgile, ses brillans modèles, sembla prévoir les murmures qu'il exciteroit dans la postérité, et y répondit d'avance au dixième chant de son poëme, en mettant

l'explication suivante dans la bouche de Thétis :

« Jupiter et Junon, Saturne, Janus et moi-même, nous ne sommes que des divinités fantastiques, inventées par les poëtes. Fidèles à l'art charmant qui nous donna la naissance, nous n'avons point quitté la terre. Le Ciel ne nous connut jamais, et cet olympe où nous régnons n'est qu'un rêve brillant du génie.

» L'éternelle Providence, dont Jupiter n'est que la poétique image, gouverne l'univers par mille et mille intelligences. Homère en a fait des dieux. Ministres de colère et d'amour, ils protègent ou persécutent. Apollon, Mars,

Vénus combattent pour Hector; Junon, Neptune et Pallas ont conjuré sa perte.

» L'épopée, qui nous charme et nous instruit tour à tour, la noble épopée a recueilli l'héritage d'Homère : elle a conservé ses divinités et leurs noms; les génies protecteurs, les génies malfaisants se trouvent jusque dans les livres sacrés. La muse antique des Hébreux a revêtu de formes divines les anges de lumière; et, dans son langage inspiré, Moloch lui-même, l'affreux Moloch est un dieu (1). »

Ce qui a excité une critique plus judicieuse, est le mélange que Camoëns

(1) Ce passage est encore extrait de la traduction de M. Millié.

fait des vérités du Christianisme avec les fictions mensongères des païens. Est-il en effet rien de plus révoltant qu'un tel alliage pour des lecteurs chrétiens? De quel œil, par exemple, peuvent-ils voir Bacchus prosterné devant l'image de la Vierge et celle du Saint-Esprit, et brûlant de l'encens sur l'autel du vrai Dieu? D'autres passages, en provoquant la même sévérité, attestent que rien de parfait ne peut sortir de la main des hommes.

Ces conceptions ridicules d'une part, et une prévention exagérée contre le merveilleux de la fable, eussent peut-être resserré la célébrité de Camoëns dans les bornes de sa pâtrie, si l'épisode

d'Inès, et surtout la superbe fiction d'Adamastor, épouvantable gardien de l'Océan, n'eussent commandé l'admiration générale. Cette dernière invention ne le cède en rien à ce que l'antiquité nous offre de plus sublime; et Virgile lui-même n'a pas fait entendre de chants plus attendrissants et plus harmonieux que ceux qu'inspirèrent à Camoëns les malheurs de l'amante de don Pèdre.

Les Lusiades ne furent pas son seul titre à la gloire; son génie savoit se plier avec succès à tous les genres de poésie; et le recueil de ses pièces fugitives l'a placé au premier rang des lyriques.

J'ai bien souvent regretté, en com-

posant le tableau de ses amours et de ses malheurs, de ne pas connoître assez la langue portugaise pour me hasarder à donner à mes lecteurs quelques imitations de ses chants détachés. Cette impossibilité m'a réduite à mettre dans la bouche de mon héros des vers de ma composition, qui, ne pouvant en aucune manière entrer en parallèle avec ceux qu'il légua à la postérité, doivent être considérés, suivant leur situation, comme les élans d'une âme en proie aux chagrins, qui oublioit un instant après les plaintes échappées à sa douleur, et ne leur donnoit ainsi aucune importance poétique.

Les infortunes de Camoëns et son

amour pour Catherine d'Ataïde sont les faits sur lesquels j'ai fondé l'ouvrage que j'offre ici au public. J'ai suppléé pour les détails au silence de l'histoire; et peut-être, en m'attachant au vraisemblable, me suis-je quelquefois approchée de la vérité. Un tel sujet vouloit sans doute une plume plus exercée que la mienne; mais aucune n'a entrepris cette noble tâche, et j'osai la tenter.

LES AMOURS

DE CAMOËNS

ET

DE CATHERINE D'ATAÏDE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

Avec l'heure qui fuyoit avoit commencé le repos de la nature; c'étoit l'instant où le laboureur, quittant la table qu'une épouse attentive a couverte d'un repas frugal, va goûter le sommeil sur un lit que la mollesse

n'a point façonné; l'horizon ne réfléchissoit plus les traits lointains du soleil, les oiseaux avoient achevé l'hymne du soir, et les derniers sons de l'airain religieux cessoient de frapper les airs; la voûte immobile se parsemoit d'étoiles, et la lune, brillant d'un modeste éclat, sembloit craindre d'opposer une lumière jalouse à leur scintillante clarté.

A mesure que l'homme s'éloigne de la simplicité de ses goûts primitifs, il participe moins à cette paix de la nuit qui, en se répandant sur l'univers, semble appelée à le rajeunir : ses passions, comprimées durant le jour par l'exercice de ses devoirs, par les obligations de son état ou par les exigences du rang qu'il tient dans le monde, se développent quand il est rendu à lui-même; le sommeil fuit ses paupières, ou plutôt ses de-

sirs vagabonds le repoussent : tantôt il enfante un avenir imaginaire, où tout concourt au succès de ses vœux; un obstacle s'y rencontre-t-il? il a pour lui la fragilité du verre; d'autres fois il se crée des monstres; tout ce qui l'entoure conspire contre lui; ainsi son cœur prévenu verse sa propre amertume sur les intentions les moins offensives.

Heureux celui qui, éclairé d'un rayon de la justice céleste, sait apprécier le néant des choses humaines! il ne voit qu'un seul bien desirable, parce que seul il ne pourra échapper à l'homme qui le possédera; son ambition a franchi les bornes de la vie, il ne l'aime pour lui qu'autant qu'il la croit utile à ses semblables; ne pouvant les guérir de leurs chimères, il les plaint, et se sert, autant qu'il le peut, de leurs nombreuses mé-

prises, pour détacher leur affection des illusions de la terre. Cet homme est le vrai philosophe; sa morale ne dessèche point l'âme, en resserrant notre espoir et nos jouissances dans l'étroit espace qui sépare notre berceau de la tombe. Sévère pour lui seul, l'indulgence est le premier devoir qu'il s'impose à l'égard des autres; sans les juger, il voudroit les amener à penser comme lui, uniquement parce qu'ils se plaignent, et que son bonheur est le fruit des maximes qu'il veut leur faire goûter. L'ambitieux, au contraire, n'élançant jamais son regard au-delà de ce monde matériel, veut en épuiser toutes les ressources, en savourer toutes les voluptés. Dans cet espoir, il ne considère que lui; le cercle qu'il a tracé à ses desirs est un centre unique où viennent s'abîmer les sentiments

de la nature, les droits de l'amitié, et l'honneur même.

Quel est cet homme qui s'avance sous ces vastes bosquets plantés sur les bords du fleuve qui roule l'or dans ses flots ? Ses pas sont tantôt lents ou précipités, d'autres fois il semble immobile ; sa taille est au-dessus de la moyenne ; il porte avec noblesse le manteau qui l'enveloppe ; mais, jeune encore, son front est déjà sillonné, comme si des revers y eussent imprimé leurs soucis ; le sort, au contraire, sourit à ses desirs : ne sauroit-il les combler? Cependant chacun le croit heureux ; en public, son visage respire le bonheur, et sa gaîté fait les délices du prince qui l'a nommé son favori ; habile à deviner les moindres sensations de son maître, il sait en prolonger l'effet ou le faire

évanouir, suivant qu'il peut nuire ou servir à son intérêt. Courtisan consommé, il semble, en faisant goûter et suivre ses conseils, ne donner que son approbation à une résolution déjà prise.

Un sentiment tendre s'est fait à peine sentir au cœur du monarque, et don Pèdre, c'est le nom de ce favori, s'applique à le développer; on n'ose encore l'accuser de l'avoir fait naître : les événements seuls apprendront si on doit le croire aussi criminel. Fils du grand-chancelier don Antoine d'Ataïde, comte de Castanheira, il avoit hérité des charges, des dignités et de la fortune de son père. Les murmures de la cour disoient que le vieux chancelier avoit emporté toutes ses vertus dans la tombe, et que la conduite et le caractère de don Pèdre menaçoient de

perpétuer les regrets qu'avoit fait naître une perte que l'aveugle prédilection de don Juan pour son nouveau ministre rendoit de plus en plus irréparable.

Le roi étoit venu dîner à Bélem, et devoit ne retourner à Lisbonne que le lendemain; il avoit congédié ses courtisans plus tôt que de coutume, et peut-être cette détermination étoit-elle moins le résultat d'une disposition bienveillante à leur égard, que le besoin de se livrer, dans la solitude, à l'examen de l'état nouveau de son cœur; il n'avoit jusques-là connu de l'amour que ces plaisirs si dociles aux vœux d'un monarque, et laissoit depuis long-temps oublier ses caresses à l'épouse que la politique lui avoit donnée. Donna Catherine, que la perte successive de ses enfants avoit remplie de tristesse, ne faisoit pas en-

core admirer les grandes qualités qui devoient plus tard illustrer sa régence; la piété et la bienfaisance occupoient seules tous ses instants.

Le comte de Castanheira n'avoit pas quitté le roi sans remarquer l'émotion qui devenoit pour lui le présage d'une réussite : c'est lui que nous avons laissé se promenant dans le parc du château; il s'y livroit tout entier à ses réflexions, quand des sons encore lointains arrivent jusqu'à lui : il prête l'oreille : il ne s'est pás trompé; il se dirige de ce côté, comprime son haleine, et craint que le bruit de ses pas, que le frottement de son manteau ne trahissent son approche. Bientôt il arrive derrière le bosquet : l'épaisseur du feuillage, en s'opposant aux pâles rayons de l'astre de la nuit, sauveroit deux

amants du danger qui les menace, si leurs accents ne s'étoient fait entendre.

Don Pèdre frémit de colère, car il a reconnu la voix de sa sœur et celle de Camoëns : mais une pensée plus rapide que l'éclair succède à ce premier mouvement, et lui inspire le dessein de tirer parti de cette surprise. — Je dépends de mon frère, disoit donna Catherine (1), et son refus formel nous a ravi toute espérance. Ah! si votre amour est aussi vrai que vos serments me l'ont juré, il doit être généreux; l'honneur m'ordonne d'étouffer les murmures d'un cœur dont les sentiments n'ont pu vous rester cachés, de

(1) La sœur du favori portoit le même nom que la reine; c'est ce qui m'a engagée, pour éviter toute confusion, à ne plus m'en servir, pour désigner cette princesse, dans le cours de cet ouvrage.

vous bannir de ma présence : n'ajoutez pas une résistance inutile à mes propres combats, fuyez-moi. — Plutôt mourir ! ah ! Catherine, vous ne connoissez pas toute la véhémence de mon amour, quand vous exigez ce cruel sacrifice ; je le vois trop, vous ne m'avez jamais aimé. — Ingrat ! s'écria Catherine, et des larmes inondèrent son visage.

— Ah ! pardonne, créature céleste, à cet affreux outrage, reprit Camoëns, en tombant aux pieds de son amante ; mon foible cœur, dominé par une passion dévorante, ne peut s'élever à la hauteur de ta vertu ; je sacrifierois l'univers entier, s'il m'appartenoit, au bonheur de te consacrer ma vie ; juge si je puis comprendre ton obéissance à un ordre tyrannique. Et qui l'a dicté cet ar-

rêt? poursuivit-il; est-ce la voix sacrée d'un père? sont-ce les prières d'une mère? Non, un homme dont l'avide ambition est la première, est l'unique loi, prétend décider par un mot le malheur de ta vie! et j'y souscrirois! Non, tant qu'une goutte de sang animera mon cœur, tant que mon bras ne sera pas roidi par le froid de la mort, je serai là pour t'arracher aux rivaux que ta beauté et les artifices de ton frère pourront me susciter..... Et quels sont les droits de ce barbare? continua Camoëns après un instant de silence; qui l'a rendu l'arbitre de ton sort et du mien? — La volonté d'un père, répondit donna Catherine d'une voix étouffée par les sanglots.

—Jamais, donna Catherine, jamais votre père ne se seroit opposé à notre union;

votre respect filial vous entraîne à trop de crédulité, en vous faisant accepter pour l'interprète des sentiments de don Antoine un homme tel que don Pèdre. — Arrêtez, Camoëns; respectez mon frère, si vous voulez que je vous écoute encore.—Que me manque-t-il pour vous obtenir? poursuivit Camoëns; vous m'aimez; ma famille est digne de la vôtre, nos fortunes seules ne sont pas égales; la richesse, les faveurs du monarque enorgueillissent don Pèdre, tandis que moi, inaperçu à la cour, je n'ai reçu du ciel que le nom de mes aïeux et une âme brûlante. Qu'il parle : l'or est-il la seule barrière qui nous sépare? Les chemins me sont ouverts, j'irai fouiller une terre inconnue, et ce métal qui cause aujourd'hui tous mes maux cessera d'être vil à mes yeux, si ces mon-

ceaux déposés aux pieds de votre frère le rendent favorable à mon amour.

— Quel projet osez-vous concevoir? Échapperez-vous à cette périlleuse entreprise? reprit vivement donna Catherine. — Que m'importe la vie, s'il me faut languir loin de vous! C'est la dernière grâce que j'implore; éblouissez don Pèdre, je ne demande que l'espérance. — Vous le voulez, reprit donna Catherine, en se levant; je tenterai encore un nouvel effort sur l'esprit de mon frère : puissent mes prières et mes larmes adoucir la rigueur de son arrêt! Mais n'espérez pas, Camoëns, que je l'intéresse à ce projet dont l'idée seule me fait frémir; je n'entreprendrai rien auprès de lui, si vous ne m'engagez ici votre parole de renoncer à ce dangereux voyage. — Ma vie est entre vos

mains, ordonnez de mon sort, repartit Camoëns; je jure de soumettre toutes mes actions à vos volontés; mon amour seul résistera toujours à leur empire; au-delà des mers comme dans ce palais où vos yeux l'ont fait naître, il dominera toutes mes pensées; pur comme votre âme, il ne demande qu'un rayon d'espoir pour accomplir les plus grands sacrifices.

En disant ces mots, Camoëns porta à ses lèvres la main de donna Catherine, et un baiser aussi respectueux que brûlant sembla sceller le serment qu'il venoit de prononcer : il se leva ensuite, et offrant le bras à son amante qui alloit sortir du bosquet, il se dirigea avec elle du côté du château, et la quitta au détour d'une allée pour l'y laisser rentrer seule. Donna Catherine,

en serrant involontairement la main de Camoëns qui avoit de nouveau baisé la sienne, lui prouva que l'espérance qu'il vouloit retenir n'étoit pas moins nécessaire à son cœur trop épris pour céder, sans être déchiré, aux lois d'un devoir rigoureux.

Ravi de cette tendre faveur de l'amour, Camoëns voyoit luire dans l'avenir un bonheur que la triste et vertueuse Catherine regardoit comme impossible, car elle avoit appris à connoître le caractère de son frère, et ne s'abusoit pas sur le soin qu'il avoit mis à colorer la résolution de ne jamais l'unir à Camoëns : ce seroit, avoit-il dit, une alliance qui attireroit sur lui le blâme de toute la cour; on lui reprocheroit d'avoir laissé s'engloutir dans un rang obscur le mérite, les talents et la rare beauté de sa

sœur; Camoëns, d'ailleurs, épris des charmes des muses, ne sauroit rendre long-temps une femme heureuse; cette passion qui se développoit dans son âme avec tant de force, l'empêcheroit de songer jamais à sa fortune. Tels étoient les arguments dont il se servoit pour mettre sur le compte de ses inquiétudes fraternelles les froids calculs de son ambition.

Donna Catherine, qui, comme je l'ai dit, n'étoit pas dupe de cet étalage de beaux sentiments, avoit peine à concilier les desirs ambitieux de don Pèdre avec l'approbation qu'il avoit toujours donnée au refus qu'elle avoit fait d'unir son sort à plusieurs des seigneurs les plus considérables de Portugal, qui lui avoient offert un nom célèbre et des biens immenses; elle avoit cru, et cette illusion fut

bien chère à son cœur quand elle aima Camoëns, elle avoit cru, dis-je, que l'intention de ne pas gêner son choix étoit le motif de la déférence de don Pèdre; et, avant qu'il eût opposé des obstacles à son amour, elle pensoit que la tendresse qu'il lui témoignoit étoit sincère; l'événement seul étoit venu la désenchanter.

Laissons-la rêver au moyen qu'elle emploiera pour ne pas rendre funeste à Camoëns la dernière démarche qu'elle lui a promis de faire auprès de don Pèdre, et retournons à ce dernier, que nous avons laissé derrière le bosquet. Quand il jugea que les deux amants étoient assez éloignés, il s'enfonça dans le bois, et donna l'essor à l'indignation que les paroles injurieuses de Camoëns avoient fait naître dans son cœur, et

la véhémence de sa colère s'accrut en raison de la peine qu'il avoit eue à la comprimer. Imprudent ! s'écria-t-il ; tu payeras cher ton audace ; non content de nourrir, contre la défense du roi, des amours dans le palais, tu m'insultes et m'outrages ! l'exil, voilà le sort qui t'est réservé ; tu ne reverras jamais Lisbonne ! Tu ne connois pas encore l'ennemi que je vais te susciter : la gloire de celle que ton amour insensé aura pu troubler quelques instants, ira te révéler un jour le bonheur de ton fortuné rival ; et tandis que, sur une plage éloignée, après avoir long-temps déploré une passion devenue funeste, tu seras forcé d'unir ton destin à quelque obscure insulaire ; moi, jouissant de mon ouvrage, heureux du haut rang d'une sœur que je chéris, je ne verrai que mon

souverain au-dessus de moi. « Lorsque l'am-
» bition, a dit un vrai philosophe, est assez
» ingénieuse pour se déguiser sous les appa-
» rences du devoir et de l'équité, à ceux
» même qu'elle fait agir, elle devient la plus
» inflexible et la plus incurable des passions
» humaines (1). »

Telle étoit la nature de celle qui remplissoit l'âme de don Pèdre : la félicité de sa sœur, qu'il croyoit chérir, l'intérêt de l'État, le bonheur d'un roi qu'il voyoit consumé par la tristesse, étoient autant de prétextes qu'il opposoit au cri de sa conscience. Mais si les accents de ce juge immédiat que le ciel a placé dans le cœur de l'homme, sont trop souvent étouffés par le tourbillon des gran-

(1) M. Hume, *Histoire de la maison de Plantagenet.*

deurs ou par le tumulte des plaisirs, il reprend son empire au jour de l'adversité, et son aiguillon, envenimé par le remords, ressemble à la flèche acérée dont la blessure est mortelle; la plaie qu'il fait ne sauroit guérir.

CHAPITRE II.

Quelques détails indispensables.

Avant de suivre le cours des infortunes de mon héros, il est nécessaire que je le peigne aux yeux du lecteur, et que je tâche d'esquisser les traits et les vertus angéliques de celle qui fit le destin de sa vie, et partagea le malheur qu'elle avoit vu naître quand sembloit devoir briller l'aurore de sa félicité. Quel sentiment, plus que l'amour, est sujet à ces illusions décevantes?

Issu d'une noble famille de la Galice, Camoëns étoit petit-fils de Pirès de Camoëns,

qui obtint une grande célébrité, lorsqu'ayant quitté le château de ses aïeux en 1370, il embrassa le parti de don Fernand contre don Henri, roi de Castille. Le jeune Camoëns, que son illustre naissance avoit fait admettre à la cour, s'y fit d'abord remarquer par la vivacité de son esprit, et par les plus aimables qualités. Sa figure, sans être parfaitement régulière, avoit une expression de supériorité et de noblesse; on ne pouvoit le voir sans l'aimer, et une sorte de respect, se mêlant à ce sentiment, sembloit être un hommage tacite rendu au génie. Aussi, chose rare, et l'on pourroit même dire inouïe, à la cour où il étoit distingué entre tous les jeunes chevaliers, on ne lui connoissoit pas d'envieux. Cité comme un modèle de courtoisie, plusieurs dames de la cour ne dissimuloient

qu'à demi le desir d'enchaîner à leur char un cavalier aussi accompli : mais si toutes obtenoient ses hommages, une seule, Catherine d'Ataïde, avoit trouvé, sans le chercher, le chemin de son cœur.

Élevée dans la solitude jusqu'à l'âge de quinze ans, et formée aux vertus par les leçons et l'exemple d'une mère qui les possédoit toutes, elle n'avoit été présentée à la cour que depuis deux ans, époque où la mort de cette mère adorée l'avoit mise en possession de la charge de dame du palais. Son père, don Antoine d'Ataïde, n'avoit survécu que peu de temps à son épouse. Une scène solennelle et bien douloureuse avoit rempli ses derniers instants : il avoit fait appeler ensemble ses enfants, et c'étoit en présence de la mort que donna Catherine

avoit juré de reconnoître et de respecter en don Pèdre l'autorité qu'un père mourant venoit de lui léguer. Ce père, trop prévenu pour son fils, ne pensoit pas que la haute faveur dont il avoit su jouir avec tant de modération et de sagesse, seroit bientôt le partage de don Pèdre, et développeroit dans son cœur le germe d'une ambition insatiable.

Donna Catherine avoit dès-lors regardé son frère comme l'arbitre de son sort, et comme l'unique guide qui dût la diriger dans le monde. Avec de tels sentiments, on ne sauroit douter qu'elle n'eût accepté l'époux qu'il lui auroit choisi, si l'Amour plus diligent ne s'étoit avisé de le devancer: jamais plus belle occasion ne s'étoit offerte de signaler sa puissance : il avoit à lutter à

la fois contre l'ambition appuyée des droits les plus respectables, et contre la résistance d'un cœur qui s'étoit fait une loi de tous ses devoirs : ce sont les jeux cruels qui plaisent à son audace ; il fuit les champs ouverts à ses succès ; c'est dans un chemin hérissé d'obstacles qu'il aime à s'engager ; insensible aux tourments de ceux qu'il semble protéger, il leur montre le but, sans s'inquiéter si leurs larmes baigneront la carrière qu'il leur fait parcourir ; et si leurs forces les abandonnent avant d'y arriver, il laisse au monde le soin de pleurer ses victimes, et court s'attacher d'autres prosélytes, qu'un exemple de plus, ajouté à ceux de tous les temps, ne sauroit détourner de le suivre. Belle Catherine, tes attraits et tes grâces qui auroient attendri le cœur le plus farouche,

vont prêter une nouvelle force à ses traits : tes grands yeux noirs, se dérobant à moitié sous tes longs cils, donnent à ton regard une expression de douceur qui en tempère la vivacité; ta bouche a la fraîcheur de la rose, et sur ton front siégent à la fois l'énergie et la douceur. Quels charmes ont les accents de ta voix ! Ils ont porté le trouble dans l'âme de Camoëns; il cherche à recueillir ces sons trop fugitifs. « *Heureux celui qui a le talent de louer vos vers !* »

Donna Catherine avoit mêlé cette courte phrase aux éloges pompeux que toute la cour donnoit à un morceau de poésie que Camoëns avoit composé pour célébrer l'anniversaire de la délivrance de son pays, et ces mots ont fait évanouir aux regards du poëte toutes les fumées de l'encens;

ils ont plus fait, ils ont bouleversé toute sa vie : cette indépendance qu'il regardoit comme le plus grand des biens, il l'a perdue en un moment. Rentré chez lui, il combat contre ses pensées, qui le ramènent toujours au même objet; c'est une illusion que la réflexion va dissiper; il l'espère, il se le persuade...., et le lendemain il se lève, s'habille plus tôt, et arrive à la cour longtemps avant l'heure de la réception. Ses regards inquiets errent au hasard, à ce qu'il croit; puis tout à coup ils s'arrêtent sur un point, et ne s'en détachent que pour y revenir bientôt. Huit jours se passent dans des alternatives continuelles; il pense triompher, et sort de la lutte toujours plus foible : enfin, contraint à rendre les armes, il cède avec toute l'ardeur de son âme au nouveau senti-

ment qui le possède ; il agrandit le domaine de l'amour; il semble craindre qu'une de ses facultés n'échappe à ce tyran.

Que faisoit donna Catherine alors ? Encore étrangère au sentiment violent qu'elle a fait naître, elle se voit avec plaisir l'objet des hommages particuliers d'un chevalier que chacun admire. Un mois s'est écoulé, et le feu des regards de Camoëns n'a pas encore pénétré jusqu'au cœur de celle qu'il adore. Il ne pouvoit la voir qu'à la cour, et la sévérité de l'étiquette en bannissoit tout entretien particulier entre les personnes de différent sexe. Que résoudre ? remettre un billet n'offroit pas moins de difficultés. Tout préoccupé de cette idée, il se rendoit un matin chez la reine, quand une jeune fille, portant un panier rempli de fleurs,

offre de les lui vendre. Il rejette d'abord sa proposition; mais au moment qu'elle alloit s'éloigner, il la rappelle et l'invite à le suivre. Arrivé chez lui, il y fait déposer la corbeille de fleurs, et remet en échange une pièce d'or. La bouquetière, ravie de sa générosité, lui prodigue des remercîments qu'il la force d'abréger en la congédiant. Resté seul, il écrit un billet, le glisse avec adresse dans un des bouquets, et ordonne à Fernando, c'étoit ainsi que se nommoit son domestique, de le suivre. Celui-ci obéit avec sa célérité accoutumée, et dépose bientôt la corbeille à la porte de la salle par laquelle les dames doivent passer pour se rendre au salon de réception. Camoëns offre lui-même des fleurs à chacune d'elles. Toutes les reçoivent en louant sa galanterie; la seule Ca-

therine baisse les yeux; et, soit que le regard de Camoëns, qu'enflammoit encore l'espérance, eût cette fois parlé à son cœur, soit qu'un pressentiment l'eût agité, sa main trembloit en attachant à son côté le discret messager. Accomplira-t-il tout ce que Camoëns attend de lui? L'espoir avoit animé le cœur de cet amant avant qu'il eût fait accepter son bouquet à donna Catherine : maintenant l'inquiétude le tourmente; la réussite de son stratagême lui paroît plus que douteuse; les fleurs fanées seront abandonnées aussitôt : heureux encore si le billet qu'elles cachent, en restant inconnu à celle qu'il aime, ne va point le trahir, et dévoiler à d'autres regards le secret de son amour!

Pendant que Camoëns étoit dans ces anxiétés, donna Catherine venoit de quitter

son habit de cour, et restée seule, elle s'étoit empressée de reprendre le bouquet qu'elle avoit posé sur sa toilette avec une négligence apparente; elle en respire l'odeur, le replace à son côté, l'en retire, sans connoître, sans chercher même à s'expliquer le sentiment qui la fait agir. Elle se laisse insensiblement entraîner à une rêverie profonde, et quand elle en sort, un papier se trouve dans sa main, car les fleurs étoient effeuillées à ses pieds. Combien d'actions, de paroles jusqu'alors insignifiantes, venoient d'être expliquées par la rapidité d'un instant! et cependant cette lettre qu'aucun sceau ne ferme, ne s'est point encore ouverte aux regards de la timide Catherine; que lui apprendra-t-elle? Hélas! c'est parce qu'elle a deviné ce qu'elle renferme qu'elle brûle de *la*

lire : mais elle hésite, elle craint de commettre une action répréhensible ; elle veut la déchirer sans la connoître ; vain effort ! ses doigts s'y refusent : O ma mère ! s'écrie-t-elle, si tu vivois encore, c'est toi qui lirois ce papier, et il me resteroit inconnu si tu le croyois dangereux à mon repos, car tu n'aurois pu vouloir que le bonheur de ta fille.

Elle étoit dans cette incertitude, quand un léger bruit se fait entendre à sa porte : elle cache le billet dans son sein. A ce mouvement aussi involontaire que spontané, le lecteur peut juger si les lois d'un strict devoir triompheront cette fois des malicieuses instigations de l'amour. C'étoit le comte. « Ma petite sœur, dit-il à donna Catherine qui s'efforçoit de cacher son trouble, je viens t'annoncer une nouvelle qui va te rendre

bien glorieuse : la reine, toujours triste et malade, ne peut faire les honneurs du bal que don Juan donne demain, et il vient de m'annoncer qu'il t'avoit choisie pour la remplacer. — Moi, reprit donna Catherine, avec l'expression du regret; vous vous trompez, mon frère, si vous pensez que je sois flattée de cette distinction que la reine n'approuvera pas sans doute. — Au contraire, reprit don Pèdre, elle en est ravie; c'est ce que le roi vient de m'assurer. — Quelle fantaisie a pu porter don Juan à fixer son choix sur moi, qui tiens fort peu à cette faveur, tandis que tant de dames de la vieille cour en seroient fières? — Et n'auras-tu pas quelque plaisir à humilier un peu leur orgueil? — Moi, mon frère, je ne trouverai jamais de satisfaction dans le tourment des autres; et, pour

mon compte, je crains plus le ressentiment de leur amour-propre piqué, que je n'ambitionne la faveur dont elles vont être jalouses. — Et qu'importe ce qu'elles penseront, ce qu'elles diront? N'est-il pas plus naturel qu'une jeune et jolie femme fasse les honneurs d'un bal, qu'une vieille donna qui y apporteroit la gêne avec ses prétentions? — Si ce n'est que cela, une foule de jeunes femmes charmantes, et formées aux usages de la cour, pouvoient mieux que moi remplacer la reine. — Le roi n'est pas de ton avis, puisqu'il t'a choisie, repartit don Pèdre; et j'espère que tu ne me feras pas le déplaisir de refuser cet honneur. — Vous y attachez trop de prix, mon frère, pour que je m'en dispense; le roi peut être assuré de ma soumission à ses ordres. » Don Pèdre, satisfait de

cette réponse, car il ne s'occupoit jamais du sentiment qui faisoit obéir à ses desirs, pourvu qu'ils fussent comblés, se retira, et laissa donna Catherine bien moins occupée de son message que de la mystérieuse lettre. Enfin, après bien des débats, persuadée qu'elle ne cédoit qu'à un mouvement de curiosité qui ne pouvoit avoir de conséquence, puisqu'il resteroit toujours inconnu à qui que ce fût, et surtout à Camoëns, elle ouvrit précipitamment le billet, et y lut ce qui suit :

« Belle Catherine,

» Le moyen que j'emploie pour vous faire connoître un secret auquel est attaché le malheur ou la félicité de ma vie, trouvera son excuse à vos yeux, si vous réfléchissez qu'il m'est impossible de pénétrer dans la

solitude où votre goût semble vous retenir toutes les fois que votre charge ne vous appelle point à la cour; dans ce lieu, toute confidence devient dangereuse; l'amour, contraint de se renfermer dans les cœurs qu'il a surpris, n'y trouve pas un instant favorable à ses épanchements les plus respectueux.

» Ah! si un jour ce sentiment qui me dévore vous occupe seulement, vous comprendrez, vertueuse Catherine, ce qu'il m'en a coûté pour le dissimuler si longtemps : tous les jours vous voir, tous les jours vous parler, et me taire sur la seule pensée qui remplit tous mes instants; redouter jusqu'à l'indiscrétion d'un regard, c'est un supplice qu'il ne m'est plus possible de supporter : au nom du ciel, qu'un mot de

votre bouche, qu'un sourire que seul j'entendrai, m'ouvre un accès à l'espérance. Mais si cet aveu, que j'eusse voulu prononcer à vos pieds, ne trouve pas grâce devant vous, si votre cœur reste fermé aux soupirs de votre esclave, ordonnez, je fuirai de votre vue; que dis-je? votre silence m'en dira assez; il suffira pour me déterminer à expier dans un lointain exil le crime de vous avoir déplu.

» Vous dépendez de vous seule, c'est donc à vous seule que j'ai dû m'adresser : votre frère, en sanctionnant les refus que vous avez faits d'enchaîner jusqu'à présent votre destinée, a semblé faire abnégation des droits que son âge pouvoit lui donner sur vous. C'est donc de votre bouche que j'attends mon arrêt : favorable, il fera descendre dans mon cœur toutes les délices du ciel; terrible,

je l'adorerai encore, puisqu'il attirera votre pitié sur moi; oui, si votre rigueur m'en accable, vous me plaindrez du moins, et l'écho lointain murmurera quelques jours à mes oreilles ces mots consolateurs: « il méritoit un meilleur sort. » Alors ma paupière, appesantie par mes longs chagrins, se levera encore pour contempler cette terre longtemps désenchantée, et mon dernier soupir sera moins amer... Un regard, un sourire, à genoux je l'implore; je voudrois le payer du plus pur de mon sang.

» Louis. »

Ce qu'éprouva alors donna Catherine veut être compris par le cœur; l'esprit ne sauroit l'expliquer; c'est une magie dont l'amour seul a le secret. La lettre qu'elle tient

encore est mouillée de ses larmes; a-t-elle fait naître le sentiment qui l'agite? Non; semblable à un flambeau, elle a porté la lumière dans son cœur; elle reconnoît l'empire que ce sentiment y a pris à son insu; le passé s'offre à ses regards comme un tableau magique, où se succèdent tous les degrés par lesquels l'amour est parvenu à assurer sa puissance : ce qu'elle croyoit être de l'admiration étoit donc plus encore; cette lettre lui a donné le secret de toutes ses émotions; doit-elle en rougir, doit-elle les dissimuler? En rougir! et pourquoi? se disoit-elle; quelle femme, fût-elle sur le trône, ne s'honoreroit d'être aimée de Camoëns, si elle pouvoit concilier son devoir avec son amour? Maîtresse de mon sort, qui pourroit m'engager à refuser un hommage que

tant d'autres m'envieront? et quand le temps aura assuré la constance de nos sentiments mutuels, il me sera doux et glorieux de proclamer à la face des saints autels le choix qu'un applaudissement unanime viendra justifier! Oui, si la pudeur doit me faire craindre de laisser deviner mon secret; s'il ne doit échapper à mes lèvres qu'après une longue épreuve, que ce sourire invoqué par l'amour ne se fasse pas attendre, qu'il porte l'espoir dans un cœur dont seule je puis apprécier l'agitation. Mais que dis-je! ce sourire n'en dira-t-il pas plus que toutes les paroles? Il est la seule réponse que Camoëns implore; en la lui accordant, je souscris à tous ses vœux, je lui engage ma foi: imprudente!

La cloche du dîner vint avertir Catherine

de s'y rendre. Il ne fut question à table que du bal du lendemain; et dès qu'elle put, en se retirant, couper court à un entretien fatigant, puisqu'il s'éloignoit de l'objet de toutes ses pensées, elle le fit, prétextant à cet effet les préparatifs de sa toilette de bal. C'étoit peut-être la première fois qu'elle avoit trahi la vérité; c'étoit le premier tort que lui donnoit l'amour. La solitude, en la rendant à elle-même, ne put la fixer sur le parti qu'elle devoit prendre : vingt billets furent écrits et déchirés, vingt résolutions prises et abandonnées, et l'instant du bal arriva, sans que plus de vingt-quatre heures de réflexion l'eussent éclairée sur la conduite qu'elle devoit suivre. Appelée alors à faire les honneurs d'une brillante réunion, il fallût qu'elle fît vio-

lence à sa secrète agitation, pour ne paroître occupée que de l'amusement de tout le monde : elle ouvrit le bal avec un de ceux dont elle avoit rejeté l'alliance; c'étoit un charmant étourdi, trop léger pour lui garder rancune : il la plaisanta à ce sujet. Sans doute, quelqu'autre avant lui avoit trouvé, disoit-il, le chemin de ce cœur qui s'étoit montré rebelle à son violent amour; le jour viendroit où cet heureux mortel recevroit du bel objet qui l'avoit captivé, la permission de proclamer sa victoire et son bonheur.

Le ton avec lequel il débitoit tout cela n'étoit pas propre à persuader à donna Catherine qu'il fût très-jaloux de son rival, et elle y eût sans doute donné fort peu d'attention, quand même l'absence de Camoëns, qu'elle

croyoit voir arriver un des premiers au bal, n'eût pas uniquement occupé ses pensées. Il entra au moment qu'elle venoit de se rasseoir; ce fut heureux pour elle, car un instant plus tôt son trouble n'eût peut-être pas échappé au regard de son malin danseur. La visite de don Antonio, qui arrivoit le soir même d'un long voyage, avoit occasionné ce retard que le plaisir de revoir son meilleur ami avoit à peine rendu supportable à Camoëns. Il salua toutes les dames, et, s'approchant de donna Catherine, il balbutia quelques excuses, et lui offrit de la conduire à la danse qui recommençoit. Son émotion étoit si forte, que sa main tremblante la trahissoit: il cherchoit avec inquiétude les yeux de celle qu'il adoroit; mais elle les détournoit ou les tenoit baissés : elle ne pouvoit

douter que son embarras ne décelât aux regards de Camoëns la connoissance qu'elle avoit de sa lettre, et cependant il lui étoit impossible de garder avec lui cet air aisé qui charmoit les indifférents. Ma lettre l'a offensée, se disoit Camoëns; malheureux! qu'ai-je fait! du moins, avant ma témérité, elle arrêtoit ses beaux yeux sur moi, elle daignoit me sourire, ses douces paroles faisoient tressaillir mon cœur. Maintenant son silence me désespère : aimable avec chacun, elle m'accable seul de sa froideur, de son mépris peut-être; insensé! j'ai détruit mon bonheur en croyant le combler.

Telles étoient les angoisses qui déchiroient le cœur de Camoëns. Son inquiétude n'avoit pas échappé à donna Catherine; en évitant ses regards, elle l'observoit et se reprochoit

ce qu'elle appeloit sa cruauté : s'il alloit fuir! pensoit-elle; si ce jour étoit le dernier où je dusse le voir! que je serois à plaindre, puisque je devrois imputer à moi seule un désespoir que je ne pourrois m'empêcher de partager! La situation des amants devenoit de moment en moment plus pénible. Le jour commençoit à poindre; beaucoup de personnes avoient suivi le roi, qui s'étoit retiré, et donna Catherine alloit sortir du salon; Camoëns se précipite à sa rencontre, lui offre la main, non sans faire des jaloux, et, profitant d'un instant favorable : « Vous le voulez, belle Catherine, dit-il à voix basse, demain, demain vos regards ne seront plus gênés par ma présence; demain vous serez obéie. — De quel ordre parlez-vous? repartit donna Catherine. — Votre silence m'en

dit assez ; ce sourire que j'avois invoqué comme un rayon d'espoir, vous me l'avez refusé, vous me haïssez ! — Moi vous haïr ! reprit donna Catherine avec vivacité ; puis, s'efforçant de paroître calme, quand sa main, tremblant dans celle de son amant, trahissoit à moitié ce qu'elle craignoit de laisser deviner, elle ajouta : Quelle raison m'en avez-vous donnée ? — Vous ne voulez donc pas que je parte ? — Je n'ai pas dit cela, répondit-elle.

Don Pèdre les rejoignit en ce moment, et il fallut que Camoëns se contentât d'avoir entrevu l'espérance ; mais il ne partit pas.

Depuis cet instant, chaque jour vint écarter le voile dont la pudeur avoit enveloppé l'amour, et un timide aveu découvrit enfin à Camoëns toute l'étendue de son bonheur.

Ce fut alors seulement que donna Catherine fit à son frère la confidence de sa tendresse, et que le jeune poëte vint implorer son consentement. Don Pèdre, surpris, demanda à Camoëns huit jours pour réfléchir sur une détermination qui devoit fixer à jamais le sort de sa sœur. Les amants, en s'affligeant de ce délai qui laissoit encore leur bonheur dans l'incertitude, n'osèrent en murmurer; et donna Catherine, que ne purent séduire les raisons artificieuses employées par don Pèdre pour l'éloigner d'une union qu'il disoit indigne d'elle, reçut enfin l'ordre formel de renoncer à un mariage auquel il jura de ne donner jamais son consentement. Mais si le chancelier, en rappelant à sa sœur les droits que don Antoine lui avoit légués, la contraignit au silence, il n'en avoit pas été ainsi de

Camoëns; il n'avoit quitté don Pèdre qu'après lui avoir reproché sa tyrannie. Qu'on juge quelle dut être la colère de ce dernier, quand il surprit ensemble les amants qu'il avoit voulu séparer, et dont le hasard, ou plutôt l'amour, avait amené la rencontre.

CHAPITRE III.

Cruelle séparation.

Des éclaircissements indispensables ont laissé l'esprit du lecteur en suspens; à peine peut-il se douter du projet qui occupoit don Pèdre. Comment s'arrêter, en effet, à l'idée que cet homme, comblé des faveurs de la fortune, et honoré de la confiance de son maître, n'eût point trouvé là de quoi satisfaire ses desirs; que son ambition, incapable de rien respecter, ait conçu le dessein d'ouvrir une voie incommensurable aux faveurs de don Juan, en rendant ce monarque

sensible aux charmes de donna Catherine? Quoi! le déshonneur de sa famille, qui semble devoir être la suite d'un tel amour, ne l'a point fait reculer devant cet odieux projet! La vertu de sa sœur le rassure à cet égard; il sait qu'elle ne consentira jamais à céder aux desirs de son royal amant, et que sa résistance, en irritant l'ardeur du monarque, ne pourra manquer de l'amener à lui faire partager une couronne qui repose à demi sur la tête d'une femme que ses chagrins auront bientôt conduite au tombeau.

L'astucieux comte avoit déjà réduit le roi à laisser échapper ses plaintes sur la nécessité de passer le reste de sa vie dans des liens que l'amour n'avoit jamais embellis, et que le temps appesantissoit chaque jour davantage. Une jeune et jolie compagne auroit

consolé sa vie, en écartant les nuages de mélancolie que la mort de ses enfants avoit amoncelés dans son cœur. Quelquefois le monarque se laissoit aller à ses épanchements avec son favori, jusqu'à lui faire le portrait fidèle de celle qui auroit pu le rendre au bonheur; mais jamais son nom n'avoit échappé à ses lèvres, et don Pèdre, feignant de ne pas comprendre son maître, irritoit encore sa passion.

Les choses en étoient à ce point quand Camoëns demanda la main de donna Catherine; elles expliquent suffisamment le refus du chancelier, et la fureur dont il dut être transporté quand il vit que l'amour, étranger à de si odieux calculs, travailloit à la ruine d'un projet qui occupoit toutes les pensées du courtisan : aussi le sommeil s'éloigna-t-il

de ses paupières; et le lendemain, quand donna Catherine osa solliciter de lui la rétractation d'un refus qui faisoit le désespoir de son amant, il lui répondit en lui montrant la signature par laquelle le roi venoit de sanctionner l'exil de Camoëns.

Donna Catherine, immobile en contemplant cet écrit, doute si un songe cruel abuse ses yeux; son esprit se refuse à la persuasion d'une telle tyrannie; elle veut parler, elle veut accabler de reproches l'auteur de cette affreuse trahison, mais la parole manque à son indignation. Don Pèdre la devine, il cherche à s'y soustraire, il se lève; le mouvement qu'il fait pour s'éloigner a rendu sa sœur à elle-même; elle se précipite vers lui, et tente de saisir le papier qui contient l'ordre fatal : don Pèdre s'oppose à cette violence.

Alors, voyant que la prière est le seul moyen qui lui reste, elle conjure son frère de faire révoquer cet arrêt : elle ne verra plus Camoëns, mais que du moins on ne lui enlève point sa liberté. — Les lois de la cour sont formelles à cet égard, lui répond don Pèdre, et le roi même ne peut les changer; Camoëns doit se soumettre à leur rigueur, puisqu'il s'y est exposé. Vous avez été surprise hier avec lui dans les jardins du château; rendez grâce au ciel qui a permis que celui qui m'a fait cette révélation me soit entièrement dévoué, et que l'assurance où je suis de sa discrétion me permette de faire rejaillir sur vous la faveur que don Juan se plaît à répandre sur moi; rougissez de m'avoir réduit à implorer sa clémence, à laquelle je n'ai pu prétendre qu'en lui ca-

chant que vous partagez un indigne amour.

— Un indigne amour ! qu'osez-vous dire? reprit donna Catherine; abusez du respect que je dois à la volonté d'un père, pour me tyranniser; employez la faveur du monarque à enchaîner la liberté d'un brave gentilhomme; mais gardez-vous d'insulter celui que mon cœur a nommé mon époux; ne me relevez pas, par une conduite outrageante, d'un serment dont je reconnois aujourd'hui l'imprudence, et que mon père désavoue peut-être dans le Ciel. Et puis, comme si une idée lui étoit suscitée par ce père dont elle vient d'invoquer la mémoire, elle quitte brusquement son frère, et se dirige du côté de l'appartement du roi; elle demande à lui parler. Vain espoir! il vient de partir pour la ville. Alors ses forces l'aban-

donnent; on la ramène chez elle; une fièvre brûlante la saisit, et quand elle sortira du délire où elle l'a précipitée, son amant sera prêt à subir l'arrêt qui va l'entraîner loin d'elle.

Le lendemain de l'entrevue du parc, Camoëns se rend, suivant sa coutume, au lever du roi; on lui refuse la porte : il insiste; on lui répond que des ordres positifs motivent cette mesure. Se doutant d'où part ce coup, il se fait annoncer chez le chancelier; il est en ce moment avec le roi. Camoëns témoigne le desir d'attendre son retour; on lui en démontre l'inutilité; don Pèdre a expressément défendu qu'on le laissât arriver jusqu'à lui. Banni de la cour, il ne connoît pas encore tout son malheur : le hasard pourra lui faire rencontrer son amante,

et son regard fera peut-être renaître l'espoir dans son cœur; mais cette dernière consolation va bientôt lui être ravie, car il trouve, en rentrant chez lui, l'ordre qui l'exile à Santarem : trois jours lui sont accordés pour tout délai; partira-t-il sans voir celle qu'il aime, sans l'instruire au moins du motif qui le force à s'éloigner de Lisbonne? Il erre autour de ce palais dont les portes lui sont fermées, espérant y rencontrer la fidèle Inès, la seule qui connoisse le secret de ses amours; il ignore qu'attachée au chevet du lit de sa maîtresse, elle pleure sur ses peines, et cherche à adoucir ses souffrances.

Deux jours s'étoient passés; le plus inquiétant délire s'étoit emparé de l'esprit de donna Catherine; l'expression de ses chagrins échappoit à leur violence; sa chambre, par l'ordre

de don Pèdre, étoit fermée à tout autre qu'au docteur, et sa nourrice seule veilloit auprès d'elle.

Le matin du troisième jour, le souffle de la malade devient moins pressé; la rougeur de son teint disparoît peu à peu. Bientôt son extrême pâleur effraie la garde attentive; Inès prend la main de sa maîtresse, elle la trouve humide; elle observe dans un inquiet silence la figure de celle qu'elle chérit avec la tendresse d'une mère; donna Catherine ouvre les yeux. — Inès, dit-elle d'une voix foible, y a-t-il long-temps que je dors? — Oui, ma chère demoiselle. — Où est-il maintenant, dis, ma bonne Inès? Où est-il celui que j'aime? répéta-t-elle, en voyant que sa nourrice se contentoit pour toute réponse de baigner sa main de ses larmes. Je veux me lever,

je veux le voir avant son départ; les cruels! ils l'ont exilé! Hâte-toi, l'heure avance; tu me soutiendras, je suis sûre qu'il n'est pas loin. — Ma bonne maîtresse, répondit Inès, vos forces ne sont pas encore assez revenues; attendez un peu, et je ferai tout ce que vous voudrez. Donna Catherine fit un signe de la tête, et demeura tranquille jusqu'au moment où le médecin entra. — Eh bien! la bonne, dit-il en s'adressant à Inès, comment va notre malade? — Elle m'a dit tout à l'heure quelques mots; mais je l'ai engagée à garder le silence, en pensant qu'il étoit nécessaire à son état. — Oui, dit le docteur, en tâtant le pouls de donna Catherine, qui ouvrit les yeux; j'avois bien dit que le troisième jour ameneroit du mieux. — Le troisième jour! ah, mon Dieu, c'en est fait!

s'écria douloureusement la malade; et ses yeux se refermèrent. — Et oui, ma belle demoiselle, reprit le médecin, qui interprétoit cette exclamation suivant sa pensée; oui, c'en est fait de la fièvre; ménagez-vous, et dans peu vous serez en état de sortir.

En disant ces mots, il se retira, non sans avoir réitéré à Inès la promesse d'une prompte guérison. La bonne nourrice branla la tête, et se hâta de retourner auprès du lit de sa jeune maîtresse. — Ah ! Inès, je ne le verrai plus! pourquoi m'as-tu trompée? s'écria donna Catherine; peut-être n'étoit-il pas encore parti ! — Mais, mademoiselle, reprit Inès, il vous seroit impossible de vous lever; essayez plutôt. En disant cela, elle se mit en devoir d'aider donna Catherine à se mettre sur son séant; mais celle-ci laissa

retomber aussitôt sa tête sur son oreiller, et son regard douloureux exprima tous ses regrets. Si tu voulois, Inès..., dit-elle. — Parlez, ma chère enfant, repartit la bonne nourrice; pouvez-vous douter de mon dévouement au moindre de vos desirs? — Eh bien! reprit donna Catherine, Camoëns est peut-être encore à Lisbonne; va t'en assurer; si tu le trouves, dis-lui que rien au monde ne pourra m'engager à donner ma main à un autre, qu'il supporte son exil avec courage, en pensant que son éloignement ne sauroit changer mon cœur. — Mais, mademoiselle, si votre frère.... — Va, Inès, ne tarde pas davantage; un instant peut me ravir la seule consolation que j'ose espérer. — Songez donc, mademoiselle, que je ne puis vous laisser seule. — Veux-tu me faire mourir? —

Moi ! je racheterois votre vie de tous les jours qu'il me reste à passer ici-bas. Mais si votre frère...

Inès s'arrêta, en voyant que les regards de sa maîtresse s'enflammoient, et se hâta de la satisfaire. Elle ne tarda pas à rencontrer Camoëns : il se désoloit, car l'heure du départ étoit passée depuis long-temps, et il ne pouvoit différer à quitter Lisbonne, s'il ne vouloit voir s'aggraver son sort. Cependant l'idée de s'éloigner de la sœur de don Pèdre sans savoir ce qu'elle étoit devenue, depuis l'instant qui avoit amené une si funeste catastrophe, le laissoit insensible au danger qui le menaçoit. — Ah ! vous voilà, monsieur, dit Inès en l'abordant; ma maîtresse m'envoie vers vous. — Où est-elle ? — Éloignons-nous un peu; ici on pour-

roit nous surprendre. — Quelle nouvelle m'apportez-vous? — Meilleure que je n'aurois pu vous la donner hier; le Ciel nous a sauvés d'un grand malheur. — Où est donna Catherine, répéta Camoëns, et de quel danger voulez-vous parler? — Ah! seigneur, si vous l'aviez vue, si vous l'aviez entendue! quel délire effrayant! — Le délire! dites-vous; il faut que je la voie. — Y pensez-vous? Quand la chose seroit possible, je ne vous le permettrois pas; votre aspect seroit capable de la replonger dans son premier état. — Quoi! vous voulez que je parte sans la voir! que dis-je! je ne partirai pas.

— Vous ne partirez pas! y pensez-vous, seigneur? résister aux ordres du roi! — Et que m'importe! Catherine est en danger; c'est près d'elle que je veux rester, c'est là mon

premier devoir ; tous les autres s'évanouissent à mes yeux. — Seigneur, seigneur, je vous en conjure, revenez à la raison ; ne consommez pas votre perte et le malheur de celle que vous aimez : elle m'a envoyée pour vous assurer qu'elle vous garderoit sa foi, qu'aucune violence ne pourroit l'engager à vous oublier ; mais en même temps elle exige que vous vous soumettiez à votre destin : pensez-y bien, seigneur, votre rébellion lui donneroit le coup de la mort. — Je me soumets, reprit Camoëns ; l'idée d'aggraver ses souffrances m'est odieuse : retournez vers elle, dites-lui que je vais lui obéir, que je pars : elle l'ordonne, voilà ma seule loi ; dites-lui qu'elle pense bien que son amour est l'unique lien qui m'attache à la vie, que si elle m'oublioit..... — Vous oublier, quand la douleur

de vous perdre pour quelque temps a failli la faire mourir! Allons, seigneur, de la confiance et du courage. — J'en aurai; mais dites-moi bien sincèrement, votre maîtresse est-elle hors de danger? — Le médecin venoit de me l'assurer quand je suis sortie pour vous trouver. Mais je vous quitte, la crainte où je la laisse pourroit aggraver son état. — Allez, Inès, allez; ne tardez pas un instant. Il s'éloigna, et la bonne nourrice fut bientôt auprès de donna Catherine. — Je l'ai trouvé, mademoiselle; il vouloit vous voir, il ne vouloit pas partir; mais enfin je l'y ai déterminé, en lui disant que vous le lui ordonniez. — Oui, je l'ai ordonné, dit donna Catherine; et d'abondantes larmes vinrent soulager son cœur oppressé. Il est parti! répéta-t-elle à plusieurs intervalles.

Les jours suivants apportèrent peu de soulagement à ses souffrances; mais enfin l'espoir de triompher un jour de la résistance de son frère, et la ferme résolution qu'elle prit de ne faire jamais céder son amour aux vœux de l'ambition, réveillèrent l'énergie dans son âme, et l'aidèrent à reprendre ses forces. Don Pèdre, en l'accablant de caresses, évitoit avec soin de parler du refus cruel qui l'avoit conduite aux portes du tombeau, et cherchoit par tous les moyens possibles à la faire sortir d'une mélancolie si nuisible à ses desseins, tandis que, croyant ainsi l'amener à des sentiments plus favorables à son amour, elle s'efforçoit de retenir les reproches que le chagrin amenoit sans cesse sur ses lèvres, cherchant, à force de soumission, à le faire repentir de sa tyrannie. Hélas! la fortune

étoit à ses yeux le seul obstacle que don Pèdre élevoit entre elle et Camoëns, et cette heureuse erreur lui laissoit encore l'espoir dont la vérité l'auroit privée!

CHAPITRE IV.

Funeste confidence.

Je me suis, sans le vouloir, laissée entraîner à considérer la douleur de la triste Catherine, et mes lecteurs s'étonnent sans doute que je ne leur aie pas dit comment don Pèdre avoit obtenu l'ordre d'exil de Camoëns.

Le chancelier entroit tous les jours dans la chambre du roi une heure avant le lever de ce monarque; ce temps n'étoit employé qu'à parler de bagatelles : les aventures galantes de Lisbonne étoient ordinairement le sujet de leur entretien, et don Juan sembloit

oublier avec plaisir, dans ces courts instans, qu'il portoit une couronne; sa familiarité combloit alors la distance qui le séparoit de son favori, et il eût été difficile à quiconque auroit écouté leur conversation, de distinguer le roi du sujet.

L'adroit chancelier, au contraire, ne faisoit que déguiser sous une apparence frivole l'unique but de ses pensées, et c'étoit souvent dans ces moments d'abandon qu'il obtenoit les plus grandes faveurs. Aussi, quels que fussent les soucis qui obscurcissoient ailleurs son front, il ne paroissoit jamais dans la chambre du monarque qu'avec un visage riant; il savoit que don Juan, devenu mélancolique depuis la mort de ses fils, aimoit à recevoir la gaîté, et qu'une figure triste, en le laissant à lui-même dans un mo-

ment où il cherchoit à s'oublier, auroit bientôt fait perdre ses bonnes grâces à celui qui auroit osé la lui montrer. Ce ne fut donc qu'après s'être dit que le sujet qui l'affectoit cette fois ne pouvoit manquer d'intéresser don Juan, qu'il résolut de lui laisser voir un air préoccupé : ils échangèrent cependant quelques plaisanteries; mais le roi ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans la tête de son favori. — Qu'est-ce, don Pèdre? lui dit-il; votre esprit ne semble pas être ici, et vos yeux agités démentent le sourire que vous vous efforcez d'amener sur vos lèvres. — Je vous assure, sire, que.... — Allons, ne prenez pas tant de peine pour me tromper; vous ne réussirez pas à me persuader que votre cœur soit tranquille : quelque beauté rebelle a-

t-elle osé désespérer vos prétentions amoureuses ? — Votre Majesté donne trop d'attention à un chagrin qui m'est personnel, et dont la cause est trop récente pour que j'aie pu, malgré tous mes efforts, en chasser le souvenir. — J'espère que don Pèdre me trouvera digne de sa confiance, quand je lui accorde la mienne. — Mon plus grand secret, lorsque vous me ferez l'honneur de vouloir le pénétrer, répondit aussitôt le chancelier, ne restera jamais caché aux regards de Votre Majesté : sachez donc que ma sœur en est le sujet. — Votre sœur ! reprit don Juan avec chaleur; parlez, vous ne pouvez douter de tout l'intérêt que je porte à cette charmante personne.

Un soupir étouffé en disoit plus ; et don Pèdre, jugeant le moment favorable, raconta

au roi comment Camoëns, après lui avoir demandé la main de sa sœur, avoit continué, malgré son refus formel, à engager donna Catherine à se soustraire à ses droits. — Quelle audace! reprit le roi; un simple chevalier sans fortune oser élever ses yeux jusqu'à donna Catherine, jusqu'à cette femme que la nature semble avoir formée pour embellir un trône! Mais partage-t-elle son amour? Ses beaux yeux ont-ils versé des larmes en entendant votre arrêt? S'il en étoit ainsi.... — Ah! sire, gardez-vous de penser que ma sœur se soit oubliée au point de donner son cœur sans mon aveu, reprit vivement don Pèdre, comme s'il eût craint la suite de l'attendrissement du roi: de l'exaltation dans les idées, quelques talents superficiels, continua-t-il, une certaine aisance dans les manières, lu

avoient fait regarder Camoëns comme un époux digne d'elle ; mais des conseils dictés par son seul intérêt lui ont bientôt démontré que ce seroit sacrifier à la séduction d'un moment le brillant avenir qu'elle peut espérer. — A la bonne heure, reprit le roi; je suis ravi qu'elle se soit rendue à d'aussi bonnes raisons. Quant à Camoëns, que voulez-vous que j'en fasse? — Sire, tant de bontés m'accablent. — C'est une faute légère, continua le roi ; entre nous, il n'y a rien là que de fort naturel; peut-on voir donna Catherine sans l'aimer? Que de grâces dans sa personne! que d'attraits irrésistibles! — Sire, vos éloges... — Mes éloges! reprit don Juan; qui pourroit n'être pas de mon avis? Qu'il sera digne d'envie celui qui possédera un tel trésor! Mais je sens qu'un tel sujet m'échauffe; tout

beau, mon ami; vous pourriez me croire épris de votre sœur, et cela nous brouilleroit, car je connois votre susceptibilité sur cette matière : je fais donc trève à mes épanchements, et je pense que le plus pressé est d'assurer sa tranquillité, en éloignant Camoëns pour quelque temps : nous l'enverrons soupirer avec les nombreux amants qui peuplent Santarem; franchement je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde où les échos soient si instruits à répéter les regrets d'amour. — Santarem est à si peu de distance de Lisbonne! repartit don Pèdre. — C'est toute la punition qu'on a coutume d'infliger pour un tel délit; et puisque la belle Catherine ne partage pas la folie de ce pauvre chevalier, vous n'avez rien à craindre; d'ailleurs, s'il rompoit la barrière, nous saurions

le mettre en lieu plus sûr; rapportez-vous-en à ma promesse.

Il fallut que don Pèdre se contentât de cette assurance, et l'exil de Camoëns fut bientôt décidé. Nous avons vu l'effet que cette nouvelle avoit produit sur donna Catherine, et le désespoir qu'elle avait causé à son amant.

CHAPITRE V.

Rencontre imprévue.

Camoëns, après avoir fait à la hâte les apprêts de son départ, suivoit la route de Lisbonne à Santarem; les mules qui portoient les bagages, conduites par Fernando, laissoient loin devant elles les traces du coursier du jeune exilé; ce qui lui donnoit le loisir de s'abandonner tout entier à ses tristes pensées.

Deux lieues le séparoient déjà de Lisbonne; ses regards se rejetoient souvent en arrière, et son cœur se resserroit à mesure

qu'il s'éloignoit de cette ville, où celle qu'il aimoit étoit restée en proie à la tyrannie d'un frère ambitieux. Il rallentit d'abord le trot de son cheval, et bientôt, mettant pied à terre, il le tient par la bride, et cotoie les bords du fleuve dont les ondes fuient derrière lui : puis, s'arrêtant tout à coup, il s'assied sur le rivage, et de doux souvenirs, en se mêlant aux angoisses qui déchirent son cœur, donnent plus d'amertume à ses plaintes.

Tage ! heureux confident de mes tendres desirs,
Aujourd'hui, disoit-il, recueille mes soupirs....
Si je pouvois fouiller tes entrailles fécondes,
Te ravir ce métal qui trouble les Deux-Mondes,
Ou, te ressouvenant de mes premiers accords,
A mes pieds si toi-même assemblois tes trésors,
Je pourrois conjurer le Sort et sa furie !
J'ai cent fois célébré ta nayade chérie,

Et souvent, sur tes flots à dessein égaré,
Je t'ai dit un secret de la terre ignoré....
Vain espoir! jeu cruel de ma douleur profonde!
Ah! s'il m'étoit permis de suivre encor ton onde,
De revoir Catherine, à nos tristes adieux
Se mêleroit du moins un serment précieux;
Mon amour, dévoré de jalouses alarmes,
Dans ses amers regrets eût trouvé quelques charmes,
Et peut-être un baiser!.... Que dis-je? Malheureux!
Où s'emporte mon âme? où s'égarent mes vœux?
Un baiser! il rendroit mon départ impossible,
Et bientôt, enhardis par un ordre terrible,
Les cruels, sans pitié, m'arrachant de ses bras,
Lui feroient un forfait de ses tendres combats.
Un baiser, Catherine! ah! ce penser m'enflamme,
Il dévore mes maux, il enivre mon âme;
Un pouvoir inconnu subjugue tous mes sens;
Je te vois; douce erreur! prestiges séduisans!
A mes brûlants desirs, leurs vœux en vain s'opposent;
Mes suppliantes mains sur tes genoux reposent!
Ne crains rien, mon amour est pur comme ton cœur;
Lève sur moi tes yeux voilés par la pudeur;

Contre elle ton amant ne veut rien entreprendre ;
Qu'un seul mot de ta bouche, un mot se fasse entendre,
Éperdu, je l'attends, je l'implore à genoux ;
Mille fois répété, ce mot, toujours plus doux,
Ose le prononcer, ô ma divine amante !
Je crois le voir errer sur ta lèvre tremblante !
Délicieux moments ! douce félicité !
Mon cœur ne peut suffire à tant de volupté !

Camoëns étoit resté immobile, et son imagination brûlante s'étoit tellement élancée, qu'elle avoit donné à son illusion toute la force de la vérité. Il fut retiré de cette sorte d'extase par l'arrivée de Fernando. Alors il se leva, et, courant au devant de son domestique : — Où est-elle ? s'écria-t-il ; qui a osé l'arracher de mes bras? Celui-ci, effrayé de l'air égaré de son maître, l'arrête. — Seigneur, lui dit-il, reconnoissez-moi, je suis Fernando. — Où sommes-nous ? de-

manda vivement Camoëns. — Sur la route de Santarem. — Quel délire! s'écria le malheureux amant, que le nom de la terre d'exil a rendu à lui-même et à toute son infortune. Ah! pourquoi n'ai-je point exhalé mon dernier soupir au milieu de ce songe trop rapide! Catherine, Catherine, murmura-t-il tout bas, comme s'il eût craint de profaner ce nom si cher en le faisant entendre; et, retombant sur le rivage, il donna un libre cours aux larmes dont son cœur se gonfla en un instant.

Insensible à la course du temps, Camoëns sembloit ne plus vouloir quitter la place qu'une fiction avoit enchantée. Cependant les derniers feux du jour s'étoient éteints dans le fleuve, et Fernando, qui avoit long-temps attendu l'ordre de son maître, se

résolut à appeler son attention sur le temps écoulé depuis qu'il s'étoit arrêté en ce lieu. — Seigneur, lui dit-il, excusez votre humble serviteur; mais une heure de marche nous sépare encore de Pavos, et la nuit nous surprendra avant que nous y arrivions. — Que m'importe? — Je prends la liberté de vous faire observer qu'un plus long retard nous exposeroit au risque de perdre vos bagages et peut-être la vie, car cette route n'est rien moins que sûre. — Tu tiens donc beaucoup à la vie? — Eh! seigneur, reprit le valet, je ne suis pas du tout pressé d'aller rejoindre là-haut ou là-bas mes grands parens, car je ne sais s'il a plu à Dieu de leur faire miséricorde : et d'ailleurs, fussé-je réservé aux délices du Paradis, je ne suis pas curieux de les goûter encore; j'ai toujours mieux aimé

un bon tiens que deux tu l'auras, comme disoit ma bonne femme de mère. — Eh bien! reprit Camoëns, tu peux continuer ton chemin; quant à moi, je prétends rester encore ici. — Mais, seigneur, pensez donc.... — Allons, trêve d'observations, emmène les mulets, et va-t-en. — Si vous alliez être attaqué.... — Je me défendrai. — Oui, contre un, contre deux, ce seroit possible; mais que feriez-vous si dix de ces grands coquins comme ceux que le seigneur Salvando et moi rencontrâmes sur cette même route, dans le temps que j'étois à son service, venoient vous assaillir à la fois?—Tu me fatigues avec tes craintes ridicules; pense à ta propre sûreté, et laisse-moi pourvoir seul à la mienne. — Vous le voulez, seigneur?

Un signe significatif de Camoëns imposa

100389

silence à Fernando, qui, après avoir rechargé ses mulets, se disposoit à partir, quand il se ressouvint qu'il n'étoit pas convenu avec son maître de l'auberge où il devoit l'aller attendre. — Encore, dit celui-ci. — Excusez, seigneur; un seul mot : où trouvez-vous bon que je m'arrête? — Chez Pédrillo, à l'enseigne de *la Brebis*. — Je vous en supplie, seigneur, ne différez pas long-temps à m'y rejoindre.

Fernando, voyant Camoëns prêt à s'emporter, s'il ajoutoit la moindre phrase, s'éloigna, car il aimoit son maître, et ce n'étoit pas sans un sincère regret qu'il s'étoit résolu à partir : la crainte que les bagages, en tentant la cupidité de ceux qui pourroient les attaquer, ne doublassent leur danger, l'avoit seule déterminé ; mais il se promit bien,

malgré la frayeur dont il ne pouvoit se défendre, de revenir à la rencontre de Camoëns, et pressa dans ce dessein le pas de ses mules.

Il n'étoit plus qu'à une très-petite distance de Pavos, quand le trot de deux chevaux qui venoient devant lui le fit trembler de tous ses membres; il se rangea de côté, et pendant qu'il se recommandoit à tous les saints du Paradis, il reconnut dans un des cavaliers don Antonio de Noronha, l'intime ami de Camoëns; rassuré alors, il l'aborda. — Seigneur, lui dit-il, voilà une belle occasion d'exercer la puissance de votre amitié sur l'esprit de mon maître. — Où est-il? lui demanda don Antonio, et que signifient ces mulets chargés? où les conduis-tu? — Nous allons coucher à Pavos, et demain nous ar-

riverons à Santarem. — A Santarem? malheureux ami! s'écria don Antonio, à qui ce mot venoit de révéler la punition d'un amour dont lui seul connoissoit le mystère. Et ton maître est-il déjà à Santarem?—Ah bien oui! Si vous continuez votre route vers Lisbonne, vous le trouverez étendu sur le rivage, ou se promenant comme un homme en délire.

Don Antonio n'en attendit pas davantage, et, quittant brusquement Fernando, il arriva en un quart d'heure auprès de Camoëns. Celui-ci tourna la tête à son approche. — Mon ami, dit don Antonio en mettant pied à terre.—Ah! c'est toi, répondit Camoëns; eh bien! ils m'ont banni, les cruels! ils me font un crime de mon amour! — Rappelle ton courage; ce ne sera, je l'espère, qu'une disgrâce passagère; le temps triomphe de l'in-

justice des hommes. — Et pourrai-je vivre sans la voir, elle dont la pensée remplit exclusivement tous les instants de ma vie? — Oui, mon ami, tu vivras; l'espoir de la posséder, de voir ta constance renverser tous les obstacles, donnera une nouvelle énergie à ton âme, et l'empêchera de céder à un désespoir qui perpétueroit la douleur de celle qui te restera fidèle. — Le pourra-t-elle? reprit Camoëns; entourée de séductions, dominée par le sentiment de son devoir, elle se sacrifiera d'abord, et finira par m'oublier. — L'excès de ta douleur t'égare au point de te rendre injuste envers l'objet de tes amours; quand ton esprit aura repris un peu de calme, nous aviserons au moyen d'alléger ton sort et d'abréger ton exil. Lève-toi, et tournons nos pas du côté de Pavos; là tu trouveras Fer-

nando; le pauvre garçon est fort inquiet de ton sort.

Camoëns céda machinalement au desir de son ami, et s'avança du côté où il avoit attaché son cheval, mais il ne l'y trouva pas : fatigué d'une trop longue halte, il s'étoit débarrassé de ses liens, et avoit repris la route de Lisbonne. Don Antonio l'obligea de prendre le sien, monta celui de son domestique, et ordonna à ce dernier de se rendre à pied à Lisbonne, et de ramener le lendemain, à l'auberge de Pédrillo, le cheval de Camoëns, si, comme il le présumoit, cet animal avoit pris le chemin de son écurie.

Le silence de la nuit n'étoit interrompu que par l'expression des regrets de l'amour et les consolations de l'amitié. Les deux jeunes seigneurs arrivèrent bientôt à l'auberge;

mais ils ne se couchèrent pas de la nuit. Don Antonio parvint, non sans beaucoup d'efforts, à éclaircir les voiles sombres dont le destin sembloit envelopper l'avenir de Camoëns, et à lui montrer le bonheur comme la récompense de sa résignation dans l'infortune.

Une fois qu'un homme, frappé des coups du sort, est parvenu à soulever le poids dont il parut d'abord accablé, il embrasse avec ardeur l'espoir; il aime à multiplier les fils par lesquels il y rattache son âme, tant il craint d'être forcé d'abandonner ce dernier refuge des mortels!

L'amitié de don Antonio, d'abord compatissante, avoit bientôt pris sur le cœur de Camoëns un ascendant irrésistible, et avoit fini par commander à la douleur qu'il s'étoit

empressé de partager. Heureux qui possède un tel ami! Le talent de consoler est, sans contredit, un des plus rares; il suppose, dans beaucoup de cas, l'expérience des passions, et dans tous une étude approfondie des sentiments qui affectent le cœur humain : cependant, chez quelques êtres privilégiés, un tact naturel supplée à ces conditions.

Don Antonio ne s'étoit pas borné à des encouragements inspirés par son éloquente amitié, il en avoit offert de plus persuasifs encore : il s'étoit chargé de faire tenir à donna Catherine une lettre de Camoëns; faveur précieuse, qui devoit, en ouvrant la route à une correspondance suivie, rapprocher la distance, et nourrir l'amour en le consolant : il devoit aussi employer son crédit à la cour pour faire abréger l'exil de Ca-

moëns. Cette espérance paroîtra illusoire au lecteur, que j'ai mis dans la confidence des véritables motifs qui avoient déterminé la disgrâce. Mais le jeune poëte, alors moins instruit, pouvoit encore croire à la clémence du roi, et son ami eut lieu de s'applaudir du succès de ses efforts, en le voyant prendre avec plus de tranquillité le chemin de Santarem ; il l'auroit accompagné de grand cœur jusqu'à cette ville, si une affaire pressante ne l'eût rappelé à Lisbonne. Il ne le quitta qu'après lui avoir promis de nouveau d'aller quelquefois le visiter, et de lui donner plus souvent des nouvelles de donna Catherine.

Camoëns arriva sans nul accident à la porte de Santarem ; il s'arrêta avant de la franchir, comme pour respirer encore un air

libre : revenant même sur ses pas, il s'assit sur une petite éminence, d'où il apercevoit la ville qui alloit, dans quelques instants, devenir sa prison, et voyoit le cours du Tage se déployer à ses pieds. Ses pensées, comme si elles eussent craint d'être aussi bientôt captives, se succédoient avec rapidité dans son esprit, et le silence qui régnoit autour de lui, en contrastant avec l'agitation de son âme, lui causoit une impression pénible; bientôt il s'emporte contre le calme de la nature, et les vers suivants échappent à sa douleur :

Les vents sont enchaînés, l'air est pur et tranquille,
Rien ne trouble des cieux la surface immobile;
Ces ondes doucement coulent vers d'autres bords;
L'oiseau sous le feuillage interrompt ses accords;
L'écho même à ma voix refuse son murmure,
Je suis abandonné de toute la nature.

Malheureux Camoëns! ah! sur les flots amers,
De Neptune affrontant les caprices divers,
Que ne puis-je chercher, loin des routes battues,
Des tempêtes encore aux nochers inconnues!
Que ne puis-je, debout sur un fragile esquif,
Aux cris des alcyons mêler mon chant plaintif,
Et voir s'amonceler, précurseurs des orages,
Sur un ciel blanchissant de ténébreux nuages;
Les éclairs sillonner ces effrayants tableaux,
La foudre, avec fracas se brisant sur les flots,
Des montagnes de glace illuminer les cimes,
Et des mers à mes yeux entr'ouvrir les abîmes!
Ce menaçant aspect charmeroit ma douleur!
Comme à le contempler se complairoit mon cœur!
Avec les noirs chagrins qui pèsent sur ma vie,
La nature du moins seroit en harmonie;
A mes cruels tourments répondroient ses fureurs,
Tandis que sur ces bords, prodigue de faveurs,
A mes yeux désolés, étalant tous ses charmes,
Elle semble à plaisir insulter à mes larmes!

Fernando, sans oser interrompre son mai-

tre, le voyoit avec inquiétude plongé dans une rêverie qui les menaçoit de passer la nuit à la belle étoile, et ce fut avec un mouvement de joie qu'il s'entendit appeler. Camoëns avoit senti cette fois la nécessité de commander à sa répugnance, pour ne pas se montrer rebelle aux ordres du roi, qui lui enjoignoient d'arriver à Santarem le soir même.

Dans cet exil, qui n'avoit d'ailleurs rien de rigoureux, sa muse, qui devoit un jour, s'élevant d'un vol plus rapide pour chanter les exploits des héros de la Lusitanie, ouvrir aux poëtes une nouvelle carrière, et y jeter un éclat qu'il n'a point été donné aux siècles d'affoiblir, charmoit ses chagrins en les déplorant, et l'espoir, d'accord avec elle, faisoit par intervalle briller aux yeux du poëte ses rayons consolateurs.

CHAPITRE VI.

Conjectures outrageantes. — Soupçons plus alarmans.

J'AI dit que donna Catherine, persuadée qu'une opposition continuelle à la volonté de son frère, ne feroit qu'aigrir son caractère impérieux, avoit fait violence à sa douleur; un autre motif, la sûreté de sa correspondance avec Camoëns, étoit venu l'affermir dans cette résolution, depuis le jour où don Antonio avoit trouvé moyen de lui remettre la lettre dont il s'étoit chargé. Camoëns n'avoit pu se dissimuler les difficultés qu'éprou-

veroit un tel messager, et la crainte de se voir ravir cette dernière consolation l'avoit déterminé à engager donna Catherine à faire porter les lettres qu'elle lui adresseroit chez une parente de Fernando. La fidèle Inès demeura chargée de ce message; Fernando, au jour marqué, se rendoit à Lisbonne, remettoit entre les mains de la dépositaire indiquée les lettres de Camoëns, et recevoit d'elle celles de donna Catherine.

Le charme que cette correspondance répandoit sur la vie attristée de la sœur de don Pèdre, lui avoit presque rendu la tranquillité qu'elle avoit d'abord affectée. Son service l'appeloit souvent à Bélem, où la reine avoit fixé sa résidence, et elle goûtoit ainsi presque tous les jours, depuis le départ de son amant, le plaisir de visiter ce bosquet

où elle l'avoit vu à ses pieds la supplier de lui laisser l'espérance ; elle y passoit tout le temps qu'elle pouvoit dérober au monde : c'est là qu'elle aimoit à relire les lettres de Camoëns ; c'est là qu'elle auroit préféré d'y répondre, si elle avoit pu le faire sans danger.

Tandis que les amants trouvoient ainsi le moyen d'adoucir les peines de l'absence, la cour s'étonnoit des fréquentes visites du roi à Bélem ; on ne savoit comment concilier l'abandon auquel il livroit la reine durant son séjour à la ville, avec l'empressement qu'il lui montroit depuis qu'elle l'avoit quittée : les plus clairvoyants y découvroient un mystère dont ils n'osoient encore soulever le voile. Don Pèdre s'en applaudissoit, et donna Catherine en étoit ravie, car elle ai-

moit et admiroit la reine; elle connoissoit toute sa tendresse pour don Juan, et concevoit mieux qu'une autre la tristesse que la froideur de ce prince devoit causer à son épouse : aussi étoit-ce avec un véritable plaisir qu'elle s'étoit empressée de satisfaire le desir de cette princesse, qui, ayant cru remarquer dans les premières visites du roi qu'il restoit plus long-temps chez elle quand donna Catherine s'y trouvoit, la faisoit mander toutes les fois qu'il devoit s'y rendre : le rang, et surtout la vertu de cette dernière ne lui laissoit concevoir aucune crainte sur les suites d'une telle prédilection, et elle étoit heureuse d'avoir trouvé le moyen de fixer plus long-temps près d'elle un mari dont les goûts volages désespéroient son cœur.

L'esprit de donna Catherine, trop pur pour supposer que la distinction dont l'honoroit le roi eût d'autre motif que celui d'une amitié toute paternelle, répondoit avec abandon à ses attentions caressantes, et se plaisoit à y trouver une garantie contre la violence dont son frère useroit peut-être un jour pour la contraindre à accepter l'époux qu'il croiroit digne de remplir ses desirs ambitieux. Elle y voyoit plus encore. « J'oserai, se disoit-elle, faire au roi l'aveu de mon amour, implorer sa clémence pour un délit que seul j'ai causé ; il s'attendrira à ma prière, et sa main royale, s'étendant sur mon amant, saura l'égaler à la hauteur des prétentions de mon frère. »

C'est ainsi qu'en croyant servir l'intérêt

de son amour, elle se rendoit de plus en plus chère à don Juan, et que le desir de lui plaire se manifestoit dans ses moindres actions. Tandis que l'espérance qui la dominoit l'empêchoit de s'apercevoir de la conséquence qu'on pouvoit tirer de cette intimité, on se disoit, à l'oreille il est vrai, mais enfin on faisoit déjà plus que de le penser, que les visites du roi à Bélem n'étoient pas déterminées par un amour dont les attraits flétris de son épouse ne pouvoient ranimer les feux, et le nom de la sœur du favori s'échappoit de la bouche des courtisans; les plus sages murmuroient contre l'étrange ostentation qui la faisoit dédaigner de cacher un sentiment qui insultoit à la malheureuse reine: ainsi le scandale étoit produit par les actions d'une femme dont la vertu étoit irré-

prochable; ainsi l'intention la plus pure servoit d'aliment à la calomnie, et lui donnoit toute l'apparence de la vérité.

Don Juan, ivre d'espérance, sentoit s'accroître chaque jour une tendresse qu'il croyoit partagée : le présent l'assuroit de l'avenir; il voyoit déjà les scrupules de la vertu s'évanouir aux feux de l'amour : Don Pèdre, en paroissant approuver la conduite de sa sœur, avoit peine à croire les apparences; il se défioit d'un changement si subit de cet amour qui, tout condamnable qu'il étoit, avoit trouvé accès dans une âme aussi pure, et, affectant la plus grande confiance, il épioit adroitement toutes les démarches de donna Catherine. C'est ainsi qu'il la surprit un jour dans ce même bosquet (il est des lieux funestes), dans ce même bosquet où

il avoit entendu la dernière conversation qu'elle avoit eue avec Camoëns.

Cette fois elle y étoit seule; mais un papier qu'il lui vit cacher avec précipitation, et l'air gai sous lequel elle s'efforça de lui dérober la trace des larmes encore empreintes sur ses joues, vinrent le confirmer dans sa défiance. Il se garda bien cependant de laisser deviner ses soupçons, et s'étudia au contraire à persuader à sa sœur, en conservant son calme accoutumé, qu'il n'avoit rien remarqué qui pût les faire naître : mais dès-lors il redoubla de soins, et parvint à découvrir qu'Inès alloit souvent chez la parente de Fernando. C'étoit avoir trouvé la clef du secret des amans, si ceux qui possédoient leur confiance n'avoient point une fermeté à l'épreuve des séductions d'un homme aussi puissant qu'étoit le favori

de don Jüan. Avant de m'engager plus avant dans cette attachante conjoncture, je dois dire ce que faisoit Camoëns à Santarem, quels nouveaux chagrins vinrent l'y assaillir, et à quoi ils le déterminèrent.

CHAPITRE VII.

Cruelle méprise. Départ précipité.

Un an s'étoit écoulé depuis que Camoëns habitoit Santarem. Les nouvelles qu'il recevoit assez souvent de don Antonio ne lui donnoient pas l'espoir de voir abréger son exil : toutes les tentatives de ce véritable ami ne purent réussir à engager les seigneurs de la cour à se joindre à lui pour solliciter la clémence du roi; la plupart protestoient de leur inutilité; d'autres ne vouloient pas risquer la faveur dont ils jouissoient près du monar-

que, en exprimant des vœux si contraires aux intérêts d'un amour qui n'étoit plus un mystère que pour celle qui l'inspiroit.

Les lettres de don Antonio, remplies de protestations dont Camoëns apprécioit la sincérité, déceloient une sorte de gêne lorsqu'il parloit de donna Catherine; plusieurs phrases même étoient échappées à la franchise de l'amitié : c'étoient des conseils dont elle n'osoit encore laisser voir le motif. Camoëns, y trouvant la preuve du zèle de son ami, le supplioit cependant de ne pas tenter d'affoiblir un amour qui ne pouvoit avoir d'autres bornes que le trépas, et qui n'accepteroit jamais d'autre guide, d'autre conseiller que lui-même. Il falloit se taire, ou porter, avec la conviction, le désespoir dans un cœur qu'il auroit entraîné aux plus violents excès; il

falloit laisser subsister une douce erreur, ou la faire disparoître aux traits d'une lumière qui auroit allumé un incendie dont l'œil le plus froid n'eût pu contempler les ravages sans frémir. Aussi don Antonio, affligé de l'empire qu'une femme, qu'il croyoit indigne d'une aussi rare constance, exerçoit sur son ami, tout en déplorant la crédulité de celui-ci, non-seulement se résigna à garder le silence sur ce qui se passoit à la cour, mais en vint au point de craindre que la voix publique, cette messagère à laquelle la calomnie donne des ailes, ne trahît enfin ce redoutable secret. Il n'est point de préservatif contre un tel danger; le scandale marche à pas de géant, et le temps, dont il semble presser la course, trompera bientôt les vœux de l'amitié, et fera que ses craintes n'auront été

que le présage des malheurs qu'elles lui avoient révélés.

Donna Catherine parloit à son amant dans toutes ses lettres de l'intérêt que le roi lui témoignoit, du parti qu'elle espéroit en tirer pour faire abréger un exil si contraire aux vœux de leur amour : l'âme impatiente de Camoëns s'étonnoit qu'elle différât sa confidence, et la supplioit de la hâter. « Pensez bien, lui écrivoit-il, que le chagrin use tellement ma vie, que les moments que je passe loin de vous me seront comptés comme des jours; hâtez-vous donc, ma chère Catherine, si vous voulez qu'il m'en reste encore quelques-uns à vous consacrer. » La sœur de don Pèdre s'efforçoit de modérer cette ardeur; elle craignoit qu'une confiance trop promptement donnée ne fût une imprudence dont

le résultat pouvoit être de consommer leur malheur, en donnant lieu à un exil au-delà des mers. Camoëns, en paroissant se rendre à ces raisons puissantes aux regards de chacun, taxoit cependant de froideur une conduite dictée par un sentiment trop vif, trop profond, pour n'être pas craintif quand il s'agissoit du destin de la vie de celui qui l'avoit inspiré. C'est ainsi que l'amour, non content d'accabler Camoëns des peines de l'absence, préparoit son cœur à concevoir le soupçon, en lui faisant craindre de n'être aimé que foiblement.

Une agitation continuelle s'étoit emparé de ce malheureux amant; on le voyoit souvent chercher le silence des montagnes ou l'ombre des bois; d'autres fois, comme si les contrastes eussent séduit son esprit, qui,

tournant autour d'un point qu'il ne pouvoit atteindre, ne vouloit accepter d'autre repos, il se mêloit à la foule, promenoit ses regards inattentifs, écoutoit ce qui se disoit autour de lui, et rentroit dans sa solitude sans avoir rien retenu de ce qu'il avoit vu ou entendu. Fatigué de l'inutilité de sa vie, il s'indignoit de la passer sans gloire et sans bonheur; les lettres de donna Catherine avoient seules le pouvoir de l'arracher à ce découragement: alors son âme reprenoit toute son énergie naturelle; les lignes qu'il traçoit étoient brûlantes: mais son état ressembloit à celui du malade auquel une fièvre ardente semble avoir rendu toute sa force, et dont la foiblesse s'accroît en raison de la violence de l'accès; il retomboit bientôt dans sa sombre mélancolie.

Un soir qu'il avoit été poussé par sa turbulente inquiétude sur les remparts de la forteresse, où la fraîcheur du soir et le parfum des orangers attiroient une grande partie de la population de la ville, il se reposoit sur un banc construit à l'entour d'un citronnier, dont les branches, s'inclinant jusqu'à terre, le séparoient de deux hommes assis du côté opposé, en même temps qu'elles le déroboient à leurs regards; il faisoit, suivant sa coutume, peu d'attention à la conversation de ses voisins, quand il reconnut la voix du seigneur Nunez, qu'un délit amoureux avoit rendu compagnon de son infortune : celui-ci étoit là avec un de ses amis arrivé de Lisbonne le jour même.

Cette particularité excita la curiosité de Camoëns, en lui donnant l'espoir d'entendre

parler de son amante; il prêta donc l'oreille: les deux interlocuteurs baissoient la voix à mesure que leur entretien prenoit plus d'importance. — Eh bien! mon cher Almeira, disoit le jeune Nunez, qu'est devenue la belle Léonora? M'a-t-elle gardé sa foi? Quant à moi, je vous avoue que je ne me pique guère de fidélité; quoique, d'ailleurs, je lui sois resté constant, je trouve tout naturel de faire alléger par des beautés faciles les chaînes que je porte ici pour l'amour d'elle. — Léonora donne à vos serments plus de foi qu'ils n'en méritent, reprit le seigneur Almeira; car, retirée dans la solitude depuis votre départ de Lisbonne, elle semble vouloir être oubliée du monde entier; et si elle a juré à son père de ne jamais s'unir à vous contre sa volonté, elle lui a protesté en

même temps qu'elle resteroit fille toute sa vie, plutôt que de devenir la femme d'un autre. — Voilà, reprit don Nunez en souriant, un beau sujet de repentir; mais je craindrois, en m'y arrêtant trop long-temps, de prendre une résolution qui désoleroit ma nouvelle conquête. Chut donc sur ma confidence; et dites-moi un peu comment va la cour? L'ennui y règne-t-il toujours?—Au contraire, reprit don Almeira, la monotonie qui nous accabloit s'est changée en allégresse continuelle; les fêtes se succèdent au point que nous sommes fatigués de plaisirs.—Faut-il qu'un tel changement se soit opéré en mon absence! Dieu veuille au moins qu'il soit durable; sans cela pourrois-je pardonner aux charmes de Léonora? Où diable aussi vais-je m'aviser d'être amoureux sérieusement, et

cela pour me faire confiner ici, où je sèche d'ennui, tandis que vous vous réjouissez à Lisbonne : il semble en vérité qu'un tel miracle se soit opéré tout exprès pour me faire maudire encore plus mon exil.

Le seigneur Almeira ne pouvoit s'empêcher de sourire de la colère de son jeune ami. — Patience, patience, lui dit-il ; je dois vous dire que don Francesco gémit du sort de sa fille, et qu'on pense à vous rappeler. — D'honneur! reprit Nunez, en embrassant avec transport le porteur d'une aussi bonne nouvelle. Mais dites-moi donc, mon cher, continua-t-il, qui a opéré la métamorphose qui s'est faite à la cour ? — Deux beaux yeux, et rien que cela : le roi est amoureux. — Il est amoureux! à la bonne heure ; voilà ce que nous voulions, nous autres mauvais su-

jets; à présent qu'il est des nôtres, il nous tiendra, j'espère, la bride moins serrée : c'étoit vraiment à en suffoquer. Et le nom de la dame de ses pensées? — C'est, sans contredit, la plus belle des deux royaumes : c'est Catherine d'Ataïde! (Catherine d'Ataïde! pensa Camoëns, en retenant une exclamation qui alloit le trahir, et se faisant violence pour écouter la suite de l'entretien.) La sœur du favori? demanda don Nunez. — Oui, reprit son interlocuteur; et, dans cette conjoncture, don Pèdre a des desseins qu'on pénètre; sans cela il est trop fier pour souffrir que sa sœur partage ouvertement les sentiments de don Juan. — Ah! pauvre Camoëns, ce dernier coup manquoit à ton infortune, reprit don Nunez; c'est vraiment digne de pitié qu'un amant si

parfait éprouve un tel sort, tandis que moi....

Camoëns n'en put entendre davantage; il s'éloigna précipitamment, et le lendemain, il étoit seul à pied sur la route de Lisbonne. Quelles précautions avoit-il prises pour se soustraire aux regards des sentinelles qui gardaient les portes de Santarem? Quel étoit son dessein? C'est ce que je dirai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Déguisement. Pénible entrevue.

Quel étoit le projet de Camoëns en s'éloignant de l'arbre sous lequel il avoit surpris la terrible confidence? Il étoit trop agité pour en concevoir aucun; il n'avoit qu'un desir, mais ce desir impétueux l'emportoit vers les lieux où son malheur se consommoit. Il s'étoit dirigé vers la porte méridionale de Santarem; il vouloit la franchir, et ne se seroit sans doute arrêté qu'au but de sa course, si l'aspect des soldats qui gardoient l'entrée de

la ville ne l'eût forcé de réfléchir sur l'inutilité d'une tentative qui, en donnant l'éveil à l'autorité, empêcheroit l'exécution d'une sortie mieux combinée. Il s'en retournoit donc tristement, pensant aux moyens qu'il pourroit employer pour mettre en défaut la vigilance et les regards scrutateurs des gardes qui, ayant chaque jour quelque ruse à déjouer, étoient, par ce danger permanent, très-difficiles à tromper, quand il rencontra une femme couverte d'habits qui, quoique assez propres, attestoient sa misère. Elle s'inclina devant Camoëns, et lui demanda l'aumône pour l'amour de Dieu.

Elle s'éloignoit, après avoir reçu de lui quelques pièces de monnoie; mais tout à coup s'entendant appeler, elle retourna la tête, et vit Camoëns qui lui faisoit signe : elle se hâta

de revenir sur ses pas.—Dites-moi, ma bonne mère, où allez-vous? lui demanda-t-il. — Eh! mon bon seigneur, répondit la vieille, je retourne à ma chaumière qui est à un demi-mille de la porte basse de Santarem, et avec votre permission je me hâterai, car voilà la nuit qui s'approche, et une fois le soleil couché, je serois obligée de passer la nuit sur le pavé de la ville, car alors personne ne peut sortir. — Un instant seulement, je n'ai plus qu'une question à vous faire : les commis vous examinent-ils quand vous sortez de la ville? — O mon Dieu! non; ma seule crainte est de trouver la porte fermée; car tout le jour on me laisse passer sans mot dire; je crois que le vieux Marco, qui, depuis vingt ans, n'a pas quitté son poste, seroit fort embarrassé d'assurer si, depuis cette

époque; qui est celle où je commençai à venir mendier dans les rues de Santarem, ma figure est changée, car ni lui ni ses compagnons ne s'avisent jamais de venir soulever ma mantille : c'est un privilége que je dois à ma vieillesse, et à l'habitude qu'ils ont de me voir passer tous les jours, plutôt deux fois qu'une. — N'avez-vous que ce costume? — Vraiment non, seigneur; j'ai celui des jours de fête : demain, par exemple, si ma bonne étoile me faisoit vous rencontrer, vous me verriez plus digne de paroître devant un aussi bon seigneur. (La pauvre femme accompagna ce dernier mot d'une révérence.) — Et combien estimez-vous l'habillement que vous portez aujourd'hui? voudriez-vous le vendre? — Eh! mon bon seigneur, reprit la vieille, qui seroit tenté de l'acheter? il ne

vaut pas cinquante reis. — Eh bien! moi, je vous en donne deux pièces d'or, à condition que, sans en parler à personne, vous me l'apporterez demain, et que vous consentirez à coucher la nuit suivante dans cette ville. — mon bon Jésus! s'écria la mendiante; puis, baissant la voix à un signe que lui fit Camoëns: Il est à vous, ajouta-t-elle; il n'y manquera rien. — Mais surtout le secret. — Soyez tranquille, je ne desserrerai pas les lèvres : par Saint-Jacques! l'aubaine est trop rare pour que je la laisse échapper.

La vieille ne manqua pas d'arriver chez Camoëns le lendemain matin à huit heures, ainsi qu'il le lui avoit recommandé. Fernando étoit parti la veille pour Lisbonne; son maître n'étoit pas fâché de ce hasard : ce n'est pas qu'il eût la moindre défiance de son domes-

tique, mais il préféroit n'être pas exposé aux réflexions que son attachement auroit pu le porter à lui faire dans cette circonstance. La bonne femme, payée encore plus généreusement qu'elle ne l'espéroit, ne s'inquiéta guère de l'emploi qu'on vouloit faire de son costume, et se retira, non sans avoir donné mille bénédictions à Camoëns, qui, après avoir ajusté de son mieux les habits de la vieille par-dessus les siens, se mit en devoir d'exécuter son projet.

La grossière mantille couvroit la moitié de sa figure, et il avoit tellement saisi les manières de la bonne femme, que toutes les fois qu'il n'oublioit pas de courber le dos, il eût pu tromper le regard le plus exercé. Il entit cependant, en approchant de la barrière, un tremblement universel, qui redou-

bla encore quand le vieux gardien, le prenant par le bras, lui dit : — Eh ! la bonne mère, avez-vous oublié que c'est grande fête? vous êtes dans votre négligé. Camoëns, retrouvant un peu d'assurance pour esquiver un tel danger, grommela entre ses dents quelques mots que Marco n'écouta seulement pas, et se trouva bientôt dehors d'une ville que l'honneur autant que la volonté du roi lui avoit donnée pour prison ; aussi n'étoit-ce qu'avec le dessein d'y rentrer bientôt qu'il l'avoit quittée ; il vouloit voir donna Catherine, ou du moins s'assurer par lui-même de son malheur : s'il étoit vrai qu'elle le trompât, que son âme, qu'il avoit crue si noble et si pure, eût pu non-seulement l'oublier, mais même consentir à se laisser enchaîner dans les liens d'un amour criminel ; se trou-

vant dès-lors guéri, par la conviction, d'un sentiment qui triomphoit encore des traits calomnieux parvenus jusqu'à lui, il rentreroit dans Lisbonne quand le temps de son exil seroit accompli, et y verroit avec un œil tout-à-fait indifférent cette Catherine à laquelle il s'efforçoit en vain de trouver une imperfection.

D'autres fois, ne pouvant supporter l'idée de la félicité d'un rival, rien ne lui coûtoit pour arracher l'infidèle de ses bras : il la rencontroit dans un lieu détourné, seulement accompagnée de sa nourrice ; alors, secondé par quelques amis, il les enlevoit toutes les deux, leur faisoit traverser les mers, et tout cela sans posséder cent ducats : ainsi l'imagination exaltée d'un amant l'aveugle sur les obstacles qui s'opposent à ses vœux.

Camoëns, flottant ainsi entre l'espérance et la crainte, et cédant tour à tour aux conseils de la raison et aux suggestions de l'amour, arriva le lendemain soir aux portes de Lisbonne, exténué de fatigue, car c'étoit la saison des plus grandes chaleurs, et il avoit marché, sans s'arrêter, pendant deux jours; le danger d'être arrêté, et alors infailliblement reconnu, l'avoit pu seul obliger à ne pas voyager la nuit.

Don Antonio habitoit Lisbonne, et Camoëns pouvoit compter sur lui dans toutes les occasions. Il se rend à sa demeure couvert de son singulier accoutrement, et demande à lui parler. Un grand laquais le toise dès pieds à la tête et lui répond, prêt à lui fermer la porte au nez, que son maître est en affaires. —Mon ami, reprit Camoëns, prenez exemple

sur lui, et vous serez plus favorable aux malheureux qui vous implorent; portez-lui ce billet de ma part, et tenez-vous assuré qu'il ne le laissera pas sans réponse; en attendant, permettez-moi d'entrer sous le vestibule et de m'y asseoir. Camoëns, en disant ceci, s'étoit involontairement redressé; et si sa mantille n'eût caché son visage, le domestique auroit certainement reconnu, à la lueur du flambeau qu'il portoit, le plus cher compagnon de don Antonio. Néanmoins, il ne put se défendre de se rendre au desir de Camoëns, et se hâta d'aller porter le billet à son maître, impatient de connoître la réponse qu'il y feroit.

Don Antonio étoit seul dans son cabinet. — Qui t'a remis ce billet? demanda-t-il à son valet, en reconnoissant l'écriture. — Une

vieille pauvresse, sur mon refus de la conduire près de vous.—Va la chercher au plus vite, reprit don Antonio, qui avoit commencé à lire le billet, et tâche que personne ne l'aperçoive; pour toi, si tu sais te taire, tu apprécieras la récompense que je réserve à ta discrétion. Alonzo (c'étoit le nom du valet de chambre) ne se le fit pas dire deux fois; il revint bientôt suivi de Camoëns, et se retira d'après un signe de son maître, en pensant qu'il y avoit là-dessous quelqu'intrigue galante. Cette erreur étoit ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour les deux amis, car on paye souvent le silence des domestiques sans l'obtenir.

La porte étoit à peine fermée, que Camoëns, jetant sa mantille et ses habits d'emprunt, se précipita dans les bras de don An-

tonio. Le reproche qui étoit prêt à s'échapper de la bouche de celui-ci, expira sur ses lèvres, et un regard rapide sur tout ce qui se passoit à la cour d'affligeant pour Camoëns, fit succéder à leurs embrassements cette exclamation : Malheureux ami ! quel génie funeste t'a fait rentrer dans une ville où mon cœur seul t'est resté fidèle ? — Il est donc vrai ! s'écria Camoëns, en retenant son ami par les deux bras, pour interroger en face ses regards, en cas qu'il essayât de démentir l'aveu qui venoit de lui échapper ; il est donc vrai ! je suis trahi, outragé !—Ami, reprit don Antonio, en s'efforçant de cacher les larmes qui rouloient dans ses yeux, tu prêtes à mes paroles un sens que je n'ai point voulu leur donner. — Je savois tout, repartit Camoëns ; elles n'ont fait que me

confirmer la plus odieuse des vérités. Adieu, ajouta-t-il, tu ne me reverras jamais. — Mais, lui dit don Antonio en le retenant, ton imagination t'emporte trop loin; il n'est pas encore certain que donna Catherine..... — Catherine! Catherine! s'écria Camoëns; je veux la voir, l'accabler de reproches... Non, sa pitié me seroit une offense. Dis-moi, Antonio, crois-tu qu'elle verseroit des larmes sur mon sort; qu'en me voyant succomber au désespoir, elle se reprocheroit de m'y avoir entraîné? Lui suis-je odieux, ou a-t-elle cédé sans le vouloir à l'ascendant d'un amour tyrannique? Faut-il m'accuser de son inconstance? étois-je digne de la captiver seul?... O Antonio, prends pitié de ma foiblesse; je veux la voir encore une fois; ce sera la dernière; je lui demanderai quel fut

mon crime, oui, mon crime : si je n'étois pas coupable, m'auroit-elle oublié? Que dis-je! la traîtresse! Tiens, Antonio, continua-t-il en tirant un paquet de son sein, lis ces lettres; dis-moi s'il est possible d'écrire de si douces choses quand le cœur ne les sent point.... Lis, ajouta-t-il, en voyant que don Antonio avoit posé sur son bureau le paquet qu'il venoit de lui remettre; lis, te dis-je; tu ne sais peut-être pas jusqu'où peut aller la perfidie d'une femme.

Deux heures se passèrent dans une agitation difficile à décrire : Camoëns éprouvant tous les tourments d'un amour jaloux, et laissant parler ses transports en présence de son ami; celui-ci ne répondant à ces véhémentes questions que par des paroles évasives, et le suppliant de remettre à un autre moment

des éclaircissements que son agitation le rendoit incapable d'apprécier, car il n'osoit le rassurer, en accusant d'erreur des bruits qu'il croyoit trop fondés; la délicatesse de son amitié se refusoit à ce moyen; sa mission étoit de consoler Camoëns, et non de le tromper. Si le présent l'affligeoit, l'avenir, et cet avenir étoit le lendemain, se présentoit à lui avec toute sa conviction; il le voyoit près de replonger son âme dans un abîme dont une clarté mensongère et soudain évanouie rendroit les ténèbres plus affreuses.

Que l'œil de l'amitié est pénétrant! il découvre les peines avant qu'elles soient nées, il court au devant d'elles, il les embrasse toutes, et, suivant qu'elles se montrent, il se prête au chagrin du jour pour adoucir l'angoisse du lendemain, ou s'emploie à con-

soler la peine que l'espoir doit suivre encore. Nous avons vu don Antonio dans cette dernière situation, quand, accompagnant son ami sur la route de Santarem, il étoit parvenu à lui faire voir le bonheur comme un rayon dont la lueur lointaine devoit l'encourager. Que sa position étoit aujourd'hui plus difficile! l'espérance avoit fui; et il devoit en bannir jusqu'à l'ombre, pour arracher du cœur de Camoëns une passion qui ne pouvoit plus avoir de résultat que le malheur, de but qu'un abîme de regrets. Ce ne fut que bien avant dans la nuit que ce malheureux amant consentit à rester chez son ami jusqu'au jour, et que ce dernier, pour éviter qu'il ne fût reconnu par ses gens, le força d'accepter la moitié de son lit.

CHAPITRE IX.

Le lendemain.

La nuit ne put apporter de calme dans l'âme du malheureux ami de don Antonio : elle a le triste privilége d'aggraver nos peines; et Camoëns, après avoir cherché vainement à ranimer la lueur d'espérance que l'amitié avoit éteinte, en laissant éclater ses alarmes, étoit resté comme anéanti sous le poids d'une si terrible conviction. En vain son ami faisant taire le desir de le garder plus long-temps près de lui, le pressoit-il

de reprendre le chemin de Santarem pour arriver dans cette ville avant le jour où, chaque semaine, les prisonniers étoient obligés de se présenter devant le gouverneur; car passé ce jour, son absence, considérée comme une infraction à l'honneur, devoit attirer sur lui la honte d'un exil mérité.

Camoëns ne répondoit qu'avec l'accent du désespoir aux instances de don Antonio : aucune infortune, disoit-il, ne pouvoit désormais accroître son malheur; la mort en étoit le seul remède et le seul asile qu'il voulût accepter contre les soupçons infâmes, l'injustice des hommes, et les traits envenimés de l'amour. Don Antonio, après avoir épuisé toutes les ressources de l'amitié, voulut essayer si quelques instants de solitude rendroient assez de résignation à l'âme de Ca-

moëns pour lui laisser considérer l'abîme où il alloit se précipiter; mais il étoit loin de penser que l'espérance, semblable à l'éclair qui perce d'épais nuages, se feroit jour à travers les sombres vapeurs qui enveloppoient le cœur de son malheureux ami.

Il y a dans une âme véritablement éprise un doute presque inexpugnable qui s'oppose à la conviction intime des outrages de l'objet qu'on aime : les emportements, le désespoir de Camoëns ne prouvent rien contre cette vérité. Resté immobile après le départ de son ami, il semble, durant quelques instants, se reposer du combat; puis il se lève tout à coup. — On l'accuse, dit-il, et je la crois coupable; qu'est la voix publique? que sont les craintes de l'amitié? Les laisserai-je prévaloir contre le

serment que Catherine a fait de m'être fidèle? Insensé, je me réduis au désespoir sur des ouï-dire; ils suffisent pour flétrir à mes yeux une vertu qui m'avoit semblé mériter des autels! Pardon, pardon! s'écria-t-il en tombant à genoux; pardon, femme angélique! Non, Catherine, ajouta-t-il en se relevant, non, si tu avois cessé de m'aimer, tu aurois osé me le dire; il y a assez d'énergie dans ton âme pour supporter le reproche d'être infidèle, et trop de noblesse pour mériter le titre de perfide. Mon ami, dit-il à don Antonio qui entroit en ce moment, où sont mes habits? je veux la voir. — Tu veux voir donna Catherine? reprit celui-ci avec véhémence; malheureux, y penses-tu? qu'iras-tu chercher près d'elle? Et d'ailleurs comment parvenir à l'approcher? — J'y par-

viendrai; le moyen, je l'ignore encore. Tout en parlant, Camoëns s'étoit avancé dans le cabinet, et avoit repris son déguisement. — Et quel est ton projet? lui demanda don Antonio; insensé! tu cours à ta perte. — Qu'importe, pourvu que je la voie; je m'introduirai chez elle sous ces habits. — Tu t'en flattes en vain; l'hôtel de don Pèdre n'est pas d'un accès facile. — Eh bien! je demeurerai à la porte, et j'attendrai qu'un hasard favorable l'offre à ma vue. C'est de sa bouche que je veux entendre mon arrêt : si un mot, si un regard alloit me désabuser, que ne devrois-je point au stratagême que j'aurois employé pour l'obtenir! — Mais, reprit don Antonio, s'il te confirme dans tes cruelles conjectures! — Non, reprit Camoëns avec véhémence, non, je ne puis le croire; mais

s'il étoit vrai, l'indignation me rendroit tout mon courage; docile à tes vœux, je me rendrois aussitôt à Santarem, et la terre d'exil me reverroit guéri d'une passion que mon cœur rougiroit d'avouer. Adieu, adieu, le temps m'est précieux; un moment peut faire échouer une entreprise d'où dépend tout le sort de ma vie. Quoi qu'il doive arriver, je te reverrai avant mon départ. Camoëns s'élança dehors en disant ces mots; et, avant que son ami eût le temps de le retenir, il étoit au milieu de la cour de l'hôtel. L'arrêter alors eût été provoquer une explication qui fût venue révéler tout le mystère aux gens de don Antonio. Ce dernier donc se résolut à ne pas le retenir, et à laisser planer sur lui-même le soupçon d'une aventure galante.

Cependant il ne tarda point à sortir; il vouloit, sous le prétexte de rendre visite à don Pèdre, se trouver sur les lieux, afin de prêter son secours à Camoëns, en cas de besoin.

Comme il étoit près d'arriver chez le chancelier, il aperçut à la porte d'une église qui étoit à peu de distance, une pauvre femme dont l'accoutrement lui parut semblable à celui sous lequel Camoëns s'étoit présenté chez lui. Il s'approcha, et reconnut bientôt la vérité de sa conjecture; mais, craignant d'éveiller le soupçon, il se borna à faire un signe d'intelligence à son ami, et continua sa route. Il entroit chez don Pèdre au moment où donna Catherine, accompagnée de sa fidèle nourrice, sortoit pour se rendre à la messe. Il fut tenté de lui dire quelques mots

de la rencontre qu'elle alloit faire; mais, réfléchissant que, si elle méritoit les bruits injurieux qui s'étoient répandus sur elle, cette confidence l'avertiroit de préparer sa justification, et qu'en ce cas, une plus longue erreur étoit ce qui pouvoit arriver de plus funeste à son ami, il garda le silence, et pensa, en voyant donna Catherine si belle, combien il étoit difficile de s'accoutumer à ne plus en être aimé, quand une fois on avoit trouvé le chemin de son cœur. Il se fit annoncer chez don Pèdre. Celui-ci le reçut avec empressement, car il jouissoit d'une certaine faveur auprès du roi; mais don Antonio, impatient de rejoindre Camoëns, abrégea sa visite, et se rendit à l'endroit où il avoit aperçu ce dernier. Il n'y étoit déjà plus; don Antonio espérant le rencontrer près de

son hôtel, se hâta, dans le dessein de lui épargner l'embarras de se faire annoncer une seconde fois : mais ce ne fut qu'après deux heures d'attente que l'amant de donna Catherine vint, par sa présence, calmer les inquiétudes de cet excellent ami. — Eh bien! je te l'avois bien dit, Antonio! s'écria Camoëns, aussitôt que la porte de l'appartement fut refermée sur eux; tout ce que tu croyois n'est que pure calomnie : Catherine m'aime plus que jamais. — Tu peux le croire? — Elle me l'a dit. Écoute : J'étois, ainsi que tu m'y as vu, à la porte de la chapelle quand elle y est arrivée avec Inès; lorsqu'elle a été près de moi, elle a avancé la main pour me donner quelques pièces de monnoie; je me suis approché comme pour les recevoir, et, rejetant ma mantille en arrière, je lui ai adressé ces

mots : « La pitié, Catherine, est-elle donc désormais le seul sentiment que je puisse vous inspirer? » Ma voix et mes traits qu'elle a reconnus en même temps, lui ont fait pousser un cri qu'elle a réprimé à moitié, et que personne en ce moment n'étoit, par un hasard heureux, à portée d'entendre. — Comment avez-vous osé revenir en ces lieux, me demande-t-elle? — On vous calomnie, on vous accuse de partager une passion illégitime. — Moi! reprend-elle avec vivacité. — Oui, Catherine, ai-je répondu, et seul, dans tout le royaume, je persiste encore à vous croire digne des respects dus à la vertu : on dit qu'au mépris de vos serments et de l'honneur, vous consentez à être comptée au nombre de ces femmes dont la grandeur d'un royal amant ne sauroit excuser la foi-

blesse.—Moi! a-t-elle répété. Elle s'est arrêtée après cette exclamation, et un court moment de silence a suffi pour lui faire voir dans le passé tout ce qui pouvoit servir de matière à la calomnie. — Vous ne m'avez pas crue tombée dans un tel avilissement, Camoëns, dit-elle ensuite; votre cœur m'a rendu plus de justice : cependant je veux, je dois, en justifiant à vos yeux une conduite odieusement interprétée, éloigner de votre esprit jusqu'à l'ombre d'un soupçon. Mais un plus long entretien pourroit en ce moment compromettre votre sûreté. — Qu'importe! me suis-je écrié, pourvu que je vous voie, pourvu que votre bouche répète des serments adorés. J'allois me trahir, je ne voyois plus rien que Catherine; déjà j'avois saisi sa main, je la couvrois de baisers et de larmes; elle-même avoit

peine à contenir son émotion. — Adieu, m'a-t-elle dit en entrant précipitamment dans l'église.—Ne dois-je plus vous revoir! me suis-je écrié encore. Mais la porte s'étoit refermée, et l'idée du danger que je bravois commençoit à se faire jour à travers mon ivresse, quand Inès, revenant près de moi, m'a dit : — Rendez-vous à l'entrée du bois qui conduit au village de Pedronçon, nous ne tarderons pas à vous y rejoindre. Je ne me le suis pas fait répéter; et j'étois seulement depuis un quart-d'heure à l'endroit désigné, quand j'ai vu arriver donna Catherine. Méprisant les conseils de la prudence, je m'étois débarrassé de mes mauvais habits pour lui offrir mon bras, et aussitôt que l'épaisseur du bois me l'a permis, je suis tombé à ses pieds. — Il est donc vrai, lui ai-je dit, il est donc vrai

que vous m'êtes restée fidèle! Hélas! a-t-elle répondu, égarée par l'intérêt de notre amour, mes yeux se sont trop long-temps fermés sur l'inconséquence de ma conduite; j'ai mérité les soupçons qui m'outragent, et ma position est telle, que je ne sais comment les détruire, et échapper aux poursuites d'un amour qui me déshonore. — Le roi vous aime! ah! Catherine, nous sommes perdus! Mon absence de Santarem sera connue dans deux jours; bientôt les mers nous sépareront. Vous resterez livrée sans défense à l'ambition de votre frère et au pouvoir de mon rival. — Ah ciel! que dites-vous, Camoëns! il n'est donc plus d'espoir, plus de refuge contre le déshonneur, pour une femme dont la seule faute est de vous... Elle n'a pas achevé, et des larmes brûlantes se

sont échappées de ses yeux. — Je n'ai plus qu'à me reprocher d'avoir causé votre malheur, et de l'avoir rendu sans ressource; je n'ai plus qu'à mourir, a-t-elle ajouté. — Non, Catherine, non, vous vivrez pour embellir ma vie. — Et comment pouvez-vous conserver un tel espoir? — Si vous m'aimez, il m'est permis encore; un lien secret... — Un mariage clandestin! qu'osez-vous me proposer? — Vous n'accepteriez point de fuir avec moi avant qu'un nœud sacré vous eût enchaînée à ma destinée, ai-je répondu d'un ton timide, mais suppliant. — Fuir avec vous, Camoëns! votre amour seul peut vous faire pardonner d'avoir arrêté une pensée sur ce projet. — Ce projet, dont votre vertu s'effarouche, est pourtant le seul moyen de vous sauver du déshonneur, ai-je repris d'une voix

plus ferme. Considérez un instant la difficulté de votre position : Don Juan vous aime; à présent que vos yeux se sont ouverts sur ses prétentions, que la voix publique vous montre prête à les justifier, oserez-vous soutenir ses regards sans rougir? Pourrez-vous encourager un empressement qui est devenu si funeste à votre réputation? Et quel moyen emploierez-vous pour éluder une préférence trop marquée, des attentions sur la nature desquelles vous vous êtes seule méprise, et que votre trop longue erreur a laissé passer en habitude. Votre contrainte fournira un nouvel aliment à la calomnie, et peut-être vous serez un jour réduite, pour vous relever du déshonneur, à serrer des nœuds brillants, il est vrai; mais votre cœur les approuvera-t-il? dites, Catherine? — La reine est un

obstacle insurmontable à ce dernier malheur. — Il n'est point d'obstacle que l'ambition ne puisse renverser. Mais je veux que celui-ci trompe ses efforts, vous accepterez donc de traîner une vie abreuvée d'outrages? Non, Catherine, non, je n'y consentirai pas : vous m'avez donné votre foi; c'est en ratifiant vos serments à la face des autels, c'est en suivant un légitime époux, que vous pouvez vous affranchir d'un joug humiliant; la cour ne doit plus vous revoir, et un parti violent peut seul vous en arracher : c'est la voix de l'honneur qui vous parle; cet hymen qui fera ma félicité, acceptez-le comme le refuge contre la calomnie. — Ah ciel! à quelle extrémité la tyrannie de mon frère m'a-t-elle réduite, si je ne puis réparer l'inconséquence de ma conduite qu'en trahissant l'autorité

que j'ai promis de respecter! Un hymen secret! une fuite honteuse! non, Camoëns, non, je n'y consentirai jamais; je préfère m'exposer aux reproches de mon frère, subir la colère et les persécutions de don Juan: il connoîtra l'état de mon cœur; peut-être il sera généreux. — Vous vous flatteriez en vain de l'amener à ce sentiment : c'étoit d'abord qu'il falloit lui faire cette terrible confidence; mais à présent son cœur ne la recevroit qu'avec fureur; sa fierté aura droit de s'offenser que vous ayez encouragé son amour dans le dessein de le faire servir contre lui-même; il vous accusera de duplicité, et il voudra acquérir par la force ce que long-temps vous lui avez laissé croire qu'il devroit à un sentiment partagé. Alors vous regretterez de n'avoir pas cédé à mes ins-

tances; vous gémirez d'avoir laissé échapper une occasion que l'avenir ne ramenera pas. Et moi, victime de la foiblesse de votre amour, je demeurerai en butte à la jalousie de don Juan, qui ne me laissera la vie que pour ajouter au tourment de vous avoir perdue sans retour, tous ceux que pourra inventer son royal courroux; vos rigueurs même, si elles s'armént contre lui, deviendront un nouvel aliment à sa passion, et peut-être une main empressée de prévenir son secret desir, frappera-t-elle votre malheureux amant. Vous déplorerez alors mon trépas; mais les regrets de l'avoir causé seront la seule satisfaction que vous pourrez accorder à mon ombre gémissante. Adieu, Catherine, adieu. — Quoi! vous me quittez ainsi? — Et n'est-ce point m'ordonner de vous fuir que

de rejeter le seul parti qui nous reste? Catherine, chère Catherine, ai-je continué, en saisissant sa main et retombant à ses pieds, oui, je le jure, si vous pouviez partager l'amour de don Juan sans rougir, votre position est telle, que je saurois m'immoler pour la changer; je vous dirois : Acceptez ce royal époux, et vous fuyant après avoir prononcé ce douloureux arrêt, jamais une plainte ne viendroit vous faire repentir de m'avoir écouté. Mais que je consente à vous laisser servir l'ambition dont je suis moi-même la victime; que vous, Catherine, dont l'âme est si pure, deveniez sous mes yeux la cause de la plus grande calamité qui puisse accabler une vertueuse princesse, non, non; j'irai porter mes pas jusqu'aux lieux où cette ignominie pourra rester ignorée. — C'est assez, Ca-

moëns, c'est assez, a repris donna Catherine, avec un regard et un ton pleins de noblesse et de fermeté; dites, quel jour doit m'y soustraire? Quelle heure consacrera ce moment solennel? quels lieux recueilleront nos sêrments? — Vous consentez... — Oui, Camoëns, oui, devenez mon époux. Je ne vous demande pas quel asile doit nous dérober à tous les yeux; une fois liée à vous, mon devoir sera de suivre vos pas, de partager votre infortune; car le droit de nous séparer n'appartiendra plus qu'à celui qui nous aura unis. Immobile aux pieds de mon amante, ma langue se refusoit à articuler des sons. — Eh bien! mon ami, a dit Catherine avec une douceur angélique, vous ne dites rien? — Pardonnez, je ne saurois répondre en cet instant à ce témoignage ines-

péré de l'amour le plus généreux. C'est Catherine d'Ataïde qui consent à abandonner tous les priviléges de son rang, toutes les jouissances et les honneurs de la terre, pour suivre le destin du pauvre Camoëns! Téméraire! comment ai-je osé provoquer un tel sacrifice! ah! je rétracte mes coupables instances; restez, restez, Catherine, pour être l'ornement de la cour. — Que dites-vous? oubliez-vous que l'opprobre m'y attend; que l'honneur, plus que l'amour, me fait une loi d'accepter votre main? Mais les instants sont précieux : deux jours encore, et notre hymen deviendra impossible. En disant cela, elle appuie son bras sur le mien, et nous reprenons aussitôt le chemin de Lisbonne.

Étourdi d'un tel succès, ébloui par l'as-

pect de la félicité qui m'étoit promise, je ne trouvois pas d'expressions dignes de rendre ce qui se passoit au fond de mon âme, et je gardois le silence, quand une exclamation m'a retiré de cette espèce d'extase. J'avois oublié de revêtir les habits de la pauvresse, et Catherine, en le remarquant, avoit frémi du danger auquel m'exposoit mon véritable costume : elle vouloit que je retournasse chercher mon déguisement; mais j'ai trouvé plus prompt d'entrer chez le premier marchand, et d'y acheter ce manteau et ce chapeau qui me donnent, comme tu le vois, la tournure d'un bachelier. Enfin, j'ai promis à cette amante adorée et si digne de l'être, de lui faire tenir demain, à la porte de l'église, le billet qui doit l'instruire des mesures que j'aurai prises pour assurer

l'exécution de notre projet. Je me confie en cette circonstance à ton amitié ; elle seule peut lever les obstacles dont la puissance s'accroît en raison du peu de temps qui nous reste pour en triompher.

Camoëns, dans la crainte de faire partager à son ami une inquiétude peut-être mal fondée, ne lui dit pas qu'il avoit rencontré chez le marchand d'habits un homme d'assez mauvaise mine, qui l'avoit toisé des pieds à la tête, avec une curiosité qui ressembloit à quelque chose de pire. Mais cette circonstance accrut encore l'impatience où il étoit de devenir l'heureux époux de donna Catherine, et de fuir avec elle une ville où le plus grand danger le menaçoit.

Don Antonio, après avoir réfléchi quelques instants au récit de son ami, le serra

entre ses bras pour lui témoigner le plaisir qu'il éprouvoit d'apercevoir un moyen qui sembloit lui promettre de combler ses vœux : — Je ne sais, lui dit-il, si tu as remarqué, en traversant le bois si propice à ton amour, une chaumière entourée d'une haie de citronniers? — Oui, répondit Camoëns. — Eh bien! celui qui l'habite m'honore de son amitié; c'est un respectable prêtre, dont le cœur garde pour lui seul toute son austérité; nous irons le trouver; nous lui peindrons ta position et celle de ton amante, et peut-être consentira-t-il à vous unir. — Ah! mon ami, s'écria Camoëns, en passant ses bras autour du cou de don Antonio, qui pourra acquitter tout ce que je te dois? — Si je parviens à assurer ta félicité, reprit celui-ci, un tel succès suf-

firoit pour acquitter des sacrifices inouïs, et il ne s'agit en ce moment que d'une simple démarche. Sans donner le temps à Camoëns de répliquer, don Antonio demanda des chevaux, et ils s'acheminèrent sans suite vers l'ermitage, gardant tout le long du chemin un silence rarement interrompu.

Camoëns repassoit dans son esprit tout ce qu'il diroit à l'ermite pour l'intéresser à son sort, et son ami songeoit au moyen plus difficile de lui prouver qu'il feroit une action juste en cédant aux désirs des deux amants; car il étoit persuadé que s'il restoit le plus léger doute dans la conscience de cet homme de bien, il ne consentiroit pas à prêter son ministère à des serments qu'il croiroit réprouvés par l'honneur et la vertu.

Ils arrivèrent dans ces dispositions à l'ermi-

tage. Don Antonio mit pied à terre, et tira la légère sonnette. Une lumière brilla soudain à travers la haie, et la porte ne tarda pas à s'ouvrir, bien qu'il fût dix heures du soir. Qu'avoit à craindre le père Anselme ? Il ne possédoit rien qui ne fût à la disposition de celui qui auroit imploré ses secours. — Ah! c'est vous, don Antonio, dit-il; soyez le bien-venu. Seigneur, ajouta-t-il en s'adressant à Camoëns, vous ne pouvez m'être amené par quelqu'un qui me soit plus cher que le seigneur de Noronha; c'est une bonne recommandation que d'être de ses amis. Camoëns s'inclina pour remercier l'ermite de cet accueil franc et loyal. — Il est un peu tard, dit don Antonio, et nous avons sans doute troublé vos pieuses méditations. — Qu'importe! repartit le bon Père; je prie

quand je suis seul, parce que je crois que c'est alors ce qu'on peut faire de mieux. Aveugle dans ses projets, l'homme peut-il rien apprécier de lui-même? C'est d'en-haut que nous vient toute sagesse; la terre périssable ne peut produire que des fruits qui lui ressemblent, et la philosophie, suivant le monde, n'est en effet qu'une folie. Tout en parlant, l'ermite marchoit devant les deux amis pour leur éclairer l'entrée de sa chaumière. Après avoir traversé une première pièce où vivoient de compagnie une chèvre et quelques poules, ils se trouvèrent dans la cellule. Là, tout étoit simple sans annoncer la misère, qui a aussi son ostentation. Un grand crucifix d'ivoire jauni par le temps, une image de la Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras, une autre re-

présentant saint Jacques, ornoient seuls les murs tapissés de mousse, et une tablette au dessus d'un prie-dieu contenoit une trentaine de volumes. — A présent, don Antonio, dit le père Anselme, en approchant des chaises autour de la table, et fermant son bréviaire qu'il avoit quitté pour aller ouvrir la porte, dites-moi quel motif si pressant a pu vous déterminer à venir me visiter à cette heure? — Voilà, lui répondit don Antonio, le seigneur Camoëns, le plus cher de mes amis. — Et la gloire de la littérature portugaise! s'écria l'ermite. — Mon père!... reprit Camoëns. — Je ne sais point farder mon langage, répondit Anselme; et si vos premiers essais ne m'avoient donné l'idée que je viens d'exprimer, cette louange ne se seroit point échappée de mes lèvres.

Mais sans nous arrêter en ce moment à considérer si elle se changera en prédiction, dites-moi le sujet qui vous a fait suivre ici le seigneur de Noronha. — Hélas! mon père, répondit Camoëns, vous pouvez demain accomplir le bonheur de ma vie, ou me réduire aujourd'hui au désespoir. — Dites vous exhorter à la résignation; le désespoir doit être inconnu du chrétien : quand tous les maux de la terre l'accableroient, il lui reste le Ciel pour arrêter ses regards. — Une vertu si parfaite, repartit Camoëns..... — Sera le partage de qui voudra l'acquérir. Apprenez-moi donc ce que vous demandez de moi, et soyez assuré de mon zèle à combler vos vœux, si ma conscience ne les repousse pas. — Hélas! s'écria Camoëns. Et son regard, se tournant vers son ami, lui fit comprendre

qu'il desiroit que ce fût lui qui prît la parole. Don Antonio ne se fit pas prier, et, après avoir mis le père Anselme au fait de la position de Camoëns, il le supplia d'envisager à quel danger l'amour de don Juan exposoit donna Catherine. Anselme garda quelque temps le silence, et, après avoir médité sur l'objet dont son jeune ami tiroit son plus fort argument, il finit par conclure que ses craintes étoient fondées, qu'il se pourroit que donna Catherine laissât ouvrir son cœur aux séductions qui l'environnoient, et qu'il étoit mieux de l'engager dans les liens d'un hymen secret que de la laisser courir le risque de partager une passion d'autant plus criminelle, qu'elle deviendroit un sujet de scandale pour tout le royaume, et celui de l'affliction d'une reine vertueuse. — Sei-

gneur, dit-il à Camoëns, je vois avec peine que vous vous soyez laissé dominer par l'amour, au point de le rendre l'arbitre de votre sort. (Mon héros sentit son cœur frissonner à cet alarmant préambule.) La première étude de l'homme doit être de s'assujétir ses passions, sinon elles le traitent en esclave : il faut enchaîner ses desirs, c'est le secret d'être heureux ! — Tout mon bonheur, reprit Camoëns, est dans la possession de celle que j'aime ; je n'ai que ce seul desir. Ah ! mon père, je vous en conjure, ne rejetez pas ma prière ; prenez pitié d'un malheureux qui, en admirant votre sagesse, n'est plus capable d'en suivre les préceptes. — Calmez-vous, mon fils, reprit le bon père ; vos vœux seront comblés. — Vous consentez ! ah ! vous êtes mon sauveur ! s'écria Ca-

moëns. Et, disant cela, il embrassoit les pieds du saint homme, malgré tous les efforts de celui-ci pour s'y opposer. Don Antonio s'étoit rapproché de l'ermite, et des larmes de joie couloient sur les mains de ce pieux solitaire. C'étoit un tableau à la fois noble et touchant, que celui de ce vieillard calme au milieu des remercîments de l'amitié et des transports de l'amour; et se refusant aux témoignages d'une reconnoissance qu'il ne croyoit pas mériter, puisqu'il eût consenti de désoler Camoëns, plutôt que de céder à ses desirs, si l'intérêt de la vertu n'avoit déterminé sa condescendance. — Modérez-vous, dit-il à ce dernier; ne perdez point un temps précieux; il vous reste à penser aux moyens de conduire ici en secret celle qui doit être votre épouse. Un autel champêtre recevra vos

serments, et en même temps que je les bénirai, je prierai le Seigneur de protéger votre fuite devenue dès-lors inévitable, et dont les apprêts, conduits avec mystère, doivent absorber désormais tous vos soins : vous avez à éviter le regard soupçonneux de l'ambition, et vous devez craindre de donner l'éveil à l'amour dont la sécurité vous protége. Je vous en conjure, mon fils, craignez de livrer votre cœur à une joie prématurée; pensez aux obstacles qui peuvent tout à coup renverser l'édifice du bonheur que votre imagination se crée en ce moment; songez à rendre votre félicité réelle avant de vous en laisser enivrer. La vapeur qui s'élève de la terre aux premiers rayons du soleil est moins fugitive que peut l'être votre espérance. — Vous venez d'assurer par un mot le destin

de ma vie, repartit Camoëns; tous les obstacles céderont bientôt à la prudence et au zèle de l'amitié. En disant cela, il serra la main de don Antonio.

Après avoir fixé au lendemain soir l'union des amants, l'ermite pressa de nouveau les deux amis de le quitter. La nuit étoit fort avancée, et ils arrivèrent à Lisbonne avec le lever de l'aurore.

CHAPITRE X.

Fatale indiscrétion.

J'ai dit que don Pèdre, se défiant des apparences, étoit parvenu à découvrir les fréquentes visites d'Inès à la parente de Fernando. Dès que ce premier indice d'un mystère, sur l'objet duquel il ne pouvoit se méprendre, lui fut parvenu, il ne voulut plus confier qu'à lui-même le soin de plus amples informations, et se rendit incognito, sous le costume d'un simple voyageur, chez cette femme qui se nommoit Maria, et tenoit une

hôtellerie à peu de distance du bois où Anselme avoit fait élever son ermitage. Il y est reçu, par une jeune et jolie fille, avec laquelle il lie facilement conversation : — Ma belle enfant, lui dit-il, vous servez dans une maison d'assez bonne apparence. — Je suis la fille de l'hôtesse, reprend la jeune fille, un peu piquée de la méprise. Cette hôtellerie est, en effet assez bien achalandée, ce qui rend plus triste pour nous la nécessité où nous allons être bientôt de là quitter, à moins que nous ne trouvions moyen d'intéresser le nouvel acquéreur. — La chose ne vous sera pas difficile. — Cela vous plaît à dire, seigneur; mais nous ne connoissons personne assez riche pour acheter cette maison, et pour enchérir sur le prix qu'en doit donner un homme qui tient un

mauvais cabaret à quelque distance d'ici, et dont la fortune subite étonne bien des gens. Quoi qu'il en soit, les héritiers ne regarderont pas d'où lui viennent ses ducats; la maison lui sera adjugée, ma mère sera ruinée, et moi je perdrai l'espérance d'épouser jamais Fernando. — Qu'est-ce que ce Fernando ? lui demanda le chancelier avec une indifférence affectée. — Ah! si vous le connoissiez, répondit Auletta (c'étoit le nom de la jeune fille), vous ne pourriez pas vous empêcher de l'aimer. Don Pèdre sourit de cette confiante naïveté. — C'est un brave garçon, continua Auletta, il est au service d'un jeune poëte qui est amoureux fou de la sœur d'un seigneur considérable de la cour ; mais le frère contrarie leurs amours; on ne sait pas trop pour quelles raisons. —

Apparemment qu'il en a de bonnes, repartit don Pèdre avec vivacité; puis il ajouta en se contenant davantage : ou peut-être est-ce une bizarrerie. — Dites une cruauté, repartit Auletta. Mais je crains d'être indiscrète en vous faisant une telle confidence. — Indiscrète! repartit don Pèdre; vous ne m'avez encore rien dit. — Il est vrai que je ne vous ai nommé personne, et qu'il y a tant de seigneurs à la cour de don Juan, qu'il vous seroit difficile de deviner celui dont je veux parler; et d'ailleurs je ne crois pas que vous soyez plus à même que moi de cultiver leur connoissance. En disant cela, Auletta jeta un regard significatif sur le costume de don Pèdre. — Sans être positivement leur égal, repartit ce dernier, je connois à peu près tout ce qui se passe à la cour, et l'affaire ne

m'est pas du tout étrangère; peut-être même suis-je, à cet égard, plus instruit que vous. C'est difficile, reprit la jeune fille, d'un ton tant soit peu capable, puisque le seigneur Camoëns nous a choisies pour ses confidentes. — Et la belle Catherine, demanda le chancelier, vous fait-elle le même honneur? — Sans doute. — Seroit-il possible, demanda don Pèdre, que Camoëns osât quitter Santarem, pour venir en ce lieu voir donna Catherine? — Oh! non, il n'est pas si imprudent, répondit Auletta; il se contente de lui adresser des lettres auxquelles elle ne manque jamais de répondre. Je suis fort aise de cette correspondance, ajouta-t-elle, parce qu'elle me donne l'occasion de voir Fernando plus souvent. — Ils s'écrivent! s'écria don Pèdre, avec une vivacité qu'il

s'empressa de réprimer; et votre mère se prête à cette intrigue? — Une intrigue! fi, seigneur! c'est bien du véritable amour, repartit Auletta; si vous entendiez Fernando quand il parle du chagrin de son maître, si vous connoissiez les jolis vers que Camoëns compose pour sa bien-aimée, vous vous intéresseriez au sort de ces deux amants. Mais chut! ajouta-t-elle, voici ma mère, et si elle savoit que j'ai ouvert la bouche sur ce sujet, elle ne me le pardonneroit pas. — Que fais-tu donc, Auletta? demanda l'hôtesse d'un ton à demi-fâché en entrant dans la salle; voilà une demi-heure que je t'attends. — Ne la grondez pas, dit don Pèdre; je lui demandois quelques renseignements sur cette maison que je veux acheter. — Vous feriez là une bonne acquisition, répliqua Maria;

et si vous nous accordiez l'honneur de nous garder pour locataires, vous verriez que nous ne faisons pas attendre notre argent. Le bail est un peu cher; quoi qu'il en soit, nous n'aurons point de difficultés à ce sujet avec le nouvel acquéreur. — Eh bien! dit don Pèdre, je reviendrai dans quelques jours, et si les informations que je prendrai jusque-là répondent à ce que vous me dites, l'affaire sera bientôt conclue. Maria, joyeuse de l'espérance que lui donnoit la promesse du voyageur, le reconduisit jusqu'à la porte de la rue, et ne tarit pas sur les avantages qui pouvoient l'engager encore à acheter son hôtellerie.

Le chancelier ne manqua point à sa parole, et revint trois jours après; il trouva cette fois Auletta tout en larmes. — Que

vous est-il donc arrivé, mon enfant? lui demanda-t-il. — Hélas! le plus grand des malheurs, répondit Auletta; ce jeune seigneur dont je vous ai parlé l'autre jour a quitté le lieu de son exil. — Seroit-il possible? — Rien n'est plus vrai; Fernando, qui sort d'ici, nous l'a assuré. Jugez quel est mon chagrin : soit que le seigneur Camoëns échappe aux poursuites du grand-chancelier, soit qu'il tombe entre les mains de la justice, il n'y a plus de mariage pour moi, car Fernando est bien résolu à chercher ou à suivre son maître, fût-ce au bout de l'univers. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse qu'il se soit attaché à ce jeune poëte! — Consolez-vous, ma belle enfant; tout cela ira peut-être mieux que vous ne pensez. J'ai, sans le vouloir, mal choisi le moment

pour terminer l'acquisition de cette maison ; je reviendrai une autre fois. — Pardon, seigneur ; si vous le permettez, je vais vous conduire chez l'homme d'affaires des héritiers ; c'est ce que ma mère m'a bien recommandé avant que de sortir, et si elle savoit que je vous eusse laissé en aller ainsi, elle me gronderoit. — Non, repartit don Pèdre, qui ne pouvoit plus se contenir, je n'y veux pas aller ; j'ai bien autre chose à penser. Il prononça ces derniers mots en s'éloignant, et laissa Auletta toute stupéfaite de ce brusque départ. Qu'a-t-il ? se demanda-t-elle ; il vient exprès pour voir cette maison, et dès qu'il apprend une nouvelle qui doit lui être indifférente..... Et si elle ne le lui étoit pas ; si, au contraire..... O Ciel ! si j'avois, sans le vouloir, commis une mauvaise

action! si cet homme, auquel j'ai confié un secret qui n'est pas le mien, étoit un des agens du frère de donna Catherine! Ah! ma mère a bien raison, quiconque ne sait pas se taire cause quelquefois les plus grands malheurs. Et la pauvre fille pleuroit sur son indiscrétion, en pensant à tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux pour les amants, et de funeste pour sa propre destinée.

Don Pèdre, de retour chez lui, fit mander plusieurs de ses affidés, et les envoya sur-le-champ à la recherche de Camoëns, en leur promettant de doubler cette fois le prix de leurs services. Parmi eux se trouvoit l'homme que Camoëns avoit rencontré la veille, et dont il avoit pris une trop juste méfiance. Cet homme sortoit de chez don Pèdre au moment où Camoëns, après avoir

remis un papier à la nourrice de donna Catherine, s'éloignoit de la porte de l'église, qui, comme je l'ai dit, se trouvoit près de l'hôtel de la chancellerie. Ayant aperçu Camoëns et remarqué sa tournure, il le reconnut à l'instant même pour le gentilhomme qu'il avoit observé la veille, et dont le déguisement avoit éveillé des soupçons toujours prêts à naître dans l'esprit de ces sortes de gens. Le souvenir qu'il avoit conservé des traits de Camoëns se liant dans sa mémoire avec le signalement que don Pèdre lui avoit donné, il commença à ne pas douter du succès de sa mission. Cependant, pour obtenir des renseignements positifs, il se détermina à suivre de loin Camoëns, qui se rendit à un petit pavillon que don Antonio possédoit près d'une des portes de

la ville, où il s'étoit réfugié pour éviter les importuns, et pouvoir donner tous ses soins à assurer la fuite des deux amants. L'affidé du chancelier entra dans un cabaret voisin; mais toutes ses informations lui ayant seulement appris le nom du propriétaire de la maison où il avoit vu entrer Camoëns, il se résolut à attendre que ce dernier sortît. La nuit étoit venue, et il commençoit à craindre d'avoir perdu ses pas, quand il vit deux hommes franchir le seuil de la maison près de laquelle il s'étoit caché. L'un d'eux s'étant fouillé, rappela le domestique qui avoit fermé la porte, et lui donna l'ordre de lui apporter probablement l'objet qu'il avoit oublié. Pendant le temps qu'ils attendirent le retour du valet, l'alguazil s'approcha d'eux à la faveur des ténèbres, pour prêter l'oreille

à ce qu'ils pourroient dire, et recueillit avec avidité le colloque suivant : — Hâtons-nous, mon cher ami, disoit Camoëns, je crains que nous n'arrivions trop tard. — Il n'est que huit heures, repartit don Antonio, nous trouverons nos chevaux tout prêts à mon hôtel, et en moins d'une demi-heure nous serons à l'ermitage de Pedronçon, où nous ne sommes attendus qu'à dix heures : tranquillise-toi donc, mon cher Camoëns. L'espion n'en attendit pas davantage, et, certain de livrer une capture aisée à celui qui l'avoit mis en œuvre, il se hâta de se rendre chez le chancelier, qui le récompensa en raison de sa célérité, et crut ne pouvoir jamais assez se réjouir du moyen qui lui étoit offert de s'emparer de Camoëns avant que son arrivée à Lisbonne fût connue de donna Ca-

therine; car il entroit dans ses vues de ménager la sensibilité de cette dernière, et de profiter de la circonstance pour lui laisser croire, tandis que Camoëns gémiroit dans un lointain exil, qu'il étoit toujours à Santarem, et que l'inconstance étoit le seul motif qui avoit rompu une correspondance qu'aucune autre cause ne pouvoit gêner.

N'ayant obtenu que fort tard les indices qui l'éclairent sur les démarches de Camoëns, don Pèdre se rend en toute hâte au lieu où il espère le surprendre; des hommes d'armes l'accompagnent. Il n'aperçoit, en arrivant à l'ermitage, aucune lumière dans l'habitation, et craint, durant quelques instants, que son agent ne lui ait fait une déposition infidèle. Furieux d'être trompé dans son espoir, il suit à grands pas les circuits de la

haie qui entoure le jardin; bientôt une clarté soudaine frappe ses regards; il s'empresse de retourner à la porte; la trouvant fermée, il la pousse avec violence; mais ses efforts pour l'ouvrir sont impuissants : alors il ordonne à ses gens d'écarter la charmille ; elle étoit épaisse, et elle oppose une longue résistance avant que la trouée soit assez large pour laisser passer un homme. Don Pèdre l'a franchie le premier; il enjoint aux soldats de le suivre à quelque distance, et de se tenir prêts à répondre au premier signal.

Il se dirige ensuite du côté de la lumière ; d'instant en instant elle lui paroît plus vive; et bientôt elle éclaire assez l'extérieur du bâtiment d'où elle sort, pour que don Pèdre reconnoisse une chapelle. Il précipite ses pas; il a ouvert la porte : quel spectacle

s'offre à ses regards ! une femme couverte d'un voile blanc est agenouillée au pied du sanctuaire; un jeune homme debout porte les yeux alternativement sur elle et sur l'ermite, et semble desirer que le saint homme abrège sa prière; mais le recueillement de ce dernier se fût peut-être prolongé encore long-temps, si don Antonio, en voyant le chancelier, ne se fût écrié : Nous sommes perdus! Tous se lèvent par un mouvement spontané; Camoëns court au devant de don Pèdre, et l'on peut présumer que ce premier mouvement eût eu des suites funestes, si don Antonio ne s'étoit élancé pour retenir son ami. Donna Catherine pousse un cri, et tombe sans connoissance entre les bras d'Inès, qui étoit elle-même à moitié morte de frayeur. Anselme seul conserve du calme; il demeure

appuyé contre l'autel, et les regards enflammés de don Pedre ne sauroient l'obliger à baisser les siens. — Audacieux! s'écrie le chancelier, de quel droit alliez-vous unir ces insensés? Cette tentative criminelle contre mon autorité vient d'allumer dans mon cœur tous les feux d'une juste vengeance. — Je m'étonne, repartit le père Anselme, que vous osiez m'accuser, quand je ne vois ici qu'un seul coupable, et ce coupable, c'est vous.—Téméraire! s'écria don Pèdre.—Oui, continua l'ermite, en vous introduisant de force et par surprise dans un asile qui est, comme votre palais, sous la sauve-garde des lois, vous avez violé le respect que vous avez juré à ces mêmes lois; et si je voulois les invoquer, elles prononceroient votre condamnation: mais ma mission sur la terre est de prêcher

la charité, et je ne contredirai pas mes paroles, en laissant mon cœur céder au ressentiment d'une offense très-grave sans doute, mais que le Ciel veut que j'accepte en expiation de mes fautes. Je vous laisse ainsi tout l'avantage : ce n'est pas à moi que votre colère est redoutable, mon voyage ici-bas s'accomplira quand il plaira au Seigneur, et peu m'importe que les jours qui me restent à passer sur la terre soient en butte aux persécutions des hommes, pourvu qu'ils me conduisent à la félicité céleste. — Vous osez espérer les récompenses de l'éternité, repartit le chancelier, quand vous alliez sceller l'oubli du plus sacré des devoirs. — Don Pèdre, reprit Anselme avec ce ton d'autorité que donne la vertu, interrogez votre conscience, ou plutôt écoutez-la; elle s'écrie en

ce moment; son murmure se fait jour à travers les illusions dont vous voulez l'environner; elle vous dit qu'après avoir su lire à votre insu dans les replis les plus cachés de votre cœur, j'ai dû employer le seul moyen de ruiner de criminelles espérances; abjurez-les, repoussez loin de vous un projet odieux, il ne s'accomplira pas; et le malheur de ces amants livrera votre vieillesse à la honte et aux remords: écoutez ma voix; si vous restez insensible à leurs larmes, un jour viendra où vous voudrez les essuyer, mais il ne sera plus temps. Don Pèdre avoit peine à cacher son émotion, il a senti une larme couler sous sa paupière; mais, étouffant un soupir prêt à lui échapper, il veut triompher d'un attendrissement qu'il s'empresse de qualifier de foiblesse, et donne le signal convenu à ses

gens. Ils s'avancent, et sont prêts à entrer dans la chapelle. — Arrêtez! leur crie Anselme, c'est ici la maison de Dieu. Les soldats interdits demeurent immobiles. — Mon fils, poursuit l'ermite en s'adressant à Camoëns, obéissez à la force, et reconnoissez dans la violence dont le Ciel permet que vous soyez victime, une punition méritée; car votre exil, tout injuste qu'il étoit, vous avoit été imposé par les lois : vous pouviez gémir de leur emploi illicite, vous pouviez appeler de l'arrêt de vos juges; mais l'honneur vous défendoit de vous y soustraire. — Je puis du moins, repartit Camoëns, qui ne supportoit qu'avec impatience les reproches d'Anselme, profiter de l'occasion qui m'est offerte de délivrer donna Catherine de son tyran. Viens, Antonio; viens voir couler le

sang odieux de ce barbare, ajouta-t-il en entraînant son ami ; et, tirant son épée comme ils sortoient de la chapelle : Me refuseras-tu le combat? dit-il à don Pèdre. — Je ne puis accepter le défi d'un gentilhomme qui a forfait à l'honneur, lui répondit le chancelier : holà! gardes, qu'on le saisisse. Après quelques instants d'une inutile résistance, Camoëns fut contraint de rendre son épée, et de reprendre le chemin de Lisbonne, entouré des agents de don Pèdre.

La pluie tomboit par torrents, et les chevaux, effrayés par les éclairs, se cabroient sous leurs cavaliers, qui, mouillés jusqu'aux os, résolurent de s'arrêter à la première hôtellerie, qui se trouvoit être celle où don Pèdre avoit appris l'arrivée de Camoëns à Lisbonne. Ce dernier ne connoissoit pas

cette femme, et il étoit d'ailleurs si préoccupé de la catastrophe qui venoit de l'accabler, qu'il restoit au milieu de la cour de l'hôtellerie, sans s'apercevoir ni où il étoit, ni si son cheval avoit cessé de marcher, quand un des soldats vint l'inviter à mettre pied à terre, et à le suivre dans la salle où ses camarades étoient réunis autour du feu.

Maria s'empressoit autour des arrivants pour leur donner ce qui leur étoit nécessaire, tandis qu'Auletta, retirée avec Fernando dans un coin, s'inquiétoit fort peu de ce qui se passoit, et partageoit la tristesse de ce dernier, qui, n'ayant point trouvé son maître à Santarem, rêvoit au moyen de découvrir le lieu de sa retraite, qu'il avoit inutilement cherché tout le jour. — Juste ciel! c'est vous! s'écria-t-il en apercevant Camoëns;

et en quelle compagnie! — Mon malheur est à son comble, répondit ce dernier, en suivant Fernando qui l'entraînoit auprès d'Auletta; il n'y a plus d'espérance pour moi..... encore si Catherine... Un quart d'heure plus tard, et aucune puissance terrestre n'auroit pu séparer nos destinées. — Aussi, mon cher maître, reprit Fernando, en laissant couler des larmes, pourquoi avez-vous quitté Santarem, et sans moi?.... peut-être mon secours.... — Qu'aurois-tu pu faire contre la force? répondit Camoëns, en indiquant des yeux les agents de don Pèdre. — Allons, allons, dit l'officier qui, ayant entendu quelques mots de ce colloque, commençoit à se repentir de s'être arrêté en dépit d'ordres contraires; repartons sur-le-champ. — Je suis prêt, répondit Camoëns. — Un instant,

dit Fernando : seigneur cavalier, continua-t-il, en s'adressant à celui qui venoit de parler, je suis depuis trois ans au service du seigneur Camoëns, et j'ai fait le serment de ne pas le quitter tant qu'il seroit malheureux; vous ne voudrez pas sans doute vous opposer à cette résolution? — D'accord, lui répondit l'officier ; accompagnez votre maître jusqu'à Lisbonne ; quant au grand voyage, c'est une affaire qui ne me regarde nullement : mais je desire, puisque c'est votre bon plaisir, qu'on vous permette de le suivre aux Indes. — Aux Indes! s'écria Auletta; et retenant un soupir, elle cacha ses larmes dans le sein de sa mère. — Considère le chagrin de celle qui t'aime, dit Camoëns à son domestique. — J'ai bien du regret de la quitter, et lui causer cette peine

est bien dur à mon cœur, répondit Fernando; mais je me reprocherois toute ma vie d'avoir cédé à ses larmes, et de vous avoir abandonné; je lui ferois des réprimandes à cet égard, nous ferions mauvais ménage; au lieu que, si elle peut me rester fidèle, je l'épouserai à mon retour : on revient des Indes comme de tout autre pays; mais dussé-je y mourir, cette certitude ne pourroit changer ma résolution. Camoëns tendit la main à ce dévoué serviteur. — Adieu, ma bonne mère, adieu, Auletta, poursuivit Fernando en retenant une larme; puis, les ayant embrassées toutes deux, il leur promit de venir les visiter avant son départ, si on lui en laissoit le temps et la liberté. Auletta sanglotoit; sa mère pleuroit en cherchant à la consoler. Fernando, qui sentoit sa réso-

lution s'ébranler par cette scène douloureuse, se hâta de s'éloigner, et rejoignit son maître qui étoit déjà à cheval; il monta lui-même sur un mulet; ils arrivèrent en moins d'une demi-heure à la ville, et furent immédiatement conduits à la forteresse.

L'image d'une félicité que Camoëns avoit vue de si près, formoit un contraste déchirant avec la rigueur du sort qui lui étoit réservé. Ainsi le rayon de soleil qui éclaire tout à coup un ciel chargé de nuages, est quelquefois le précurseur d'un funeste ouragan, et rend plus affreuse au laboureur la misère dont est menacée la saison qui doit suivre.

CHAPITRE XI.

Accidents imprévus, nouvelles inquiétudes.

Don Pèdre, assuré cette fois que Camoëns ne pouvoit lui échapper, avoit senti sa colère céder aux inquiétudes que l'état de sa sœur faisoit naître, et s'étoit empressé de partager les soins que chacun lui prodiguoit; mais dès que, revenue de son évanouissement, elle eut recouvré assez de force pour le supplier de ne pas consommer son malheur, il repoussa sa prière, et l'accabla de reproches. Don Antonio, que Camoëns avoit supplié de rester près d'elle, joignit en vain ses instances

aux siennes : — Je m'étonne, lui répondit-il, que vous ayez consenti à devenir le témoin, à seconder même dans son exécution une action qui alloit consommer le déshonneur de ma famille. — Le déshonneur de votre famille! repartit don Antonio; est-ce à moi que vous osez tenir un pareil langage, à moi, qui ne connois pas un homme dans tout le royaume, quel que soit d'ailleurs son rang, qui soit digne d'entrer en parallèle avec mon ami? Rendez grâce à la crainte que j'éprouve d'affliger la reine; le soin de son repos peut seul enchaîner sur mes lèvres le secret de cette nuit cruelle; mais le voile qui couvre une trame odieuse se déchirera quelque jour : alors, ne craignant plus d'offenser la vertu de donna Catherine, je prouverai qu'elle ne consentoit à contracter un hymen

secret que pour se soustraire aux piéges qui cachoient à son innocence la route de l'infamie. — Cet outrage, repartit don Pèdre, allumeroit ma colère, si je n'en rejetois le blâme sur la chaleur de l'amitié. Venez, ma sœur, ajouta-t-il, et soyez persuadée que votre intérêt seul a dicté ma conduite. Donna Catherine, dont la foiblesse étoit extrême, ne répondit que par un soupir, et, forcée d'accepter le bras de son frère, elle rejoignit avec beaucoup de peine la voiture qui les attendoit. La pauvre Inès n'osa pas se présenter pour y monter, et l'on ne sauroit reprocher à donna Catherine d'avoir oublié sa nourrice dans les premiers instants qui suivirent une scène où elle avoit vu s'évanouir toutes ses espérances de bonheur.

La pluie étoit tombée avec une telle abon-

dance, que les chemins étoient défoncés, ce qui obligea les chevaux d'aller au pas jusqu'à la sortie du bois. Alors le cocher, voulant regagner le temps perdu, brûloit le pavé, quand l'essieu se rompit près de l'hôtellerie d'où Camoëns venoit de s'éloigner; les gens de la maison étoient encore tous sur la porte, discourant, la lanterne à la main, sur le malheur du pauvre jeune homme qu'on emmenoit prisonnier. Ils se hâtèrent d'accourir pour prêter secours aux voyageurs; et l'impossibilité de continuer la route à pied, surtout avec sa sœur qui pouvoit à peine se soutenir, obligea don Pèdre à s'arrêter dans une maison où il couroit grand risque d'être reconnu. Quant à donna Catherine, elle ne connoissoit pas plus que Camoëns la parente de Fernando.

Le chancelier se flatta néanmoins qu'Auletta, qui ne l'avoit vu que dans un moment où son esprit étoit tout occupé de la crainte de perdre son amant, et sous un costume si différent du sien, ne se remettroit point sa figure.

Donna Catherine, qui s'étoit aperçue de l'absence de sa nourrice, au moment où la voiture avoit été renversée, se hâta, aussitôt son arrivée à l'hôtellerie, d'envoyer à sa recherche : on la ramena une heure après, dans un état digne de compassion : elle avoit été trouvée au pied d'un arbre, où sa foiblesse, accrue encore par les difficultés de la route, l'avoit contrainte de s'asseoir; elle étoit si mouillée, qu'on parvint difficilement à la déshabiller. L'hôtesse, en la reconnoissant, avoit compris soudain quel personnage

elle avoit reçu chez elle, et la part que la jeune donna, qu'elle voyoit s'intéresser si vivement à Inès, avoit au chagrin du seigneur Camoëns : aussi redoubla-t-elle de soins. Donna Catherine, dès qu'elle eut appris qu'Auletta étoit encore une victime de la tyrannie de son frère, desira la voir; la sympathie qui naît du malheur est une des plus appréciée; la conformité des peines donne à la pitié un accent de conviction qui plaît à la douleur; et s'il est des infortunes qui repoussent toute consolation, il n'est point d'infortunés qui ne desirent être plaints.

La sœur de don Pèdre veilla toute la nuit auprès d'Inès, dont l'état devenoit de plus en plus alarmant; le médecin, l'étant venu voir de grand matin, ne dissimula point le

danger où il la trouvoit. L'hôtèsse sortit pour aller chercher les remèdes qu'il avoit prescrits, et promit à donna Catherine de les lui envoyer par sa fille le plus tôt possible.

Cependant don Pèdre, agité par le souvenir de la scène de l'ermitage, n'avoit pu céder au sommeil; il avoit quitté son appartement de très-bonne heure pour presser le raccommodage de la voiture, et s'étoit allé ensuite asseoir sur un banc du jardin : Auletta, passant de ce côté pour s'acquitter de la commission que sa mère venoit de lui donner, le reconnut soudain, et le saisissement que lui causa sa vue fut si terrible, qu'il retint sur ses lèvres le cri prêt à lui échapper; quant au chancelier, tout occupé du moyen qu'il pourroit employer pour ramener à lui l'esprit de

sa sœur, il ne remarqua pas quelle personne étoit passée près de lui.

La jeune fille, arrivée à l'entrée du pavillon où logeoit donna Catherine, s'assit sur le seuil de la porte, et donna un libre cours aux larmes, qui, s'étant tout à coup amoncelées dans son cœur, la suffoquoient; car sa mère lui avoit dit quels voyageurs s'étoient arrêtés chez elle; et en reconnoissant dans le chancelier l'homme auquel elle avoit donné trop légèrement sa confiance, elle ne put douter que cette fatale indiscrétion n'eût comblé le malheur des deux amants: accablée par le résultat de sa faute, elle ne pouvoit se résoudre à paroître devant la sœur de don Pèdre, et se levoit pour retourner auprès de sa mère, à laquelle elle auroit sans doute tout avoué, quand donna Catherine,

étonnée qu'on tardât si long-temps à apporter les médicaments, sortit elle-même pour les aller chercher.

—Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda-t-elle à Auletta, en la voyant tout en larmes; et comment se fait-il que vous vous soyez arrêtée ici quand ce que vous apportez est si nécessaire à ma pauvre Inès ? — Ah ! mademoiselle, mademoiselle ! s'écria Auletta en sanglotant. — Quoi ! reprit donna Catherine avec intérêt, serois-je pour vous l'occasion de quelque chagrin ? — Plût au ciel, repartit la jeune fille, que je fusse à cet égard aussi innocente que vous ! Je voudrois que tout mon sang versé pût vous rendre au bonheur. — Le bonheur, répéta donna Catherine, le bonheur n'est plus fait pour moi. Ce mot, par sa cruelle opposition avec le sort qu'elle

ne pouvoit fuir, éloigna soudain de son esprit l'étonnement que lui avoient d'abord causé l'exclamation et les paroles d'Auletta; et, sans lui demander à cet égard aucune explication, elle l'invita à entrer avec elle dans le pavillon, car la peine que lui causoient les souffrances d'Inès trouvoit place au milieu de celles qui déchiroient son cœur.

Le médecin, étant revenu, déclara que la malade étoit hors d'état de retourner à Lisbonne; il avoua même à don Pèdre qu'il craignoit pour sa vie. Cette déclaration désola donna Catherine; car, outre qu'elle se regardoit comme la cause du danger où étoit sa nourrice, elle ne pouvoit s'accoutumer à l'idée d'être privée de la seule personne à qui elle pût parler librement de ses peines: elle pensa cependant qu'elle pourroit adoucir

cette douloureuse nécessité, en emmenant avec elle Auletta, qui lui avoit témoigné un si tendre intérêt, et connoissoit presque tous ses chagrins. Elle alla trouver son frère, et lui fit part de son projet. Don Pèdre la suivit chez elle pour l'en détourner; et comme ils avoient une discussion assez vive à ce sujet, Auletta entra; elle apportoit quelques remèdes pour Inès, et ne s'attendoit guère à trouver le chancelier. Ce dernier s'obstinoit à refuser son consentement, et donna Catherine lui déclaroit que, se croyant dispensée de l'obéissance dans une chose de si peu d'importance, elle étoit résolue de prendre Auletta à son service, pour peu que sa mère y consentît. L'arrivée de la jeune fille qui, ayant eu le temps de se remettre de son émotion avant que don Pèdre, tout

échauffé de la dispute, se fût aperçu qu'elle étoit là, feignit de ne pas le reconnoître, le détermina à plus de condescendance; il pensa d'ailleurs qu'Auletta ne pourroit servir des amours dont l'objet alloit bientôt être exilé au-delà des mers, et l'hôtesse se rendit sans peine aux desirs de donna Catherine. Auletta seule ne put s'empêcher de frémir à l'idée d'être obligée de soutenir sans cesse les regards de la victime de son indiscrétion, et son repentir s'accrut, en pensant que les larmes qu'il feroit couler, attribuées seulement à sa sensibilité, seroient peut-être la source d'un attachement dont elle se reconnoissoit indigne. Mais la volonté de sa mère, qui voyoit dans l'offre de donna Catherine la garantie de la prospérité de sa famille, et les instances réitérées de cette dernière, ne

la laissèrent pas libre d'éviter le tourment qu'elle redoutoit : elle partit donc, et la triste Catherine confia, non sans regrets, Inès aux soins de la bonne Maria.

CHAPITRE XII.

Nouvel ordre d'exil.

Camoens se voyoit pour la première fois retenu sous les verroux; il ne respiroit l'air qu'à travers un épais grillage soutenu par d'énormes barreaux de fer, et cette dure captivité lui sembloit douce, quand il pensoit à l'esclavage qui devoit la suivre. Cependant, sur la terre d'exil, un espace immense seroit donné à ses pas; il pourroit contempler les merveilles des cieux, les beautés de la nature, en tout lieu prodigue de richesses.

Mais cet air qu'il respire à demi ne parviendra plus jusqu'à lui ; ce soleil, plus brillant peut-être, aura cessé d'éclairer sa patrie quand il luira sur sa tête; il n'aura plus rien de commun avec elle. Le destin, en rompant les nœuds d'un malheureux amour, a donc aussi rompu tous ceux qui lui auroient du moins fait supporter la vie; car, séparé de celle qu'il aime, il sent qu'elle ne peut plus être pour lui qu'un fardeau que l'amitié et la gloire l'auroient seulement aidée à soulever. Il se promène à grands pas dans son étroite prison, puis il s'arrête tout à coup; ses yeux étincellent de fureur; sa main se porte avec vivacité du côté où son cœur bat avec violence : il croit saisir son épée; mais le fourreau seul cède à ses efforts; il le jette loin de lui, et s'écrie : Les cruels! ils m'ont

ôté les moyens de m'arracher une vie qui les importune et m'est devenue odieuse! — Mon cher maître, s'écrioit Fernando, prenez pitié de moi, calmez cette fureur qui me désespère. — Quoi! disoit Camoëns, tu veux que je considère l'avenir d'un œil froid? — Non, seigneur, mais la douleur doit avoir des bornes : je sais que vos chagrins sont bien grands, qu'ils seront peut-être bien longs; mais enfin par quelle pensée vous laissez-vous surprendre? songez donc que la mort est la seule chose au monde à laquelle il n'y ait pas de remède. — Mais réfléchis-y donc, Fernando, ne plus voir Catherine! puis-je supporter cette idée avec calme? — Je conviens qu'elle est terrible; mais peut-être un jour.... — Jamais, repartit Camoëns avec un accent concentré, jamais.

— Seigneur, vous vous plaisez à aggraver vos peines; pourquoi ne finiroient-elles pas? Tant d'événements peuvent naître! que sait-on! la mort de don Pèdre... — Les méchants vivent long-temps; et j'espère que je ne serai pas condamné à compter tous les jours qui doivent précéder le trépas de ce barbare : avant ce temps je trouverai un plus prompt remède à tous mes maux : dans cette île où je vais être prisonnier, il est sans doute quelque plante secourable, quelque baume propre à toutes les blessures. — Encore, seigneur! — Toujours, jusqu'à mon dernier soupir, ce sera ma plus active, ma seule pensée..... Ah! si tu aimois, Fernando, et que tu fusses obligé de t'éloigner de l'objet de tes amours! — Eh! mon cher maître, avez-vous tellement perdu

la mémoire qu'il ne vous souvienne des larmes qu'Auletta a versées lorsque je me suis résolu à vous suivre? Croyez-vous que mon cœur ne se soit pas fendu en deux durant le brusque adieu que je me suis vu obligé de lui faire? — Et qui t'y a contraint? reprit Camoëns. — Votre malheur; je l'ai dit, je vous suivrai jusqu'à la mort, et cependant j'aime bien Auletta: je me suis fait mille fois le tableau de notre petit ménage; eh bien! tout cela s'est évanoui comme un songe, et je suis aussi à plaindre que vous. — Y penses-tu, Fernando? — Mais je ne vois pas quelle différence on pourroit raisonnablement y trouver: vous adorez donna Catherine, elle vous aime; j'aime Auletta, et je crois qu'elle me paye de retour. Il est vrai que don Pèdre est venu rompre votre hymen au moment qu'il

alloit s'accomplir, et que Maria voudroit déjà me nommer son fils : mais tout cela ne fait rien au fond des choses, puisque je vous suivrai au bout du monde, et que j'ai juré de n'épouser Auletta qu'après votre union avec donna Catherine. — Je ne souffrirai pas, reprit Camoëns, à qui la justesse des réflexions de Fernando avoit rendu un peu de tranquillité, que tu te sacrifies pour moi; c'est une folie à laquelle je ne puis souscrire. — Folie, si vous voulez, reprit Fernando; mais c'est la mienne, et, à moins que de me lier, on ne m'en guérira pas : il seroit beau de me voir vous abandonner; avec la tête montée comme vous l'avez, ce seroit bientôt fait de vous, et je me le reprocherois toute ma vie; au lieu que je serai là, toujours là, et je saurai bien vous empêcher d'accom-

plir un projet aussi funeste ; et puis, comme je sais que vous avez un cœur juste et bon, je suis persuadé que vous ne voudrez pas m'affliger à ce point ; quand vous considérerez que j'ai tout sacrifié pour partager votre sort, pour l'adoucir. — Tant de dévouement me pénètre de reconnoissance, s'écria Camoëns, en saisissant la main de ce brave serviteur. — Vous voyez bien que je ne me suis pas trop flatté, reprit Fernando ; notre sort est le même, et j'espère que vous me donnerez quelques jours des leçons de courage. — Mon pauvre garçon... — Je sais bien qu'on dit que vous autres poëtes avez une âme de feu, que vous sentez plus vivement que les autres hommes ; mais le temps est un grand maître ; et puis vous ferez, pour vous distraire, quelques vers,

comme ceux que vous composiez à Santarem.

C'étoit par de semblables discours que Fernando parvenoit à suspendre une douleur qui renaissoit toujours aussi vive. Trois jours avoient succédé à la fatale nuit; la déclaration du gouverneur de Santarem étoit connue du roi; le chancelier avoit voulu qu'elle précédât, aux yeux de ce monarque, une arrestation qui devoit paroître en être la conséquence : il avoit trop d'adresse pour laisser connoître toutes les circonstances qui l'avoient précédée; elles auroient dévoilé l'amour de sa sœur pour le coupable, et il avoit lieu de craindre que le monarque dont il connoissoit l'âme généreuse, ne fît violence à sa passion pour accorder non-seulement le pardon du rebelle, mais encore

pour combler les desirs des amants, et désespérât ainsi des projets qui ne pouvoient arriver à leur fin que par les soins non interrompus d'une prudence consommée. — Qu'ai-je appris, don Pèdre? demanda le roi à son favori, comme ce dernier entroit dans sa chambre; Camoëns a osé quitter Santarem : quel espoir ou plutôt quelle témérité l'a porté à s'affranchir de l'obéissance due aux lois? — J'avoue, sire, reprit le chancelier, après avoir jugé que don Juan n'étoit point disposé à recevoir des conseils d'indulgence, j'avoue que son audace est peu commune; mais peut-être faut-il la pardonner à une tête exaltée. — Les lois sont formelles, repartit le roi, et je me garderai bien d'en adoucir la rigueur dans une circonstance où le repos de l'aimable Catherine est me-

nacé; je rends justice au sentiment qui vous engage à solliciter ma clémence, il est digne d'un cœur tel que le vôtre; mais ce qui est générosité de votre part deviendroit imprudence de la mienne; un pareil exemple auroit des conséquences dangereuses; tous les jeunes fous du royaume se feroient bientôt un jeu de braver une autorité si facile à s'attendrir. J'ai su que déjà vous vous étiez assuré de Camoëns. — J'ai fait mon devoir, reprit don Pèdre; le respect dû à Votre Majesté, et l'intérêt de ma famille, me faisoient une loi d'en agir ainsi.— Certainement, repartit le roi; et, bien loin de blâmer votre zèle, je m'étonne qu'il vous laisse disposé à m'implorer pour Camoëns: l'amour que la belle Catherine fait naître ne peut plus laisser de calme dans le cœur qu'il

a subjugué, et je ne serois pas surpris de voir le jeune poëte mettre tout en œuvre pour satisfaire ses vœux, si nous ne leur opposions un obstacle insurmontable.

Ce qu'il y a de plus heureux pour nous, ajouta don Juan, c'est que nous n'avons à réduire qu'un ennemi; s'ils étoient deux, la chose seroit plus difficile, pour ne pas dire impossible. Comment user de rigueur avec une femme qui semble être faite pour voir l'univers à ses pieds? comment oser imposer des lois à celle qui seule semble devoir en dicter? Et cependant..... Don Juan s'arrêta; un mot encore, et son amour n'étoit plus un mystère. — C'est décidément en Afrique, ajouta-t-il, qu'il faut envoyer soupirer Camoëns; si la gloire est chère à ses desirs, il pourra la chercher dans les

combats et s'illustrer en trempant son épée dans le sang détesté du Maure. Je comprends quel doit être le désespoir de ce pauvre amant; mais mon autorité méconnue ne me permet pas d'écouter l'indulgence. Allez donc, mon cher don Pèdre, expédiez au plus tôt cette affaire; surtout, ajouta-t-il, veillez à ce qu'elle ne parvienne point à la connoissance de votre sœur; une démarche aussi téméraire que celle de Camoëns pourroit lui donner une haute idée de son amour, et le cœur des femmes passe si facilement de l'attendrissement à un sentiment plus vif, que vous devez ne rien négliger pour qu'elle ignore cette circonstance. Une volonté si fermement exprimée satisfit tellement les desirs secrets de don Pèdre, qu'il eut beaucoup de peine à cacher sous l'apparence de

la soumission l'empressement qu'il mit à quitter le roi.

Tout fut bientôt disposé, et Camoëns comparut devant le tribunal qui devoit prononcer sur son sort; car si, dans le premier cas, regardé pour ainsi dire comme un grief de famille, la punition restoit à la volonté seule du monarque, cette volonté méconnue appeloit alors la vindicte publique sur la tête du coupable; ce n'étoit pas un délit amoureux qu'elle devoit punir, mais une rébellion envers le chef de l'État, une infraction à l'honneur. Camoëns, sommé de faire connoître les motifs qui l'avoient déterminé à enfreindre l'ordre suprême, garda le silence. Quelle voix autre que celle de l'amour pouvoit s'élever pour sa défense? mais un mot eût peut-être compromis donna Catherine; et

ce mot, eût-il suffi pour le sauver, ne devoit point échapper à ses lèvres. Il ne tenta donc pas d'atténuer sa faute, et la loi lui fut appliquée dans toute sa rigueur. Banni en Afrique jusqu'à ce qu'il plût à la clémence du roi de le rappeler, c'étoit l'exiler pour toujours: il le sent, et son visage, qu'il s'est efforcé de tenir calme jusqu'à ce moment, s'enflamme tout à coup à la lecture de l'arrêt fatal : ses yeux étincellent de fureur, il va apostropher les juges, il va peut-être s'ouvrir une source éternelle de regrets en trahissant l'intérêt de celle qu'il aime. Mais le président, qui épie tous ses mouvements, veut prévenir un outrage qui deviendroit funeste à ce jeune infortuné, il ordonne de l'éloigner; sa résistance est vaine ; déjà il est dehors du tribunal, et toute l'amertume

que ses paroles auroient exhalée retombe dans son cœur.

Huit jours se passèrent encore avant son départ; mais, gardé à vue et enfermé sous de triples verroux, il ne put trouver moyen de faire dire un seul mot à son amante. Fernando avoit obtenu, non sans beaucoup de difficultés, la triste faveur de le suivre, et partageoit déjà la rigueur de sa prison. Le désespoir du malheureux Camoëns s'accroissoit à mesure que l'instant fatal approchoit, et certainement si les soins constants d'un fidèle serviteur ne l'avoient soutenu dans cette lutte cruelle, les muses eussent pleuré dès-lors une gloire que le Portugal auroit ignorée.

CHAPITRE XIII.

Rigueur nouvelle. Justice obtenue. Triste séparation.

Si don Antonio avoit suivi l'élan de son cœur, il auroit accompagné Camoëns dans le moment où les soldats de don Pèdre l'avoient emmené; mais nous avons vu que son ami l'avoit supplié de rester auprès de donna Catherine. Ce ne fut donc qu'après le départ de don Pèdre qu'il pensa à prendre congé de l'ermite. Celui-ci ne consentit pas à le laisser partir au milieu de la nuit, lui démontrant d'ailleurs l'impossibilité de re-

joindre Camoëns, puisque près de deux heures s'étoient écoulées depuis son départ, et qu'il seroit illusoire de penser qu'il ne fût point déjà arrivé à la forteresse. Don Antonio, cédant avec regret aux instances du père Anselme, ne le quitta qu'au point du jour, après avoir pris ses conseils, et s'être recommandé à ses prières. Le résultat de leur entretien avoit été que l'espoir de faire commuer la peine de Camoëns n'étoit qu'une chimère, outre que le crime d'une rébellion ouverte, en pesant sur sa tête, repoussoit une indulgence qui auroit compromis l'autorité royale; le sentiment qui seul rendoit ce grief excusable, ne pouvoit trouver grâce aux yeux du roi, qui, se flattant d'obtenir un jour un tendre retour de donna Catherine, et la croyant étrangère à l'amour qu'elle avoit

inspiré, devoit se garder d'aplanir l'obstacle qu'il pouvoit mettre aux vœux d'un rival.

C'est ainsi que don Antonio, n'osant se flatter du succès d'une indiscrétion peut-être nuisible à la réputation de donna Catherine, et qui certainement, dans ce cas, eût été improuvée par Camoëns, ne put s'arrêter à l'idée de faire connoître toute la vérité à don Juan. Il se détermina donc à aller d'abord visiter son ami, pour conférer avec lui sur les moyens qui leur restoient d'adoucir son sort. Mais quand il se présenta à la forteresse, on lui dit qu'un *laissez-passer* de la main même du chancelier pouvoit seul lui faire obtenir cette faveur. Attéré par ce refus, il pensa à employer le moyen qui soulève d'ordinaire les plus lourds verroux : mais il fit en vain briller l'or aux regards des geo-

liers ; l'injonction expresse qu'ils avoient reçue de la bouche même de don Pèdre les faisoit trembler à l'idée seule d'enfreindre l'ordre d'un homme aussi redouté que redoutable. Don Antonio, après avoir passé près d'une heure à se promener autour de la prison, pour voir s'il n'apercevroit pas à travers les grilles le visage de Camoëns, se résolut à braver les regards de don Pèdre. Il se rendit à cet effet à l'hôtel du chancelier. Celui-ci refusa de le voir, et ce ne fut qu'après beaucoup d'instances qu'un de ses gens voulut bien se charger du billet suivant :

« MONSIEUR LE CHANCELIER,

» Il faut un ordre de vous pour pénétrer jusqu'au lieu où gémit l'infortuné Camoëns ;

je ne pense pas que l'autorité du roi, vengée par la peine qu'elle va faire tomber sur le coupable, veuille le priver des consolations de l'amitié; je crois donc pouvoir espérer une réponse satisfaisante à ce billet, qui a pour objet de vous demander la permission que votre injuste rigueur a rendue indispensable.

» Je suis, etc.

» A. De Noronha.»

Don Antonio, agité par l'indignation, n'avoit assujéti qu'avec peine sa plume à la réserve qu'on peut remarquer dans la lettre précédente; le mot *injuste* lui étoit seul échappé, et le courage lui avoit manqué pour le remplacer par une plus douce expression.

La journée s'avançoit, et il commençoit à craindre que le domestique n'eût pas remis son billet, ou que don Pèdre dédaignât d'y répondre, quand on lui apporta la lettre suivante :

« SEIGNEUR ANTONIO,

» La volonté de Sa Majesté est que le prisonnier ne voie qui que ce soit avant l'arrêt qui doit décider de son sort; je me trouve donc obligé de vous refuser la faveur que je tiendrois à vous accorder, si je ne devois me renfermer dans les limites qu'assignent à mon autorité les ordres qui émanent du trône.

» Je suis, etc.

» DON PÈDRE. »

Infâme hypocrite! s'écria don Antonio, en froissant avec fureur la réponse du chancelier; que ne m'est-il permis de te démasquer aux yeux du roi, dont tu profanes le conseil! Que dis-je! je l'oserai; don Juan entendra la vérité; et du moins, si je ne puis sauver mon ami, je le vengerai en te perdant. Mais, continua-t-il, don Juan croira-t-il à des projets vraisemblables seulement pour l'homme odieux qui a pu les concevoir, et pour ceux qui en sont les victimes? Quelles preuves fournir à l'appui de mon accusation? Appellerai-je en témoignage la vertueuse Catherine? Et, si je l'osois, se décideroit-elle à avouer un amour qui d'ailleurs ne seroit point un argument contre don Pèdre? Sa bouche consentiroit-elle jamais à faire naître dans l'esprit du roi des soupçons

auxquels sans doute son cœur n'ose s'arrêter?

Découragé par l'inutilité d'un éclat auquel l'engageoit l'amitié offensée dans la personne de Camoëns, don Antonio résolut de commander à son impatience, et d'attendre que le prononcé du jugement levât le secret que la vengeance de don Pèdre s'étoit plu à ajouter au déplorable sort de son ami. Mais, sentant qu'il ne pourroit rencontrer les regards du chancelier sans être enflammé d'un courroux dont il craignoit de n'être pas toujours le maître, il alla se renfermer dans sa maison de campagne, et y attendit le jour où il espéroit que quelque allégement seroit permis à la douleur de celui que la loi auroit frappé.

Ce jour fatal et pourtant desiré arriva.

Don Antonio, après avoir donné quelques instants à rappeler son courage, que la sentence qu'il venoit d'entendre sembloit avoir paralysé, ne différa pas à se rendre à la forteresse, osant à peine se flatter de pouvoir y pénétrer. Les portes s'en ouvrirent cependant devant lui; mais qu'on juge de sa surprise, quand il y trouva Fernando seul. — Où est ton maître? lui demanda-t-il.— Hélas! seigneur, lui répondit ce serviteur fidèle, on l'est venu chercher ce matin pour subir son jugement; la sixième heure est prête à sonner, et il ne revient pas; qu'en ont-ils fait? Et le pauvre garçon fondit en larmes. — Ils l'ont condamné, répondit don Antonio avec l'expression du désespoir; mais je m'étonne qu'ils ne l'aient point ramené ici. Sortant en disant ces mots, il alla questionner le geo-

lier, qui, ne voyant pas cette fois dans sa complaisance le danger de perdre sa place, lui dit qu'un des soldats qui avoient accompagné le seigneur Camoëns, venoit de lui rapporter qu'en sortant du tribunal, le prisonnier avoit été conduit à bord du vaisseau qui devoit le transporter à sa destination, et que là aussi l'ordre du chancelier le tenoit au secret.

Don Antonio, malgré le chagrin que lui causa cette nouvelle, ne négligea pas de récompenser la confidence du geolier, et rentra dans la prison pour instruire Fernando de ce qu'il venoit d'apprendre. Ce bon serviteur ne put tenir à l'idée qu'on eût le dessein de le séparer de Camoëns, et, embrassant les genoux de don Antonio, il le pria d'obtenir que la faveur d'accompagner

son maître lui fût accordée. Celui-ci, touché jusqu'aux larmes du dévouement qui portoit Fernando à demander comme une grâce ce qui étoit en effet de sa part un généreux sacrifice, lui promit de solliciter cette permission; et lui dit, en outre, qu'il espéroit ne rencontrer à ce desir que des obstacles faciles à aplanir. La joie se peignit sur la figure de Fernando en recevant cette assurance.

Don Antonio s'assit quelques instants près du lit sur lequel son ami avoit passé de si cruelles heures, et réfléchit au moyen qu'il emploieroit pour le voir avant son départ. L'idée de supplier l'homme qu'il méprisoit le plus au monde, ne se présenta à son esprit que comme une bassesse indigne de lui; la prière, pensoit-il, cet hommage de la créa-

ture à celui qui l'anima de son souffle, ne doit s'élever sur la terre que vers les mortels que quelques vertus rapprochent de la Divinité : l'adresser à un homme dont le cœur nourrit des projets infâmes, c'est la prostituer; non, jamais!... Camoëns, mes larmes couleront sur le rivage où les devoirs d'un fils et d'un sujet m'enchaînent; mes bras, sans espérer de l'atteindre, se tourneront vers le vaisseau qui t'entraînera loin de moi... Ah! puisses-tu me voir! puissent du moins tes regards recueillir l'expression de mes regrets, de ma douleur! Peut-être en ces instants tu m'accuses d'un coupable oubli; non, non! ton cœur, oppressé sous le poids de tes peines, trouve encore un soupir pour me plaindre, dans ces jours que tu appelles aussi pour moi les jours du désespoir... Camoëns!

Camoëns! toi dont l'amitié me consoloit des déceptions de l'amour, que va devenir sans toi ton malheureux ami! Ainsi, la compassion que nous accordons aux peines d'autrui se rattache naturellement aux nôtres, et l'amour de soi entre pour quelque chose dans les affections les plus désintéressées.

Don Antonio, les coudes appuyés sur le lit, avoit laissé tomber sa tête sur ses deux mains, et d'anciens souvenirs mêloient leur amertume à sa douleur présente, quand la cloche de la prison, en l'avertissant de l'obligation de se retirer, interrompit sa rêverie. Fernando, qui se promenoit depuis l'instant où don Antonio avoit cessé de lui parler, s'arrêta en ce moment devant lui. — Mon pauvre garçon, lui dit ce dernier, tel est le destin de l'homme ici-bas : aimer et souffrir.

—C'est pour cela, seigneur, reprit Fernando, toujours préoccupé de la même idée, que je suis résolu de suivre mon maître, en dépit de ceux qui croiront leur opposition suffisante pour me faire changer de projet. Si je ne puis partir avec lui, j'irai bientôt le rejoindre, quand je devrois, pour payer mon passage, me soumettre aux travaux, et même aux traitements les plus durs : j'ai été élevé à supporter la fatigue, et mes épaules ont fait si souvent connoissance avec la canne de mon père, que si la gaucherie que je devrai apporter dans des manœuvres auxquelles je suis tout-à-fait étranger, me mérite la bastonnade, je croirai seulement avoir quelques années de moins. — L'excellent cœur ! s'écria don Antonio; sois tranquille, mon ami; j'espère, comme je te l'ai déjà dit, obtenir que

tu accompagnes le seigneur Camoëns; mais s'il n'en étoit pas ainsi, je te fournirai, pour le rejoindre, d'autres moyens que ceux auxquels se réduit ton attachement. Adieu, mon cher Fernando, ajouta-t-il, en serrant la main de ce brave garçon; nous nous reverrons demain; adieu, j'entends les pas du geolier. —Seigneur, lui dit Fernando, le zèle que vous promettez d'employer à combler mes vœux, mérite que je fasse en votre faveur un sacrifice, qui d'ailleurs cessera d'en être un, si je rejoins mon maître: voilà ses tablettes, sur lesquelles je l'ai vu écrire plusieurs fois pendant son séjour ici, et qu'il a laissées sur cette escabelle: croyant qu'il les oublioit, je les lui présentai au moment de son départ: — « Garde-les, me dit-il; si on nous sépare, elles me rappelleront à ton souvenir. » Je

n'eus pas le temps de lui exprimer le chagrin que me causoient ses paroles, que mon inquiétude sur son sort m'a fait depuis regarder comme une prédiction.

Don Antonio prit les tablettes, se hâta de les mettre dans sa poche, car le geolier entroit, et, après avoir de nouveau pressé la main de Fernando, il ne différa pas à se rendre sur le port : y ayant acquis la certitude des mesures dont lui avoit parlé le gardien de la prison, il reprit tristement le chemin de son hôtel, roulant dans sa tête le projet d'aller le lendemain, au lever du roi, pour lui demander lui-même justice d'une sévérité que sans doute il n'avoit point commandée. S'étant de plus en plus fortifié dans ce dessein, il s'encourageoit à chercher quelques instants d'un sommeil qui sembloit vouloir

peser sur ses paupières appesanties par les agitations qui avoient rempli l'espace de temps écoulé depuis la surprise de l'ermitage, quand il se ressouvint des tablettes que Fernando lui avoit remises ; il les tira de sa poche, et se mit à les parcourir. Quelques-uns des feuillets ne contenoient que de courtes phrases, expression des divers sentiments qui remplissoient le cœur de Camoëns. Le nom de *Natercie* s'y lisoit souvent seul, comme si les déchirants regrets qui s'y attachoient eussent ôté à Camoëns la faculté de les tracer. Ce fut avec une douloureuse satisfaction que don Antônio y lut ces mots : « O toi que j'aime seul après elle, cher Antonio ! quels tourments t'agitent loin de moi ! les cruels, ils refusent à tes pleurs l'entrée de mon obscur cachot; tu supplies en vain le

barbare don Pèdre; que dis-je ? non, un noble orgueil t'aura prémuni contre un tel avilissement; je le désavouerois, et ton âme n'a pu y consentir ! mais le roi !....» Quoique le reste fût illisible, don Antonio comprit que le desir de son ami étoit en rapport avec le dessein auquel s'étoit rattachée sa dernière espérance.

Des fragments d'élégies non achevées suivoient cette apostrophe. Celui qu'on va lire exprimoit les regrets du malheureux amant:

Quel avenir m'attend ? quel destin déplorable !
Seul, du moins, seul, hélas ! si j'étois misérable !
Si, domptant les desirs d'un téméraire amour,
Je n'eusse de ton cœur provoqué le retour,
O belle Natercie ! ô trop chère victime !
Mon espoir fut cruel, ma tendresse est un crime:
Tu vivois entourée et de joie et d'honneurs,
Sur tes pas adorés chacun semoit des fleurs :

J'ai troublé ton repos, j'ai fait pâlir tes charmes!
Moi qui, pour racheter la moindre de tes larmes,
Aurois bravé l'effort des contraires destins!
Je t'associe, hélas! à d'éternels chagrins!
Si d'oublier mes feux je te croyois capable,
Ce penser calmeroit le tourment qui m'accable;
Mais ta foi m'appartient, et ton cœur vertueux
Ne sauroit s'abaisser à d'infidèles vœux!

Plus loin, Camoëns s'emportoit ainsi contre l'insouciance de son pays :

O trop ingrat rivage! ô coupable patrie!
Quand je rêvois des chants dignes de tes beaux jours;
Au pied de l'Hélicon quand ma muse nourrie,
De ce docte sommet invoquant le secours,
D'Homère, de Virgile, interrogeoit les veilles;
Quand mon cœur longuement méditoit leurs merveilles,
Pour léguer quelque jour à l'univers surpris
Le récit des exploits de tes illustres fils!
Tel qu'un obscur sujet ton regard me délaisse!
Le malheur me poursuit, l'injustice me blesse;

Complices de tous deux, bientôt les flots amers
Flatteront les projets d'un courtisan pervers :
Et toi ! sans qu'un regret à mes soupirs réponde,
Tu verras loin du port fuir ma nef vagabonde.
Moins à plaindre cent fois si les funèbres sœurs,
Se laissant attendrir au cri de mes douleurs,
Epuisoient à l'envi leur quenouille fatale ;
J'expirerois du moins sur la terre natale ;
Les fleurs dont une mère entoura mon berceau,
Sous les pleurs de l'Amour naîtroient sur mon tombeau :
Mais non ; il faut quitter cette triste espérance,
Je dois traîner des jours en proie à la souffrance ;
Ce trépas que j'appelle, il faut l'aller chercher
Sur un sol inconnu, sur quelqu'obscur rocher !....
Muse, que deviendra ta superbe promesse ?
Tu devois m'enivrer des ondes du Permesse,
Tu me devois du Pinde enseigner les détours ;
Contre toi conjurés, le destin, les amours
Ont-ils donc à jamais assuré leur victoire ?
Je vivrai sans bonheur ; dois-je mourir sans gloire ?

Ces vers étoient les derniers que Camoëns

eût tracés. Antonio les relut plusieurs fois, et ce ne fut qu'après avoir de nouveau parcouru les tablettes, qu'il se détermina à se jeter sur son lit. La nuit étoit fort avancée, et ses yeux cédoient depuis peu d'instants au sommeil, quand son valet-de-chambre, docile aux ordres qu'il lui avoit donnés la veille, entra dans son appartement.

Don Antonio se rendit au lever du roi, et au moment où ce monarque, arrêtant ses regards sur lui, témoignoit par un léger sourire la satisfaction de le revoir après plusieurs jours d'absence, il fit quelques pas en avant. — Que veut de moi le seigneur de Noronha? lui demanda don Juan avec le ton de bonté qui lui étoit habituel. — Sire, répondit aussitôt don Antonio, un arrêt dont mon amitié même ne peut contester la jus-

ticò, a frappé Camoëns : si d'impérieux motifs lui ont fait oublier le respect qu'il devoit à votre autorité royale qu'il n'a jamais méconnue, ces motifs, sur lesquels il a dû garder le silence, n'auroient pu d'ailleurs être d'aucun poids auprès des lois inflexibles; ce n'est donc point sa grâce que je viens solliciter de Votre Majesté, mes prières seroient inutiles. En disant cela, don Antonio lança à don Pèdre un regard dont la signification n'échappa point aux courtisans, tous jaloux de la faveur du chancelier. Mais je crois, continua-t-il, qu'on a outre-passé vos ordres dans la sévérité dont on use à l'égard de mon malheureux ami; le secret qui a pesé sur lui depuis le jour de son emprisonnement, et que j'avois espéré de voir lever après sa sentence, l'accable encore; le vais-

seau qui va l'éloigner du Portugal peut-être pour toujours, est fermé aux dernières consolations de l'amitié; on s'oppose au dévouement d'un fidèle serviteur qui veut s'attacher à ses pas: une telle rigueur n'eut jamais d'exemple sous votre règne.

Don Antonio se tut; les yeux du roi allèrent chercher ceux du chancelier, dont le visage se couvrit d'une pâleur subite. Don Juan se hâta de couper court à l'embarras de son favori. Cette rigueur, dit-il à don Antonio, avoit été jugée nécessaire pour prévenir toute tentative d'évasion, et la conduite de votre ami suffit pour la justifier. Vous vous êtes trouvé, sans que je le voulusse, compris dans cette mesure générale; mais votre caractère bien connu ne me laisse pas hésiter à faire exception en votre faveur.

Mon ordre va vous précéder, et vous pourrez rester avec Camoëns jusqu'au moment de son départ. Quant au serviteur qui desire l'accompagner en exil, le peu d'importance attachée à sa réclamation, qui, dans le premier moment, a pu être regardée comme un élan passager de sensibilité, est la cause qui le tient encore éloigné de son maître; assurez-le que ses vœux seront comblés. — Je n'attendois pas moins de votre bonté, Sire, lui dit don Antonio d'une voix émue par la reconnoissance. Le roi lui fit un signe obligeant; puis, s'approchant du chancelier, il lui parla à l'oreille, et celui-ci sortit aussitôt.

Don Antonio rentra à son hôtel pour prendre quelques objets qu'il jugea nécessaires à son ami, et notamment une somme assez considérable qu'il prit soin de cacher

au milieu d'effets de peu d'importance, voulant ainsi s'épargner peut-être un refus, ou au moins des remercîmens que son amitié eût trouvés superflus et même fatigants en pareille circonstance. Il se hâta ensuite de se rendre sur le port. On le conduisit, dès qu'il se fut nommé, à bord du vaisseau, où le capitaine le reçut avec distinction; mais, impatient de serrer son ami dans ses bras, il abrégea le cérémonial. — Te voilà! s'écria Camoëns aussitôt qu'il l'aperçut; que j'ai souffert depuis l'instant de notre séparation, et que je dois souffrir encore! Que devient Catherine? — Je n'ai pu pénétrer jusqu'à elle, répondit don Antonio; mais j'ai su qu'elle n'avoit manqué qu'un seul jour à se rendre chez la reine; ce qui doit faire penser que sa santé n'a point autant souffert que

nous pouvions le craindre, après la cruelle catastrophe qui a comblé votre infortune. — Oui, elle est comblée! s'écria Camoëns. O mon ami! pardonne, si, au moment que je te revois sans doute pour la dernière fois, le souvenir de Catherine l'emporte dans mon âme sur toute autre émotion. Dans quelle situation je la laisse! En proie à la calomnie, flétrie déjà par d'injustes soupçons, elle dont la vertu est si pure! O Antonio! de telles pensées m'accablent! Le trépas doit terminer mon infortune; mais la sienne, qui la conjurera? — Calme-toi, reprit don Antonio, la main du Destin, qui s'appesantit aujourd'hui sur ta tête et cause le malheur de donna Catherine, en t'entraînant loin d'elle, se détournera; quelque jour tu reverras ce rivage chéri; tu seras rendu aux vœux de ton ami,

aux desirs impatients de ton amante. — Je ne la verrai plus, repartit Camoëns; non, mon ami, je ne la reverrai jamais.

Ces mots furent prononcés avec une énergie si expressive, qu'ils semblèrent à don Antonio comporter la prévision de l'avenir; et il serra Camoëns contre son cœur, comme s'il eût tenté de le défendre contre une longue suite de malheurs inévitables. — Que ne puis-je m'attacher à tes pas! dit-il après quelques instants de silence. — Quelle pensée, repartit vivement Camoëns; quand l'avenir s'ouvre si brillant devant toi, te condamner à un exil qui, quelque court qu'il puisse être, car je ne vivrai pas long-temps, te nuiroit à la cour! Là, plus qu'ailleurs, l'absence a son préjudice : la reine te distingue entre ses officiers; si tu t'éloignois, ses regards tombe-

roient sur quelque autre. — Que seroit pour moi un tel sacrifice ? Crois-moi, Camoëns, il ne balanceroit pas un seul instant le desir de te suivre, si j'étois libre de l'accomplir : mais ma retraite de la cour donneroit le coup de la mort à mon père, qui languit sous le poids de l'âge et des infirmités; ses idées sur les grandeurs, dont il a joui avec un noble orgueil, sont bien différentes des miennes. — Je t'approuve, répondit Camoëns; tu dois soutenir l'honneur de ta famille; tu n'as point le droit d'ensevelir dans l'oubli le nom de tes aïeux : la gloire est si digne d'envie ! Et moi aussi, je croyois être fait pour elle; j'ai rêvé quelquefois que mon nom retentiroit au-delà des rives du Tage ! brillante chimère ! semblable à la rose qu'un matin voit naître et que la nuit vient ensevelir, les om-

bres de l'adversité l'enveloppent à jamais. Catherine! Catherine! puisses-tu m'oublier!

Don Antonio s'efforçoit de rendre quelque calme à l'âme agitée de Camoëns; mais les heures, en se succédant, ajoutoient à la violence de sa douleur: enfin, elle devint si vive, que ses forces physiques semblèrent se refuser à l'exprimer, et il tomba dans une sorte d'anéantissement. En vain don Antonio le serroit-il dans ses bras, en vain l'appeloit-il des noms les plus chers, il n'en arrachoit que des soupirs et des mots entrecoupés. Désespéré de le voir dans cet état, il ne peut se déterminer à le quitter; mais les accents d'un vieillard se font entendre: don Antonio a reconnu la voix de son père; il devine ses alarmes, car on est prêt à lever l'ancre. Il court au devant de lui; celui-ci l'en-

traîne, sans lui permettre de revoir Camoëns, et lui laisse à regret le temps de remettre au capitaine la lettre qu'il adressoit à son oncle, vice-roi de Goa, pour lui recommander son ami, lettre qu'il avoit vainement tenté de faire accepter à ce dernier, dont toutes les pensées étoient absorbées par le désespoir.

A peine ont-ils touché le rivage que le vent enfle les voiles : le vieillard ne veut pas que son fils contemple ce spectacle. Don Antonio obéit; mais l'image de la stupeur désolante de Camoëns le poursuit, et lui enlève pendant plusieurs jours toute autre faculté que celle de la douleur. Son père connoissoit l'amitié qui le lioit depuis long-temps au jeune exilé; il avoit appris par son valet-de-chambre, inquiet lui-même sur le des-

sein de son maître, que ce dernier étoit allé visiter Camoëns, et il n'avoit pu s'empêcher d'être alarmé sur les suites de cette entrevue : c'est ce qui l'avoit amené à bord du vaisseau, dans l'instant où sa présence étoit en effet devenue nécessaire pour prévenir le résultat qu'il redoutoit.

Cependant Fernando est auprès de son maître ; s'il n'interrompt pas le silence ; s'il n'ose encore hasarder quelques paroles consolantes, il se flatte que le temps amortira les peines de Camoëns, et lui rendra son dévouement secourable.

FIN DU TOME PREMIER.

LES AMOURS

DE CAMOËNS

ET

DE CATHERINE D'ATAÏDE.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,
Rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 16.

LES AMOURS
DE CAMOËNS
ET
DE CATHERINE D'ATAÏDE;

par Madame Gautier,

AUTEUR DU POÈME DE LA TOMBE ROYALE,
ET DE DIVERSES AUTRES POÉSIES.

TOME SECOND.

Vol 2

A PARIS,

CHEZ { TROUVÉ, Libraire, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 16;
PONTHIEU et Cie, Libraires, Palais-Royal, galerie de bois, n. 252 et 253.

1827.

LES AMOURS

DE CAMOËNS

ET

DE CATHERINE D'ATAÏDE.

CHAPITRE PREMIER.

Pénible contrainte. Résolution trop tardive.

TANDIS qu'un rapide esquif fend les mers, et emporte loin de sa patrie l'infortuné Camoëns, une situation aussi désolante et plus difficile retient mes regards sur la plage qu'il vient de quitter. Que le sort de son amante est

déplorable; abîmée sous le joug que la volonté d'un père lui imposa, elle ne peut contempler sans frémir le précipice au bord duquel son obéissance filiale a conduit ses pas, et déjà on l'accuse d'en avoir mesuré la profondeur. Ranime ton courage, vertueuse Catherine; romps des liens tyranniques, et va rejoindre ton amant : c'est la voix de l'honneur qui te parle, c'est sa main vigoureuse qui te pousse vers un légitime époux, pour t'arracher à d'odieux soupçons, à des dangers et à des malheurs inouïs. Outre que le parti qu'indiquent ces conseils étoit d'une difficile exécution, il ne s'offroit aux yeux de donna Catherine que comme un subterfuge de l'amour désolé. Non, disoit-elle, l'honneur s'oppose à ma fuite; la douleur qui m'accable emprunte en vain sa voix; je n'écouterai pas

ses accents séducteurs : ma position est affreuse; je demeure en butte à la calomnie; mais du moins ma conscience est pure; jamais je ne tomberai dans l'abîme qu'on a creusé devant moi; le courage que je trouve pour résister aux vœux de l'amour m'est un sûr garant que je serai toujours fidèle à la vertu; les yeux de ce monde qui me blâme s'ouvriront un jour, et il conviendra que, loin de me jeter aveuglément dans la route du vice, j'ai su sacrifier mes plus chers desirs aux scrupules de l'honneur.

C'est ainsi qu'en considérant qu'elle ne pouvoit fuir la cour qu'avec un scandaleux éclat, la triste amante de Camoëns se résolut à s'exposer à tous les ennuis d'une contrainte perpétuelle. — Je saurai, se disoit-

elle encore, je saurai, par ma froideur, obliger le roi à renoncer à ses prétentions sur moi, et le forcer à deviner que si j'ai long-temps répondu à ses empressements, c'est que mon âme sans expérience avoit pris pour l'expression d'une pure amitié les soins d'un criminel amour ; il rougira de sa méprise, et alors, car je ne puis m'empêcher de le croire généreux, il voudra, en m'unissant à celui que j'aime, réparer aux yeux du monde le tort que m'auront fait ses assiduités. Ainsi raisonnoit cette femme encore inexpérimentée : elle ne voyoit pas qu'une persécution ouverte pouvoit seule lui rendre l'estime publique ; que des soupçons ne pouvoient céder à des conjectures, et que c'étoit déshonorer son époux que de l'accepter de la main du roi. Il est digne de remarque qu'un

cœur droit, une vertu tremblant de transiger avec les vœux d'une âme passionnée, ne sauroient suffire pour se conduire dans une pareille circonstance; car la fuite, qui semble répréhensible au premier aspect, étoit pourtant alors, ainsi que le pensoit Camoëns, le seul moyen de démasquer la calomnie, d'anéantir un honteux projet, et de prévenir les malheurs et le scandale qu'alloit entraîner l'espoir de sa réussite.

Donna Catherine, fidèle à observer le plan qu'elle s'étoit tracé, se tenoit, à l'égard du roi, dans les bornes d'un profond respect: soumise aux volontés de la reine, elle demeuroit chez cette princesse toutes les fois qu'il devoit s'y rendre. Mais l'épouse de don Juan ne tarda pas à s'apercevoir que ce qui étoit naguère un plaisir pour donna Cathe-

rine, sembloit lui imposer une sorte de contrainte; elle lui adressa même des reproches à ce sujet, auxquels la sœur de don Pèdre ne répondit qu'en rougissant et en balbutiant des excuses, qui, sans arrêter le jugement de la reine, la disposèrent à regarder plus tard donna Catherine comme l'unique cause des chagrins que lui préparoient déjà les desirs turbulens de l'amour et les menées sourdes de l'ambition. Don Juan, d'abord affligé de la froideur de celle qu'il avoit cru jusque-là sensible à sa tendresse, ne tarda pas à ne plus y voir que la réticence d'une âme vertueuse, trop éclairée sur ses secrètes émotions, et leur faisant violence, dans la crainte que cet amour qui menaçoit de la traiter en esclave, ne fît qu'assurer à son royal amant une conquête aussitôt abandonnée, et ajou-

tât ainsi sa honte à celle des victimes de l'inconstance du monarque. Les intérêts de l'amour-propre avoient autant de part à cet argument que les desirs contrariés d'une flamme amoureuse ; d'ailleurs, donna Catherine n'étoit point de ces femmes qui inspirent une passion médiocre : il falloit rester indifférent à ses charmes ou l'aimer éperdument.

Don Juan ne laissoit pas échapper la moindre occasion de lui prouver qu'elle étoit devenue l'unique souveraine de ses pensées; il passoit des semaines entières sans aller à Lisbonne, et presque toujours chez la reine il jouissoit de l'embarras de celle qu'il aimoit, en pensant que cet embarras étoit le résultat des combats de la pudeur et de l'amour.

Les fêtes se succédoient à Bélem, et la

jalousie des femmes de la cour trouvoit, dans la préférence que le roi témoignoit pour la sœur du chancelier, un aliment aux soupçons les plus injurieux. Le perpétuel état de contrainte où celle-ci se trouvoit réduite étoit au-dessus de ses forces physiques; elle dépérissoit chaque jour, et ce fut enfin une nécessité pour elle de ne plus différer à confier au roi ses véritables sentiments; mais elle ne pouvoit le faire au milieu des assemblées qui se tenoient chez la reine; il falloit provoquer un rendez-vous; ce moyen n'étoit pas sans danger, et l'employer avec un homme qui l'adoroit, lui paroissoit au moins une imprudence. Sa résolution resta long-temps suspendue; elle ne pouvoit prendre de conseils que d'elle-même, car la pauvre Inès avoit succombé à la suite du saisissement

que lui avoit causé l'apparition subite de don Pèdre chez le père Anselme : si Auletta connoissoit les malheurs de sa maîtresse, elle ne savoit qu'y compatir, et les sanglots la suffoquoient tellement quand donna Catherine l'entretenoit à ce sujet, que celle-ci renfermoit souvent ses chagrins dans son cœur.

Don Juan, ivre d'amour, n'osoit cependant encore hasarder un aveu; en vain se disoit-il que donna Catherine avoit deviné sa passion et combattoit avec peine contre un sentiment qu'un mot lui feroit partager : la parole expiroit sur ses lèvres toutes les fois qu'elles étoient prêtes à laisser échapper son secret ; une sorte de respect enchaînoit son audace, et le réduisoit au silence : alors il s'éloignoit tout confus, s'étonnoit de sa foi-

blesse, se promettoit de ne plus différer sa déclaration, et devenoit de jour en jour plus timide; son irrésolution ôtoit à donna Catherine la possibilité de se plaindre à son frère du rôle qu'il lui laissoit jouer à la cour; car, bien qu'elle fût persuadée que don Juan nourrissoit un espoir criminel, des apparences étoient tout ce qui pouvoit appuyer sa révélation, et don Pèdre n'auroit point manqué de disculper le roi, et de blâmer la promptitude de sa sœur à calomnier des intentions qu'il auroit dites toutes bienveillantes. La triste amante de Camoëns en étoit donc parvenue au point de desirer que la témérité de don Juan lui fournît l'occasion de sonder les secrètes pensées de son frère; elle ne pouvoit croire qu'elles se portassent vers un projet déshonorant, et se flattoit,

au contraire, qu'une fois éclairé sur les véritables intentions du monarque, don Pèdre mettroit tout son zèle à en prévenir les conséquences; mais il lui falloit, comme je l'ai dit, plus que des conjectures, et l'inconcevable retenue de don Juan pouvoit encore refuser long-temps d'autres armes contre lui. S'en étonnant lui-même, ce prince résolut d'essayer si l'absence le guériroit d'une passion qu'il commençoit à craindre de ne jamais faire partager, car l'espoir fuyoit de son cœur à mesure que l'amour y assuroit son empire, et il ne put bientôt plus s'arrêter à l'idée de faire entendre des vœux indignes d'une femme qu'il élevoit, dans son admiration, au-dessus de toutes.

L'université de Coimbre sollicitoit depuis long-temps l'honneur d'être visitée par son

souverain : don Juan résolut d'aller passer l'hiver dans cette ville ; et, craignant que la vue de donna Catherine ne vînt ébranler sa résolution, et peut-être même la changer tout-à-fait, il se détermina à partir sans la voir.

Ce départ précipité, qui causa un vif chagrin à la reine, rendit un peu de tranquillité à la sœur de don Pèdre, et fut un sujet d'étonnement pour toute la cour. Le chancelier l'interpréta mieux : il y trouva la conséquence d'un dépit amoureux, et s'applaudit d'un éloignement qui, en reculant l'aveu dont la confidence devoit un jour l'embarrasser, ne seroit qu'un remède inefficace contre l'amour profond dont les charmes, et surtout la vertu de sa sœur, avoient enflammé le cœur de don Juan ; il se flattoit d'ailleurs

que la santé dépérissante de la reine la conduiroit bientôt au but sur lequel il n'avoit pas craint de reposer sa criminelle espérance.

CHAPITRE II.

Premier voyage de Camoëns.

Le navire sur lequel Camoëns s'étoit vu contraint de s'embarquer faisoit partie d'une flotte qui conduisoit aux Indes de jeunes Portugais animés du desir de se signaler contre les Maures d'Afrique, et d'arrêter les fréquentes excursions que ces barbares faisoient dans les possessions européennes. De brillantes promesses, en excitant leur belliqueux courage, leur avoient donné la force de résister aux sanglots d'une mère et aux larmes

plus timides de la jeune amante, qui avoit craint de trouver dans le départ de celui qu'elle aimoit, le témoignage d'une inconstance trop naturelle à l'amour : les caresses filiales d'un côté, et les plus tendres serments de l'autre étoient venus, sinon soulager des cœurs qui ne pouvoient se consoler que par le retour, au moins adoucir leurs peines, en ne leur laissant pas douter qu'elles ne fussent partagées. Combien de ces jeunes guerriers, en posant le pied sur le vaisseau qui alloit s'éloigner chaque jour davantage de leur patrie, regrettèrent d'avoir signé l'engagement qui les obligeoit à mettre un espace immense entre eux et les objets de leur affection! Mais que dis-je ? quand un serment et un acte solennels n'auroient point garanti la constance de leur résolution, quel-

est celui qui, faisant le premier pas en arrière, ne se seroit tout à coup arrêté, en pensant que ceux même qui avoient d'abord cherché, dans l'intérêt d'une mère ou d'une amante désolée, à les détourner d'une expédition périlleuse, les blâmeroient d'abandonner leurs projets, non, diroient-ils, par tendresse pour celles dont les pleurs n'avoient pu les retenir, mais pour obéir aux conseils d'une âme pusillanime?

L'ancre est levée; le navire fend les flots; tous les regards sont tournés vers le rivage; chacun distingue encore les parents, les amis qui l'ont accompagné; mais bientôt tout se confond : la terre qu'on vient de quitter n'apparoît plus que comme une masse informe; enfin elle se cache derrière l'horizon; un soupir est parti à la fois de tous les cœurs, une

morne tristesse lui succède. Le silence n'est long-temps interrompu que par les chants des matelots et le bruit des vagues : mais peu à peu les fronts inclinés se relèvent, les yeux se cherchent, les regards se rencontrent, on s'efforce d'amener le sourire sur des lèvres qui s'entr'ouvrent long-temps avant de laisser échapper un mot, une courte phrase. Cependant, celui dont le cœur fut moins déchiré par le départ, ou dont l'âme est plus courageuse, s'écrie : Qu'il sera long, ce voyage! qu'il est cruel de mettre l'Océan entre sa patrie et soi! Ces exclamations, toutes douloureuses qu'elles étoient, semblèrent rendre l'énergie aux passagers : ils se serrent les mains, ils s'embrassent ; les entretiens particuliers s'engagent ; on parle de ceux qu'on a quittés, de

ses projets : bientôt la conversation devient générale; et, en faisant jouir d'avance cette jeunesse belliqueuse de ses lointains succès, l'espoir lui rend insensiblement la gaîté.

Le seul Camoëns reste plongé dans sa première mélancolie, car l'espoir ne sauroit percer le nuage de tristesse dont ses jours sont enveloppés : s'il desire les combats, c'est pour y trouver la mort; les glaces du malheur semblent avoir éteint dans son âme cette ardeur de gloire, ce besoin de célébrité qui la dévoroient; il voudroit que le vaisseau qui le porte s'engloutît : il ne compte pour rien ceux qui l'entourent; il ne voit que lui et l'avenir qui l'attend; il ne garde le souvenir que de donna Catherine : si elle lui reste fidèle, pense-t-il, car la jalousie le laisse encore douter de sa constance,

la persécution la flétrira, comme une rose qu'un souffle brûlant dessèche, et qui bientôt disparoît du milieu de ses compagnes. — Ah! que la tombe du moins ne la recouvre que quand la flèche acérée du Maure aura déchiré mon sein! s'écrioit l'infortuné; que mon âme précède la sienne au céleste séjour, et trouve son père favorable à nos vœux! Ah! plutôt, ajoutoit-il, que sa vertu m'aplanisse le seuil que l'homme doit franchir pour entrer dans l'éternité; que les peines dont elle est ici-bas la victime soient du moins profitables à son amant; qu'elles deviennent l'offrande expiatoire, l'encens propice qui m'ouvre l'asile éternel! car pour elle, son âme, pure comme un rayon du ciel, en devra trouver les chemins ouverts, puisque nos

fautes seules les ferment devant nous.

Les compagnons de Camoëns s'étonnoient de cette mélancolie que rien ne pouvoit dissiper; étrangers à la cour, ils ignoroient qu'un ordre d'exil l'avoit associé à leur excursion lointaine, et croyoient que, comme eux, sa volonté seule l'avoit engagé à faire partie d'une expédition qui promettoit la gloire et les richesses; la curiosité, non moins que l'intérêt qu'inspire toujours un compagnon de voyage, avoient enhardi quelques-uns d'entre eux à lui adresser des questions tendantes à amener une confidence; mais Camoëns, par la brièveté de ses réponses, leur avoit démontré l'inutilité de leurs tentatives, et ils s'étoient résolus à lui laisser une morosité dans laquelle il paroissoit se complaire; il leur sut gré de cette réserve;

il n'auroit pu, en cédant à leurs instances, les satisfaire qu'à demi, et la réticence est si difficile quand le cœur, gonflé par le chagrin, a commencé à s'épancher, qu'il auroit craint de trahir, sans le vouloir, un secret auquel il ne vouloit pas donner de confidents. C'étoit cependant un bonheur pour lui au milieu de ses infortunes, de n'avoir pu les cacher à Fernando, puisque le dévouement de ce dernier étoit la seule ressource qui lui restât contre le désespoir. Il apprécioit à sa juste valeur l'attachement de ce fidèle domestique, et un sourire avoit effleuré ses lèvres quand, sortant de la stupeur dans laquelle il étoit plongé au départ du bâtiment, il l'avoit vu assis à ses pieds : alors sa profonde douleur avoit fait place un instant à l'élan de sa reconnoissance ; et il l'avoit

exprimée dans les termes les plus affectueux à celui qui la méritoit si bien. Mais, hélas! ce n'avoit été qu'une diversion passagère.

C'étoit surtout quand le sommeil étendoit ses voiles sur l'équipage, que Camoëns cédoit à ses transports. Une nuit que, quittant brusquement son hamac, il s'étoit élancé sur le pont, Fernando, craignant, avec raison, quelque accident funeste, l'y avoit suivi, et marchoit en silence sur ses pas; Camoëns, l'ayant entendu, se retourne vers lui, se plaint de son obstination à le suivre, et lui ordonne de se retirer. — Quand vous serez plus calme, mon cher maître. — Calme! reprend celui-ci, je ne le serai jamais que quand j'aurai recouvré ma liberté, contre laquelle tout le monde conspire. Oui, ajouta-t-il, toi-même; de ton

maître que j'étois, je suis devenu ton esclave! — Ah Ciel! s'écrioit Fernando, que dites-vous, seigneur? — Oui, sans toi, ces vagues qui te paroissent agitées, et qui semblent immobiles à mes yeux comme les eaux d'un lac qu'aucun zéphire n'agite, si je les compare à l'agitation de mon âme, ces vagues secourables m'auroient ouvert le seul asile où je puisse trouver le repos. — Ah! seigneur, je vous en supplie, prenez pitié du malheureux Fernando! quel prix de mon dévouement, si je dois incessamment craindre de vous perdre! depuis un mois que nous sommes en mer, vous n'avez point dormi deux heures de suite, et chaque nuit renouvelle cette scène terrible, et me laisse, en l'attendant, dans une inquiétude qui m'ôte la faculté de prendre un instant de repos. —

C'est vrai, disoit alors Camoëns; je suis bien ingrat à ton égard, mon pauvre garçon; pardonne-moi, je tâcherai de te laisser dormir. — Et que m'importe le sommeil! reprenoit Fernando; je serois content de vous accompagner en ce lieu toutes les fois qu'il vous plairoit de vous y rendre, si vous vouliez m'engager votre parole de n'y pas venir sans moi. — Je te l'ai bien dit, je suis ton esclave. — Allons, mon cher maître, avouez que vous ne pensez guères à tout ce que j'ai quitté pour vous suivre : moi aussi je suis séparé d'une maîtresse chérie, et je ne puis espérer de la revoir que quand le sort vous rapprochera de donna Catherine. — Crois-tu qu'il m'en rapproche jamais? dis, s'écria Camoëns, en saisissant avec force le bras de Fernando; est-ce seulement pour retenir

mon désespoir que tu me tiens ce langage ?

Ainsi les passions dans une âme ardente se manifestent avec une énergie qui semble défier tous les efforts du courage, et opposer une barrière d'airain à la voix de la raison. Le pauvre Fernando, que la promptitude de l'action de son maître, non moins que le ton absolu avec lequel il lui faisoit une question dont la réponse exacte ne tenoit point à sa volonté, balbutia d'une voix moitié effrayée, moitié compatissante, quelques mots, et finit par embrasser les genoux de son maître ; c'étoit presque toujours ainsi que ces scènes douloureuses se terminoient. Camoëns alors se reprochoit de faire le malheur d'un homme aussi dévoué ; il redevenoit plus calme, retournoit à son hamac, comparoit le courage de Fernando avec sa propre foi-

blesse, et rougissoit que la violence de sa douleur donnât une telle supériorité à un homme dont la condition étoit de soumettre sa volonté à la sienne. Ces fréquents retours sur lui-même parvinrent à lui donner un peu de résignation : alors son propre destin l'occupoit à peine ; le sort de donna Catherine étoit sa pensée habituelle ; il croyoit qu'il cesseroit d'être à plaindre, s'il la savoit heureuse. Dans les grandes douleurs de l'âme, ainsi que dans les maux physiques, l'homme devient d'abord égoïste ; sa sensibilité semble être trop bornée pour sa propre infortune ; mais quand, forcé de céder à la nécessité, il s'est familiarisé avec la souffrance, son cœur se rouvre à la générosité ; il se fait un devoir, il trouve une consolation à dérober une partie de ses peines à ceux qui

en gémissent, et les destins, fléchis par ce noble effort, apportent à ses lèvres une coupe moins amère.

Cependant l'âme agitée de Camoëns lui permettoit rarement quelques instants de repos; sa douleur, en effet moins vive, devoit durer aussi long-temps que le sort le tiendroit éloigné de donna Catherine; il le sentoit, et craignoit de ne la voir jamais finir: s'il n'abandonnoit pas souvent son hamac, c'étoit dans la crainte de troubler le sommeil de Fernando qui couchoit près de lui, et que le moindre bruit réveilloit à l'instant. Un soir pourtant, qu'il le crut endormi assez profondément, pour aller se promener sur le pont sans lui donner d'alarmes, il s'y rendit le plus doucement possible; mais Fernando ne tarda pas à s'apercevoir de son ab-

sence, et fut presque aussitôt sur ses pas : il le trouva appuyé contre un des mâts, les yeux tantôt fixés sur la mer, dont la lune argentoit la surface, tantôt élevés vers le ciel. Le voyant aussi calme, et ne voulant pas troubler une rêverie dans laquelle il sembloit trouver des charmes, il le considéroit en silence, quand il le vit prendre une guitare qu'un des passagers avoit laissée sur le pont, et l'entendit accompagner d'un air mélancolique les paroles suivantes :

O noble ciel de ma patrie,
En vain t'appellent mes regards;
L'exil, la mer et ses hasards
Voilà le destin de ma vie;
C'en est donc fait, et l'avenir
De ma félicité passée
Ne doit laisser dans ma pensée
Qu'un souvenir.

Adieu d'amour tant douce ivresse;
De gloire, adieu songe brillant;
Comme le zéphir inconstant,
A fui votre vaine promesse;
Mais le printemps ramènera
Le fugitif amant de Flore,
Et jamais le jour que j'implore
Ne renaîtra.

Car pour moi le ciel implacable
N'aura plus d'heureuse saison,
Et quand des ennuis le poison
Finira mon sort déplorable,
Il faudra, mourant sans te voir,
Sentir, ô chère Natercie! (1)
S'accroître au terme de ma vie
Mon désespoir.

(1) Anagramme inexact du nom de Catherine. Voir la note au commencement de l'ouvrage.

CHAPITRE III.

Arrivée à Goa. Entrevue consolante.

Après deux mois de navigation, l'équipage entra dans le port de Goa; et Camoëns reçut dès le lendemain l'avis de se rendre chez le vice-roi : il augura mal de cette distinction, pensant qu'elle avoit pour objet de lui notifier des ordres qui devoient ajouter à la rigueur de son exil. Il ne différa pas cependant de satisfaire à l'invitation de celui qui l'avoit fait mander. Quelle fut sa surprise quand il le vit se lever aussitôt, et marcher précipi-

tamment à sa rencontre, avec tous les signes de la satisfaction! —Soyez le bien-venu, seigneur Camoëns, lui dit-il; voilà une lettre qui m'a fait connoître à la fois votre caractère, vos talents et votre infortune; je ne négligerai rien pour adoucir l'une et honorer les autres, et je suis heureux que mon neveu ait choisi cette occasion pour mettre mon amitié à l'épreuve. —Votre neveu? lui demanda Camoëns, qu'un accueil si inattendu rendoit stupéfait. — Oui, répondit le vice-roi; vous voyez en moi Alphonse de Noronha, l'oncle de votre meilleur ami : c'est ainsi qu'il s'exprime à votre égard, et je croirois vous faire tort en vous supposant d'autres sentiments que les siens. — Mon amitié pour lui égale son dévouement, reprit Camoëns; le ciel ne m'a donc pas encore

tout-à-fait abandonné, continua-t-il ; et, saisissant la main du vieillard, dont les yeux se remplirent de larmes, il la baisa avec respect.—Vous êtes mon ange tutélaire, lui dit-il; vous êtes le lien qui vient de me rattacher à ma patrie. Don Alphonse ne négligea rien dans cette première entrevue pour gagner la confiance de Camoëns, et, après avoir exigé qu'il lui promît de ne pas choisir d'autre maison que la sienne pendant son séjour à Goa, il voulut absolument le retenir à dîner. Les manières franches et amicales du vice-roi ne laissèrent à Camoëns que la volonté d'agréer des offres faites avec tant d'urbanité : après s'être donc assuré qu'il ne causeroit aucun dérangement, il les accepta, et devint à l'instant commensal de l'hôtel, car on vint avertir

S. E. qu'elle étoit servie. Don Alphonse, en entrant dans le salon, où étoient réunis plusieurs seigneurs et dames de sa cour, leur présenta Camoëns, et, s'avançant ensuite vers une jeune femme vêtue de deuil : ma chère Cécilia, lui dit-il, voici le seigneur Camoëns, le plus cher des amis de don Antonio ; je suis devenu le sien dès que je l'ai vu, et je ne doute pas qu'il n'en compte bientôt un grand nombre à Goa. Donna Cécilia sourit en signe d'approbation. On se mit à table : la conversation s'engagea sur les affaires du Portugal ; le nouveau venu fut accablé de questions, auxquelles il répondit à la satisfaction des convives ; et quand la société se sépara, il avoit reçu une foule d'invitations : tous envioient au vice-roi le bonheur qu'il avoit de fixer près de lui

un jeune homme dont l'esprit paroissoit être aussi brillant que solide.

L'heureux hasard qui faisoit retrouver à Camoëns, dans un pays si éloigné, un proche parent de don Antonio, éclaircit un peu ses pensées, et, quoiqu'il eût préféré vivre dans la retraite, ce fut avec une sorte de satisfaction qu'il s'établit chez le vice-roi. Don Alphonse, qui ne s'étoit jamais marié, ne trouva pas dès-lors de plus douces soirées que celles qu'il passoit avec sa nièce et Camoëns, et les jours de réception devinrent bientôt pour tous les trois une obligation gênante. Les infortunes du jeune poëte, l'espoir de les voir se terminer, étoient le sujet le plus habituel de la conversation; d'autres fois, Camoëns récitoit des vers, soit sur les peines de l'absence, soit à la louange des

amis dont les tendres soins venoient adoucir ses chagrins; d'autres fois la gloire de sa patrie inspiroit sa muse, et alors son regard mélancolique s'enflammoit; il paroissoit, durant quelques instants, ce qu'il eût été toujours, si les peines de sa vie, en pesant sur son cœur, n'avoient retenu l'élan de son génie. Qu'il étoit beau alors! qui eût pu s'empêcher de l'admirer! Quelle femme eût pensé à se défendre contre le desir de lui plaire et l'espoir de le consoler! Aucune, mieux que donna Cécilia, n'étoit faite pour opérer ce miracle : son oncle étoit souvent obligé de la retirer de l'extase où la plongeoient les vers de Camoëns, qui lui-même, honteux de l'effet qu'il produisoit, se montroit fort embarrassé, en voyant les beaux yeux de la comtesse arrêtés sur lui avec les

signes les moins équivoques de l'admiration.— Oui, disoit donna Cécilia à son oncle, un jour que, se trouvant seul avec elle, il la plaisantoit sur son enthousiasme; je l'avoue, je n'ai jamais éprouvé un tel sentiment, il absorbe toutes mes facultés. Quelle verve! quelle énergie l'amour de son pays lui inspire! qu'il doit être malheureux! ajoutoit-elle avec un soupir; qu'il est à plaindre de vivre loin de celle qu'il aime! — L'absence et nos soins calmeront ses peines, et peut-être un jour l'amour, en lui imposant d'autres liens, lui fera-t-il oublier ses rigueurs, répondit le vice-roi, avec une intention qui n'échappa point à donna Cécilia. — Non, jamais, dit-elle tristement, jamais la pensée de donna Catherine ne s'effacera de son souvenir! — Il pourra ne pas l'oublier, et regretter tou-

jours de n'avoir pu lui consacrer sa vie ; mais il ne seroit pas impossible qu'il consentît à se laisser consoler. — S'il se pouvoit! dit la comtesse avec une étonnante vivacité. — Ah! je ne réponds de rien, repartit le vice-roi, en souriant et en remarquant la rougeur dont le front de donna Cécilia s'étoit coloré soudain ; ce n'est qu'une conjecture, et il y auroit peut-être de l'imprudence à s'y fier. Donna Cécilia baissa les yeux, étouffa un soupir, et changea subitement la conversation, affectant de faire céder à sa gaîté naturelle un instant de sensibilité. Son oncle pensa, néanmoins, qu'elle consentiroit volontiers à se charger du rôle de consolatrice auprès de son protégé ; il ne voyoit là rien que de très-naturel, et donnoit tacitement son consentement à tout ce qui pourroit en résulter.

Donna Cécilia avoit épousé, à l'âge de quinze ans, le comte Almeida, qui avoit alors trois fois son âge; étant éperdument épris de sa femme, il l'avoit déterminée à le suivre aux Indes, où il étoit arrivé à la tête d'une flotte considérable; voulant ensuite tenter quelque découverte, il avoit laissé la comtesse à Goa, sous la protection de son oncle. Il étoit parti depuis six mois, quand un des capitaines qui l'avoient accompagné entra dans le port, et apprit au vice-roi que le vaisseau qui portoit l'amiral avoit été frappé de la foudre, et s'étoit abîmé avec tant de promptitude dans les flots, que l'espoir de le sauver n'avoit pu luire un seul instant aux regards effrayés de ceux qui le suivoient. Donna Cécilia se trouva, par ce déplorable accident, maîtresse, à vingt-deux ans, d'une fortune considérable; elle pleura

sincèrement son mari, et se résolut à passer l'année de son veuvage chez don Alphonse, malgré les instances de ses parents qui la pressoient de revenir en Portugal.

Trois mois s'étoient écoulés depuis l'arrivée de Camoëns, et donna Cécilia, qui avoit quitté ses habits de deuil, sembla ne plus se ressouvenir de la promesse qu'elle avoit faite à sa famille. Don Alphonse, heureux de son séjour près de lui, se garda bien de la lui rappeler; mais il pensa qu'il ne devoit pas se faire honneur d'un tel oubli. Le lecteur sera sans doute de son avis, et peut-être seroit-il impatient d'avancer dans cette conjoncture, s'il n'étoit plus curieux encore d'apprendre ce qu'est devenue donna Catherine depuis que je l'ai laissée s'applaudissant de l'absence de don Juan.

CHAPITRE IV.

Rendez-vous interrompu, et mal interprété.

Le chancelier avoit accompagné le roi à Coïmbre, et cette circonstance permettoit à donna Catherine de s'entretenir quelquefois avec le seigneur Antonio : ce dernier lui avoit appris que Camoëns, heureusement arrivé à Goa, y avoit été accueilli avec empressement par don Alphonse, et la certitude du bien-être de son amant étoit venue alléger les chagrins d'une séparation dont elle n'osoit mesurer la durée.

Elle avoit [illegible]is à don Antonio quelques-unes des lettres qu'elle écrivoit chaque soir à Camoëns, et une réponse de ce dernier, en confirmant ce que don Antonio lui avoit appris, devint pour elle le trésor le plus précieux : c'étoit en relisant ces lignes, expression du plus tendre amour, qu'elle se confirmoit dans la résolution d'avouer au roi le sentiment qui l'enchaînoit à Camoëns ; elle espéroit revoir ce monarque guéri d'une passion qu'elle se plaisoit à croire peu profonde, en pensant qu'elle lui avoit laissé le courage de s'éloigner d'elle, sans autre mobile que sa volonté ; d'autres fois même elle se disoit qu'elle en avoit cru trop facilement des bruits auxquels la jalousie d'un amant pouvoit avoir beaucoup ajouté ; que don Juan n'éprouvoit pour elle que de l'amitié,

et qu'elle devoit moins redouter le blâme injuste de la cour, que le danger de perdre par sa froideur les bonnes grâces du roi, et de laisser ainsi échapper le seul moyen qui pouvoit amener le rappel de Camoëns, et assurer leur bonheur réciproque.

Don Juan aussi surpris que content de l'accueil qu'elle lui fit, ne fut pas le seul qui le remarqua, car on s'étoit malignement promis à la cour d'observer l'effet de cette première entrevue, et prévenu, pour ainsi dire, par donna Catherine, il vit s'évanouir en un instant toutes les résolutions que six mois d'absence n'avoient pas consolidées au point de les faire triompher d'un doux regard. La reine commença dès-lors à voir d'un œil jaloux les préférences de son époux pour la sœur du favori; elle s'en ouvrit à

quelques-unes de ses dames, et bientôt son inquiétude, qui n'étoit que l'ombre d'un soupçon, se fortifia des réticences des unes et des demi-confidences des autres.

Le retour du roi fut le signal de nouvelles fêtes, car la cour résidoit alors à Bélem. Donna Catherine ne dansoit pas depuis la catastrophe qui étoit venue décider du destin de sa vie, ayant pris pour prétexte la foiblesse de sa poitrine qui, disoit-elle, lui défendoit de se livrer à un exercice pour lequel elle avoit montré naguère le goût le plus vif. Mais chacun pensoit que le desir de répondre à l'empressement de don Juan qui s'approchoit souvent d'elle, étoit le véritable motif d'une résolution si peu d'accord avec son âge, et le roi lui-même étoit de l'avis de la cour. Un soir que les danses étoient

très-animées, ce monarque se voyant entouré de gens qu'il jugea devoir faire peu d'attention à ce qu'il pourroit dire, se hasarda à questionner donna Catherine sur l'état de son cœur. — Belle Catherine, lui dit-il, pourquoi cette sombre tristesse qui semble ne vous laisser supporter qu'avec effort la présence de vos compagnes et la gaîté bruyante de leurs jeux? — Sire, votre extrême bonté m'honore, répondit donna Catherine d'une voix tremblante. — Que craignez-vous? pourquoi différer à me laisser lire dans votre âme? dit le roi avec chaleur. — Hélas! reprit donna Catherine, comment oser jamais..... — Et si je vous évitois l'embarras de cette confidence; si je vous disois que j'ai pénétré votre secret; que je n'ai rien tant à cœur que d'assurer pour toujours

votre félicité. — Il se pourroit! reprit donna Catherine... Mais mon frère... — Soyez tranquille, répondit le roi, nous saurons le gagner : le moment et le lieu sont peu favorables, ajouta-t-il, en s'apercevant que la danse étoit achevée, et que mille regards se portoient déjà de leur côté : demain, trouvez-vous, à la fin du jour, sous le bosquet qui ombrage la fontaine de Diane; je vous y attendrai, tandis qu'on me croira à Lisbonne : c'est le moyen d'éviter les importuns.—Dans ce lieu solitaire! — Que pouvez-vous craindre ? L'entretien finit là, car ils étoient environnés de monde. Tandis que donna Catherine s'efforçoit de cacher son trouble, la figure de don Juan s'épanouit en pensant au bonheur dont il croyoit enfin avoir vu naître l'aurore. — A demain, dit-il en bais-

sant la voix, mais pas assez pour que la dame qui venoit de s'asseoir à sa place ne l'entendît pas : cette dame, qui avoit long-temps espéré d'attirer les regards du roi, nourrissoit pour donna Catherine une haine secrète, et c'étoit plutôt dans l'intérêt de sa coquetterie blessée, que par amitié pour sa souveraine, qu'elle s'appliquoit à épier les moindres démarches de celle qu'elle croyoit son heureuse rivale. L'adieu du roi, recueilli par elle avec empressement, fut répété le soir même à la reine, avec toutes les circonstances propres à exciter la jalousie de cette princesse.

Quant à donna Catherine, le danger de la démarche et l'espoir qu'elle sacrifioit en ne la faisant pas, se combattoient tour à tour dans son esprit. Tantôt ses desirs donnoient aux

paroles du roi un sens qui leur étoit bien cher; d'autres fois, elle craignoit que cette douce erreur ne fît bientôt place à une vérité terrible : s'il en étoit ainsi, pensoit-elle, le sort de son amant s'aggraveroit, et ce seroit pour consommer leur malheur à tous deux qu'elle auroit accordé au roi un rendez-vous qui la livreroit à toute sa colère, et, en cas de surprise, au ressentiment de la reine et à la risée de la cour. Mais cependant don Juan lui a dit qu'il n'avoit rien tant à cœur que d'assurer sa félicité; a-t-il pu insulter à sa vertu au point de croire que son bonheur pût être le fruit d'un sentiment criminel! J'ai déjà dit que les conseils d'Inès lui manquoient dans de pareilles circonstances. Auletta, toute dévouée à celle dont elle avoit causé le malheur, n'étoit ni

d'un âge, ni d'un caractère à la guider. Cette jeune fille n'avoit pu résister au repentir qu'elle conservoit de sa fatale indiscrétion; sa maîtresse savoit qu'elle lui devoit la catastrophe qui avoit rompu son union avec Camoëns, au moment qu'elle alloit devenir indissoluble. Mais cette dernière, après avoir cédé à l'impression que devoit faire sur elle une telle confidence, avoit fini par trouver tant de délicatesse dans cet aveu que rien ne commandoit, et que l'intérêt personnel auroit à jamais retenu sur des lèvres moins pures, qu'il avoit excité sa générosité. Au lieu de fermer son cœur à Auletta, elle la consoloit, en lui faisant considérer que sa faute, tout involontaire, n'étoit sans doute qu'un indice de plus ajouté à ceux qui auroient seuls amené la fatale surprise de l'er-

mitage. Auletta alors se précipitoit aux genoux de sa maîtresse, couvroit ses mains de baisers et de larmes, et lui juroit qu'elle seroit heureuse de donner sa vie pour elle, et d'expier par un tel sacrifice une faute dont le repentir ne finiroit qu'avec sa vie.

Le matin du jour où donna Catherine devoit se rendre à la fontaine de Diane, Auletta, en entrant dans la chambre de sa maîtresse, fut frappée de son extrême pâleur : la nuit avoit été cruelle; la sœur de don Pèdre ne s'étoit résolue qu'après les plus violents combats à une démarche dont le but étoit envisagé d'une manière si différente par don Juan. Elle fit confidence de son projet à Auletta, en ne lui laissant voir que l'espérance, et se rendit à la cour. Malgré la contrainte que la reine s'étoit imposée, ses regards redoublè-

rent le trouble de donna Catherine, qui, attendant avec impatience l'instant de se retirer, tâcha de se persuader que l'extrême altération de ses traits étoit la seule cause de l'attention qu'elle avoit excitée. Le chancelier étoit à la ville, où il avoit suivi le roi, et son absence donnoit à sa sœur la certitude de ne trouver aucun obstacle à son projet. Cependant, à mesure que l'heure du rendez-vous s'avançoit, elle sentoit son cœur céder davantage à l'hésitation. Le soleil étoit déjà couché depuis une demi-heure; elle s'étoit couverte de sa mantille; mais, prête à partir, elle tenoit son bras appuyé sur celui d'Auletta, et demeuroit immobile. — Eh bien! madame, dit la jeune fille, l'instant d'assurer votre félicité est arrivé. — Ma félicité! le crois-tu, Auletta? — Vous me l'avez dit. —

Allons, repartit donna Catherine, il faut l'accomplir ou consommer notre malheur... Que dis-je! peut-il s'accroître encore! reverrai-je jamais Camoëns, si je recule devant l'occasion qui m'est offerte! Allons, partons, Auletta; ne me laisse pas me livrer à des craintes sans doute mal fondées : c'est le seul espoir qui me reste ; s'il m'échappe, tout est perdu pour moi, je le sais; mais qu'importe, puisque je suis vouée à l'infortune!

Malgré sa résolution apparente, donna Catherine sentoit son émotion s'accroître à mesure qu'elle s'approchoit du lieu du rendez-vous; les citronniers de la fontaine se découvroient déjà à ses regards. — Allons, Auletta, dit-elle, arrête-toi ici ; je dois arriver seule auprès du roi. Auletta obéit, et donna Catherine continua de marcher. Don Juan,

qui l'attendoit depuis long-temps, vint à sa rencontre. — Pourquoi avez-vous tardé si long-temps, belle Catherine ? lui demanda-t-il; pourquoi tremblez-vous ainsi? personne ici ne peut nous surprendre; regretteriez-vous une démarche à laquelle je ne vous ai engagée que dans l'intérêt de votre bonheur et de votre tranquillité ? — Mon bonheur ! oui, sire, j'ose l'attendre de votre cœur généreux. — Que parlez-vous de générosité ! s'écria don Juan. — L'aveu que je me suis déterminée à vous faire, reprit timidement donna Catherine, vous prouvera la force du sentiment qui me fait agir. C'est de vous que doit dépendre aujourd'hui le destin du reste de ma vie. — Votre félicité est certaine, répondit vivement le roi; puis, tombant aux genoux de donna Catherine, il ajouta : Parlez,

qu'exigez-vous d'un amant que vos charmes ont enflammé du plus violent amour? — O ciel! s'écria l'amante de Camoëns, en dégageant sa main de celles du roi, et en courant précipitamment vers l'entrée du bosquet. Don Juan se leva pour la retenir; mais sa surprise fut extrême en se voyant arrêté par la reine; il ne douta point que l'apparition subite de cette princesse n'eût provoqué l'exclamation et la fuite de donna Catherine. Quant à celle-ci, se sauvant comme d'un piége, elle n'aperçut seulement point la reine, et arriva hors d'haleine auprès d'Auletta. — Je suis perdue! lui dit-elle; le roi m'aime, il a osé me le dire! il a osé me croire capable de partager son odieux amour! En achevant ces mots, elle tomba sur le banc où Auletta s'étoit assise pour l'attendre. —

Ma bonne maîtresse, rentrons, lui dit la jeune fille; la lune se cache sous les nuages, et le roi..... — Oui, oui, reprit donna Catherine, fuyons, car il sera bientôt sur nos pas, et pourroit me contraindre à l'entendre encore. Mais elle ne tarda pas à se reprocher de s'être laissée emporter à son indignation. Peut-être, pensoit-elle, le roi, qui l'aimoit, éclairé sur le véritable but de sa démarche, se seroit-il montré généreux; sa fierté, offensée de ma fuite, disoit-elle à Auletta, vient de fermer pour jamais son cœur à mes vœux. — Mais, madame, reprenoit celle-ci, vous pourrez, quand vous le voudrez, retrouver une occasion aussi favorable. — Moi, reprit donna Catherine, que je donne à don Juan l'idée que je veuille encourager sa témérité, que je consente à m'avilir au point de faire

naître une seconde fois cette pensée dans son cœur! Non, Auletta; non, jamais. — Je vous ai vu desirer mille fois, reprit Auletta, que le roi vous mît, par une déclaration formelle de ses sentiments, dans le cas d'attirer l'attention de votre frère sur ses projets à votre égard. — Oui, répondit donna Catherine; mais ce rendez-vous que j'ai accepté, comment le justifier? — En disant toute la vérité. C'étoit sans doute le seul parti qui restoit à donna Catherine; mais la crainte que lui inspiroit son frère, lui ôtoit la faculté de s'y résoudre. Comment hasarder une confidence qui devoit découvrir aux regards de don Pèdre une trame ourdie contre son autorité? Elle se détermina donc à laisser agir l'événement, résignée à tous les résultats qu'il pourroit amener.

CHAPITRE V.

Générosité récompensée. Soupçon injurieux. Terrible catastrophe.

—C'EST vous, madame! s'étoit écrié don Juan en voyant la reine. — Oui, sire, lui avoit répondu celle-ci avec un calme que lui inspira à l'instant la supériorité de sa position sur celle de son volage époux, et elle lui tendit la main pour l'obliger à rentrer dans le bosquet, et à s'asseoir auprès d'elle; ce qu'il fit sans aucune résistance, tant la modération de celle qu'il venoit d'outrager prit d'empire sur la véhémence des trans-

ports dont il étoit encore agité! Don Juan, lui dit la reine, je ne viens pas invoquer les droits d'un amour depuis long-temps dédaigné, ni vous prodiguer des reproches qui ne feroient qu'appesantir les chaînes que notre hymen vous impose; je me suis fait une loi de dévorer dans le silence les nombreux outrages que vous m'avez fait essuyer jusqu'à ce jour; mais du moins vous aviez respecté la retraite à laquelle je me suis condamnée, et votre inconstance, qui déchire mon cœur, n'avoit point encore osé s'exercer sous mes yeux; ma cour étoit un sûr asile contre vos entreprises amoureuses; vous sembliez craindre d'y donner l'exemple d'une licence contre laquelle de justes lois auront mis d'impuissantes barrières, si vous enseignez à les franchir.—Madame, croyez que

donna Catherine... — Je sais, reprit la reine, qu'elle étoit vertueuse, et qu'elle n'est point encore criminelle; long-temps elle a résisté à vos vœux, et deux ans d'une cour assidue l'ont déterminée avec peine à vous donner ce rendez-vous que le hasard m'a fait découvrir. Il en est temps encore, don Juan, le soin de votre gloire m'a décidée à une démarche à laquelle l'intérêt de mon amour n'auroit pu abaisser ma fierté : je vous aurois laissé entraîner dans le piége une nouvelle victime, si j'avois cru que vous eussiez envisagé de sang-froid le scandale qu'une telle intrigue causeroit dans Lisbonne : ce n'est plus une femme obscure qui devient l'objet de vos inconstantes amours, c'est Catherine d'Ataïde, c'est la sœur du chancelier, la sœur de votre favori. On dit, mais je ne puis

le croire, qu'il prête la main à une intrigue qui deviendroit la honte de sa famille, si je ne trouvois dans votre complaisance à m'écouter un sûr garant que vous ne balancerez pas à immoler les soupirs d'une flamme coupable à la crainte de ses inévitables conséquences. Parlez, don Juan, dites, me suis-je trop flattée ? ajouta la reine. — Tant de générosité, reprit le roi, me rend confus et me découvre un trésor de vertus et une fermeté de caractère que j'ai trop long-temps méconnus; ce seroit à vos pieds que je voudrois jurer de vous obéir, si j'osois espérer encore que vous pussiez croire aux serments d'un cœur si long-temps infidèle ? — Oui! s'écria la reine, en saisissant les mains de don Juan et les serrant avec force contre son cœur, je les reçois, ces ser-

ments que tu n'oses prononcer; ils deviennent pour moi le gage d'un bonheur qui ne m'a fuie que parce que j'ai craint de le réclamer comme mon bien. — Vous serez obéie, reprit le roi, avec une sorte de violence; mais bientôt, effrayé du sacrifice qu'il venoit de s'imposer, il se leva, comme s'il avoit cru, en changeant de lieu, échapper à la rigueur de ses combats, et reprit en silence le chemin du château. La reine marchoit à ses côtés, n'osant lui parler davantage; et ne sachant si elle devoit craindre d'avoir donné trop de foi à une émotion peut-être passagère, elle rentra dans son appartement, où une fervente prière lui rendit un peu de confiance.

Il n'en étoit pas de même de don Juan : il s'apercevoit aux serrements de son cœur qu'il s'étoit trop pressé de donner une pa-

rôle que la conduite admirable de la reine lui avoit, pour ainsi dire, arrachée; sa situation envers donna Catherine lui paroissoit d'ailleurs difficile, car il croyoit que la présence de la reine avoit seule amené son exclamation et sa fuite. Que pensera-t-elle de lui ? comment osera-t-elle reparoître devant sa souveraine ? Il ne lui laissera donc recueillir de l'amour qu'elle lui a inspiré, que la honte, et paroîtra à ses regards s'être voulu jouer de sa sensibilité ; peut-être même le soupçonnera-t-elle de complicité avec son épouse. O Ciel ! s'écria-t-il; plutôt qu'une telle pensée soit le résultat de mon silence, suivons le penchant de mon cœur; et que m'importe après tout que le Portugal blâme mon nouvel amour? de telles foiblesses n'ont jamais déshonoré la mé-

moire d'un roi. Mais, pensoit-il ensuite, elles cessent de mériter l'indulgence ; on les juge avec sévérité, quand elles portent leur influence sur les mœurs d'une cour entière, et par suite sur celles de tout un Etat : une intrigue vulgaire est, pour ainsi dire, en dehors de la majesté du trône, elle n'y sauroit porter atteinte, son obscurité la dérobe au scandale ; mais quand son objet ajoute à l'avantage d'un rang élevé tout ce qui commande l'admiration des hommes, les hommages passagers, aussi indiscrets que les regards, lui imposent une célébrité à laquelle on voudroit en vain la soustraire. Cathèrine! Catherine! s'écria-t-il, si je pouvois vous voir, vous parler, peut-être me rendriez-vous le courage d'accomplir un sacrifice que j'ai trop légèrement promis de consommer; peut-être

repousseriez-vous des vœux que le mystère seul pouvoit vous engager à écouter : je vous ferois mon juge; vous prononceriez entre la reine et vous, entre ma gloire et mon amour. Mais cet espoir m'est ravi; un second rendez-vous ne pourroit rester caché à la reine; je vous exposerois à d'amers reproches, car cette fois elle vous forceroit à l'entendre, je n'en saurois douter. Si don Pèdre cependant consentoit à favoriser une nouvelle entrevue! Ah! comment puis-je m'arrêter à cette pensée? un frère devenir complice du désh... Il s'arrêta sans achever ce mot, et frémit à l'idée qu'il pût un jour exprimer la position de donna Catherine. Ce coup-d'œil sur l'avenir de celle qu'il adoroit eut plus de force sur son âme que tous les arguments de la raison, et assura le triomphe de son épouse :

il se résolut donc à laisser agir celle-ci, et à demeurer le protecteur de donna Catherine. S'il eût sondé ses sentiments secrets, il les eût peut-être trouvés dominés par le desir que la jalousie de la reine le mît dans la nécessité de faire valoir ce titre, et vînt comme malgré lui servir son amour. Néanmoins, il cessa tout-à-fait ses visites à Bélem; et en s'étonnant que rien n'eût transpiré à la cour, du rendez-vous de la fontaine et de la surprise qui l'avoit interrompu, il ne comprenoit pas que donna Catherine eût osé, après ce qui s'étoit passé, affronter les regards de la reine, dont il ne pouvoit d'ailleurs s'empêcher d'admirer la conduite.

Il est pénible de déroger à l'opinion qu'on a précédemment donnée de soi-même: c'étoit

sur cette connoissance du cœur humain que l'épouse de don Juan avoit réglé sa conduite ; elle vouloit le forcer à garder sa promesse, en lui faisant penser qu'elle la croyoit infaillible : laisser voir des doutes sur la fidélité d'un serment, enhardit en effet à le trahir. Elle avoit aussi, à dessein, évité les regards de donna Catherine quand elle l'avoit surprise dans le parc avec le roi ; pensant qu'en agir autrement seroit nécessiter une explication qui ne laisseroit plus à donna Catherine que le parti de la retraite, et ouvriroit ainsi un champ libre aux projets amoureux de don Juan, au lieu qu'elle se flattoit qu'il n'oseroit point continuer une intrigue sur laquelle il ne pouvoit douter qu'elle ne tînt ses regards attachés. Ce plan, qu'elle s'étoit tracé d'avance, eut

tout le succès qu'elle devoit attendre de sa sagesse.

Cependant donna Catherine fut rejetée dans sa première mélancolie par le chagrin d'avoir laissé échapper une occasion qu'elle ne pouvoit plus espérer de voir renaître; et la reine ne manqua pas d'attribuer sa tristesse au regret d'avoir perdu une royale conquête; mais, loin de lui laisser voir le moindre changement dans son humeur, elle redoubla de bienveillance pour elle.

L'hiver avoit ramené la cour à Lisbonne. L'embarras du roi fut extrême quand il revit donna Catherine pour la première fois. Celle-ci croyant que la manière brusque dont elle avoit rejeté ses vœux en étoit la seule cause, feignit de ne pas s'en apercevoir; et don Juan, remarquant qu'elle étoit devenue l'ob-

jet des attentions particulières de la reine, pensa que la rare vertu de son épouse avoit aussi triomphé de l'amour de donna Catherine, et parvint à voir cette dernière, sinon avec indifférence, au moins avec les regards d'une amitié dont le souvenir de l'amour gênoit les élans. Quant à don Pèdre, il perdoit chaque jour quelque chose des faveurs du roi, et il s'aperçut avec non moins de chagrin de l'empire que la reine reprenoit sur son époux, et du refroidissement de ce prince à l'égard de donna Catherine. Cet heureux changement en avoit opéré un non moins favorable dans la santé de la reine, et son air habituel se ressentoit du contentement de son cœur. Don Pèdre ne put se défendre de remarquer avec regret un résultat qui contrarioit ses vœux;

car, bien qu'il eût osé à peine se les avouer à lui-même, ils avoient jusqu'à ce jour tourné ses actions vers le même but. N'ayant plus dans ce nouvel état de choses le même intérêt à surveiller les démarches de sa sœur, il la laissoit recevoir les fréquentes visites de don Antonio. Ce dernier étoit parvenu, à force d'instances, à la déterminer à confier ses chagrins à la reine, et à la supplier d'obtenir du roi le rappel de Camoëns.

Le jour étoit pris où la sœur de don Pèdre alloit, par une déclaration de ses véritables sentiments, détruire d'odieux soupçons; et le plaisir que la reine devoit trouver dans un tel aveu auroit sans doute amené le succès des plus chers desirs de celle qui l'imploroit. Mais, hélas! il est des êtres pour lesquels l'aspect du bonheur n'est que le présage de

nouveaux chagrins. Donna Catherine, la veille de ce jour qui sembloit devoir décider de sa destinée, se promenoit seule dans le parc du château, et réfléchissoit à ce qu'elle diroit à la reine pour l'intéresser à son sort. Elle est soudain retirée de sa rêverie par des soupirs étouffés; elle prête l'oreille; ils partent de la charmille qui borde l'allée où elle se trouve. Elle s'approche, elle écarte quelques branches, et aperçoit un homme immobile; une de ses mains cache son visage; de l'autre il tient une lettre ouverte; elle croit reconnaître la tournure de don Antonio. Une vague inquiétude lui fait desirer de se tromper: elle hésite encore; immobile, elle craint de sortir de sa perplexité; mais bientôt ces mots parviennent jusqu'à elle:—« Comment annoncer cette terrible nouvelle à donna

Catherine? » Elle s'élance aussitôt avec une telle promptitude, que don Antonio, surpris de son aspect, n'a pas le temps de cacher le papier qu'il tient. — D'où peut venir l'état où je vous vois? ces lettres! s'écria donna Catherine : O ciel! continua-t-elle, elles viennent de Goa! quel nouveau malheur?... Donnez, donnez, seigneur Antonio! Il étoit trop tard pour s'opposer à la volonté d'une amante, qui ne devoit pas se rendre à des excuses quand il s'agissoit de celui qu'elle adoroit. Elle a saisi les lettres, elle les dévore; son haleine est interrompue, son œil reste sec, et bientôt elle tombe évanouie entre les bras de don Antonio. Celui-ci, retrouvant du courage pour la secourir, la pose sur un banc voisin. Il voudroit la quitter pour lui procurer des soins plus efficaces que les siens;

mais le soleil est couché, et il craint pour elle d'outrageants soupçons : long-temps il ne sait que résoudre ; enfin, le danger que peut avoir pour donna Catherine l'état où il la voit, lui fait négliger toute autre considération ; il va s'éloigner, quand un soupir s'échappe de la poitrine de l'amante de Camoëns : elle ouvre les yeux. — Est-ce un songe cruel ? Non, non, dit-elle aussitôt ; il n'est que trop vrai, don Antonio ; il n'existe plus ! Donnez, donnez sa lettre ; je ne veux pas douter de mon malheur. — Permettez, madame, lui dit don Antonio, que je vous reconduise au château ; demain je vous remettrai ce fatal papier.... — Demain ! demain ! répéta donna Catherine ; et pourquoi pas aujourd'hui ? Ce délai adoucira-t-il ma destinée ? En ce moment Auletta, que la

longue absence de sa maîtresse avoit rendue inquiète, s'approcha d'elle. — O mon Dieu! madame, que vous est-il donc arrivé? dit-elle en entendant ses sanglots. — Il est mort! répondit donna Catherine d'un accent concentré; et elle parut prête à s'évanouir de nouveau. Auletta, aidée de don Antonio, l'obligea à quitter la place où elle demeuroit immobile, et ils la traînèrent plutôt qu'ils ne la conduisirent à son appartement. Don Antonio remit la lettre fatale à Auletta, en lui recommandant de ne la donner à sa maîtresse que le lendemain, et se retira, car sa douleur étoit si vive qu'il n'eût pu trouver un mot contre le désespoir de donna Catherine.

CHAPITRE VI.

Ce qui se passoit à Goa. Expédition.

Les Maures ne laissoient pas aux Européens établis sur les côtes de l'Afrique le temps de jouir des douceurs de la paix; il falloit que ceux-ci fussent sans cesse prêts à prendre les armes, soit pour leur propre compte, soit pour défendre des rois que Charles-Quint ou don Juan avoit consenti à reconnoître pour alliés. Le clairon a sonné; don Alphonse part; Camoëns obtient la faveur de l'accompagner. La lutte s'engage; les Espagnols ob-

tiennent un glorieux triomphe, et leur retour à Goa est accueilli par des hymnes et des cris d'allégresse; mais l'amitié y mêle ses larmes: don Alphonse souffre avec peine les acclamations d'un peuple enivré; et ce peuple lui-même fait succéder un morne silence à ses transports, quand il voit, porté sur les lauriers qui devoient ombrager sa tête, celui dont l'audace belliqueuse a fait pencher du côté de ses compatriotes une victoire longtemps indécise. Camoëns existe encore; mais la pâleur, présage d'une mort prochaine, est répandue sur son visage; son pourpoint et son manteau sont couverts de sang; une large bande entoure son corps et semble comprimer les battements de son cœur; ses yeux, qui brilloient naguère de la flamme du génie, s'ouvrent avec peine pour se refermer aussi-

tôt; sa bouche, dont le commandement étoit devenu le signal du triomphe, est maintenant fermée, et laisse s'exhaler une haleine brûlante : peut-être une oreille attentive pourroit en séparer des sons à demi-articulés et en composer un nom chéri.

Nommé commandant sous les ordres du vice-roi, Camoëns avoit reçu une blessure à la poitrine, après avoir fait des prodiges de valeur, et le chirurgien, en visitant sa plaie sur le champ de bataille, avoit déclaré qu'il la croyoit mortelle.

J'ai déjà fait pressentir que l'admiration de donna Cécilia étoit prête à s'associer un sentiment plus tendre; on ne s'étonnera donc pas du désespoir dans lequel la plongea la vue du triste état de Camoëns : elle ne considère que lui au milieu de la

foule qui entoure le brancard qu'on vient d'entrer dans la cour de l'hôtel. Le danger qui le menace est sa seule pensée; le chirurgien, qui n'a point quitté Camoëns depuis le coup fatal, voudroit qu'elle retînt la véhémence de sa douleur. Il cherche à lui donner une espérance qu'il ne partage point, et engage don Alphonse à la faire éloigner; celui-ci n'y parvient qu'en lui promettant de la rappeler aussitôt que Camoëns aura été transporté dans son lit. Donna Cécilia, rentrée dans son appartement, passe une heure dans une agitation que chaque minute vient accroître. Ne pouvant plus résister à sa douloureuse impatience, elle alloit sortir pour se rendre auprès du blessé, quand don Alphonse entra chez elle. Ma chère nièce, lui dit-il, je t'apporte de bonnes nouvelles; le

docteur a levé l'appareil de la blessure, et nous donne quelque espoir. — O ciel! s'écria donna Cécilia, ne m'abusez-vous pas? — Non, reprit don Alphonse; je te dirai même plus : notre ami a ouvert les yeux et a semblé me reconnoître. — Il vous a reconnu! et ses regards se sont-ils promenés autour de lui? a-t-il paru chercher....? — Sa paupière s'est baissée aussitôt. — Peut-être elle va se rouvrir; venez, mon oncle, je veux voir s'il me reconnoîtra aussi. — Au contraire, repartit don Alphonse, il faut t'interdire pendant quelques jours l'entrée de sa chambre; ta présence pourroit lui causer une émotion dangereuse. — Vous croyez, mon oncle? repartit donna Cécilia; vous croyez que ma présence lui causeroit de l'émotion? — Je le crains, et toute agitation lui seroit funeste.

—Alors je dois me résigner, dit la comtesse, avec un ton qui exprimoit autre chose que de la résignation, mais surtout ne me trompez pas sur son état. — Je te le promets, reprit le vice-roi; calme-toi, afin de pouvoir lui donner tes soins quand il sera assez bien pour les recevoir sans danger. La comtesse promit de commander à son impatience, et don Alphonse retourna près du malade, non sans faire réflexion sur le chagrin que donna Cécilia éprouveroit si ce dernier venoit à succomber.

Camoëns, après trois jours d'une sorte d'agonie, reprit toute sa connoissance; mais elle étoit due en grande partie à la violence de la fièvre. Dans un des moments où celle-ci lui laissoit quelque trève, il fit signe au vice-roi de s'approcher. — Où est

la comtesse? lui demanda-t-il. — Dans son appartement, répondit don Alphonse. — Ne pourroit-elle pas m'accorder quelques instants? je serois heureux de la voir avant que ma paupière se fermât à jamais. Le vice-roi s'efforça d'éloigner le douloureux présage que les dernières paroles du malade venoient d'exprimer, et le quitta pour revenir bientôt suivi de sa nièce, qui apprit avec transport que c'étoit Camoëns lui-même qui l'avoit demandée.—Madame, lui dit ce dernier, l'intérêt que vous m'avez témoigné dès l'instant que don Alphonse me reçut ici, me fait espérer que vous ne regarderez point comme une indiscrétion la faveur que j'implore aujourd'hui. La comtesse se hâta de l'assurer qu'elle étoit restée à regret aussi long-temps éloignée de lui, et Camoëns s'efforça de

sourire en signe de reconnoissance. Donna Cécilia s'assit près de son lit, et sentit une satisfaction secrète en voyant ses regards languissants se promener avec inquiétude autour de la chambre et revenir sur elle avec une expression qui sembloit indiquer le desir qu'elle restât seule avec lui. Soit que le vice-roi eût pénétré sa pensée ou que quelque affaire l'appelât en effet, il ne tarda pas à s'éloigner. Je te confie notre malade, dit-il alors à sa nièce; et celle-ci, en l'assurant qu'elle ne le quitteroit pas, ne vit point sans émotion Camoëns sourire une seconde fois.

Don Alphonse étoit à peine dehors de l'appartement, que Camoëns pria la comtesse de faire sortir les gens qui le gardoient, desirant, lui dit-il, l'entretenir en particulier. Donna Cécilia n'hésita point à le satisfaire. —

Madame, lui dit-il, aussitôt qu'ils furent seuls, l'amitié dont vous daignez m'honorer m'enhardit à vous demander un dernier service. — Parlez, reprit la comtesse avec vivacité, et soyez assuré de mon empressement à accomplir votre volonté. — Je n'attendois pas moins de votre obligeance. Je ne m'aveugle pas sur mon état; et quoique le médecin fasse luire l'espérance de ma guérison, je la crois impossible. — O ciel! s'écria donna Cécilia, pouvez-vous nourrir cette effrayante pensée! et des larmes s'échappèrent de ses yeux. — Elle peut être telle pour l'être comblé des douceurs de la vie; mais pour moi, qui fus réservé à en épuiser toutes les amertumes, que sont quelques années de plus passées sur cette terre? elles ne feroient qu'accroître la somme de mes infortunes. — Croyez que le

ciel voudra y mettre un terme, repartit donna Cécilia. — Je ne laisserai point ici-bas cet espoir, reprit Camoëns; mes regrets et mes peines qu'ils alimentent, ne peuvent finir qu'avec ma vie. — Calmez-vous, reprit la comtesse, et n'ajoutez point au danger de votre état par un aussi triste retour sur le passé : l'avenir n'est point du domaine de l'homme, le présent même lui échappe; laissez au ciel le soin de votre destinée future. — Ma destinée! dit Camoëns, quelques heures encore, et elle sera accomplie. Mais je m'aperçois que ces réflexions lugubres vous fatiguent. — Elles m'attristent, repartit donna Cécilia; je m'afflige de voir le peu de prix que vous attachez à l'amitié de mon oncle et à la mienne. — Madame, pardonnez-moi, je suis bien malheureux; mais je n'ai jamais été ingrat. Si

je ne comptois pas sur cette amitié que vous m'accusez de méconnoître, je n'oserois point vous prier de devenir aujourd'hui l'interprète de mes dernières pensées auprès de donna Catherine; ma main est trop tremblante, et... — Vos vœux seront comblés, reprit la comtesse, en l'interrompant, avec une expression qui n'auroit point échappé à Camoëns, si un seul objet n'eût en ce moment absorbé toutes ses pensées. — Que votre empressement m'est cher, et qu'il va me devenir précieux! reprit-il. Donna Cécilia ne répliqua pas, et, saisissant une plume, elle plaça du papier devant elle, et attendit, la tête appuyée sur une de ses mains, que le malade lui dictât la lettre suivante :

« Ma chère Catherine,

» Encore quelques instants, et mon âme abandonnera pour toujours cette terre que ta présence pouvoit seule embellir à mes yeux. Le ciel, du moins, n'a pas trompé l'unique espoir que m'avoit laissé notre cruelle infortune. La mort que j'allois chercher dans les combats a répondu à mes vœux; mais le sabre du Maure m'a laissé quelques gouttes de sang, et mon cœur, fait pour souffrir, gémit encore. Je vais expirer loin de toi; tu ne recueilleras point mon dernier souffle; un seul de tes soupirs n'accompagnera point mon âme à sa demeure céleste, et ma dépouille, froide comme la pierre qui doit la couvrir, s'anéantira sans que tes larmes aient

coulé sur elle. O ma Catherine! que cette idée est pénible! elle me fait presque déplorer un trépas que j'ai si souvent invoqué. Si la mort m'eût frappé près de toi, ta main auroit pressé la mienne dans le court instant qui sépare le temps de l'éternité, et ce serment tacite d'une éternelle union auroit suffi à l'inquiétude de mon amour jaloux : alors ma chaîne mortelle se seroit brisée sans effort, puisque j'aurois emporté l'assurance de te retrouver un jour aussi pure que je te laisse sur la terre. Aussi pure! entends-tu Catherine, comprends-tu tout ce que ce vœu d'un amant renferme? Cruel que je suis! non, je n'exige point ce sacrifice; tu es libre, je te rends tes serments: sois heureuse.» Camoëns s'arrêta, et, après un court intervalle, il demanda la plume et

la lettre à donna Cécilia. Son regard s'arrêta sur les derniers mots qu'il avoit dictés; il les répéta, et les traçant une seconde fois, il y ajouta ceux-ci, à peine lisibles, tant sa main étoit foible et tremblante : « et le pourras-tu sans Camoëns ! »

« Adieu, Catherine ; la force m'abandonne ; reçois mon dernier soupir.

» CAMOËNS. »

La plume s'échappa des mains du malade, et une demi-heure se passa avant qu'il pût retrouver assez de force pour parler à la comtesse, qui, agitée par divers sentiments, étoit restée immobile. — Madame, lui dit-il enfin, je vous en supplie, ajoutez à la bonté que vous venez d'avoir pour moi, celle de faire partir cette lettre aussitôt que j'aurai cessé

d'exister : c'est une grâce que je vous demanderois à genoux, s'il me restoit assez de force. La position de la comtesse étoit cruelle; cependant elle fit un dernier effort sur elle-même, pour dire à Camoëns que sa volonté seroit ponctuellement remplie; et, se sentant défaillir, elle se hâta de se retirer : elle ne parvint qu'avec peine jusqu'à son appartement; là, d'abondantes larmes s'échappèrent de son cœur; mais la scène qui venoit de se passer avoit agi trop violemment sur elle pour que son effet fût détruit par ce soulagement passager, et la fièvre la contraignit à se mettre au lit.

Le mieux qui s'étoit laissé voir dans l'état de Camoëns avoit cédé à l'émotion que lui avoit causée la lettre qu'il avoit dictée; le danger avoit dès-lors repris tout son em-

pire; et quand donna Cécilia, un peu remise, témoigna, quelques jours après, le desir d'aller le visiter, son oncle ne répondit à ses instances que par des larmes, et finit par lui apprendre que Camoëns n'existoit plus. Elle reçut cette nouvelle avec un courage auquel elle ne s'attendoit pas; et, sans avoir fait part à don Alphonse de la dernière volonté du défunt, elle songeoit comment elle pourroit la remplir, quand l'officier qui se chargeoit ordinairement de ses lettres pour Lisbonne, fit demander à lui parler, et lui annonça qu'ils alloient mettre à la voile avant une heure; elle le pria d'attendre, et écrivit à la hâte quelques mots à don Antonio, pour lui annoncer la mort de son ami, et le desir que celui-ci avoit témoigné que la lettre incluse dans la

sienne fût remise à donna Catherine le plus tôt possible après son décès; elle recommanda ensuite, d'une manière particulière, ce paquet à l'officier. Celui-ci l'assura de son exactitude, et la quitta aussitôt. Ce devoir une fois rempli, elle sentit son courage l'abandonner, et passa le reste du jour dans les larmes, car elle n'avoit point senti son amour s'affoiblir par la dernière confidence de Camoëns. La constance trouve grâce dans le cœur des femmes, et le prix que cette vertu ajoute au sentiment qu'elles envient est un titre de plus à leur estime; aussi la comtesse avoit été bien plus affligée de perdre l'espoir de rendre Camoëns au bonheur, que blessée de son indifférence. Minuit venoit de sonner; elle avoit congédié ses femmes, et, restée assise à la même

place, elle ne pensoit point à chercher le sommeil. Elle se lève tout à coup; elle veut, sans prévenir personne, se rendre auprès du défunt, et mêler ses prières à celles qu'on récite près de son lit. Elle traverse sans bruit le long corridor qui sépare son appartement de celui de Camoëns : la porte de la chambre est ouverte; un silence profond y règne; un flambeau veille seul près de la couche funèbre, car le sommeil a surpris les gardes. Donna Cécilia retient son haleine, et ses pas discrets semblent craindre de troubler le calme religieux de la mort. Elle est arrivée près du lit; sa main tremblante en écarte les rideaux; la figure de Camoëns est encore découverte, il semble dormir comme les femmes qui l'entourent. Quel rapprochement! pensoit donna Cécilia, quelle ressem-

blance entre le sommeil et la mort! La mort! est-il possible qu'elle retienne pour jamais dans ses liens celui que le Ciel sembloit avoir créé pour être l'ornement et la gloire du monde! Non, tu dors, Camoëns! Mais, saisissant la main de celui à qui elle s'adresse, elle croit sentir passer dans toutes ses veines le froid qui la glace. Il est donc vrai, dit-elle en retenant sa voix, il est donc vrai que je te vois pour la dernière fois! Camoëns! Camoëns! ajouta-t-elle en se penchant sur le lit, qu'il sera doux pour moi le jour où j'irai te rejoindre!... Insensée! que dis-je ? cet espoir doit s'éteindre dans mon cœur, puisque le tien est demeuré insensible à mon amour, puisqu'une autre doit partager avec toi le bonheur céleste; amante de ton choix ici-bas, elle sera ta compagne privilégiée

dans le séjour divin! Et tu me parlois de ses peines! tu te reprochois d'avoir causé le malheur de sa vie! Ce malheur, du moins, elle le laissera sur la terre; et moi, tandis qu'elle boira les mêmes délices que toi, je serai consumée par les regrets! O Camoëns! Camoëns! Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et couvrit, sans qu'elle s'en aperçût, le visage du fidèle amant de donna Catherine. Immobile, elle reste penchée sur le lit: un foible soupir a frappé son oreille; elle s'approche davantage; ses lèvres effleurent la bouche entr'ouverte de Camoëns, elles s'en éloignent, y reviennent encore, s'y reposent: elle ne se trompe pas; un souffle léger a répondu à son haleine brûlante: elle reprend la main dont le froid l'avoit saisie, elle lui semble moins glacée. Il vit! s'écrie-

t-elle. Son cri éveille les gardes qui, à moitié endormies, n'ont vu que sa robe blanche, et, la prenant pour un fantôme, s'éloignent précipitamment; mais, craignant de compromettre leur réputation de courage, elles n'osent éveiller personne, et se réfugient dans le vestibule de l'hôtel, bien résolues à y attendre le jour.

Donna Cécilia, demeurée seule, fait bientôt succéder les soins de la plus tendre sollicitude à l'élan de la joie. Une potion est sur la table, elle en introduit quelques gouttes dans la bouche de Camoëns; elle porte la main sur le cœur de celui qu'elle dispute au trépas; elle s'empresse de détacher la bande qui le comprime; un soupir plus prononcé, un battement interrompu par intervalle viennent augmenter son es-

poir. O bonheur ! Camoëns ouvre les yeux, et, s'il les ferme à plusieurs reprises, sa respiration devient plus libre. — Où suis-je ? dit-il enfin d'une voix foible ; qui me rappelle à la vie ? est-ce toi, Catherine ? — Toujours Catherine ! murmura la comtesse. — Oui, toujours ! répéta Camoëns ; puis reconnaissant donna Cécilia : — J'ai dormi bien long-temps ; est-ce que vous êtes restée toujours près de moi ? demanda-t-il. — Non, seulement depuis deux heures. — Toute seule ? La comtesse ne répondit pas. — Et pourquoi toute seule ? poursuivit Camoëns. — Vous le saurez plus tard ; mais ne parlez pas davantage. — Pourquoi ? demanda le malade. — Le médecin l'a défendu, et je vous en prie. Camoëns obéit, se contentant de porter sur la com-

tesse, assise près de son lit, des regards où se peignoit la reconnoissance.

Cependant les premiers traits du jour ont fait pâlir le flambeau qui brûle encore; des pas lourds et craintifs se font entendre: — Entre d'abord, disoit une des femmes. — Non, répondoit l'autre; tu es mon ancienne: c'est à toi de me donner l'exemple du courage. Donna Cécilia, que ce débat tourmente, parce qu'elle craint qu'il ne réveille Camoëns qui vient de s'endormir, se lève, et se dirige vers la porte: — Ne redoutez rien, dit-elle à voix basse. Mais le coup de fusil du chasseur ne fait pas plus d'effet sur le lièvre craintif que la douce voix de donna Cécilia n'en fit sur les cœurs timides des gardes effrayées. Elles fuient avec la rapidité de l'éclair, et la comtesse, en les rejoignant,

a beaucoup de peine à leur faire comprendre ce qui s'est passé, et à leur persuader qu'elle seule a causé leur frayeur; il est fort douteux qu'elle les eût décidées à retourner auprès du malade, si elle ne les avoit accompagnées.

Camoëns s'étoit réveillé en l'absence de sa libératrice, et, tout étonné de se trouver seul, il avoit porté ses yeux autour de lui : un cierge prêt à s'éteindre, un crucifix, tout l'appareil de la mort s'étoit offert à ses regards. Il cherchoit à rassembler ses idées confuses, quand donna Cécilia rentra suivie des gardes. —C'est donc vrai, dit une de ces femmes, en observant Camoëns, vous voilà revenu! Ah! vous devez, par saint Jacques, une belle reconnoissance à madame la comtesse; sans elle... La garde se tut à un signe que lui fit donna Cécilia. — Vos soins m'ont arraché

des liens du trépas, dit Camoëns à cette dernière; je sens que ma vie, si elle peut se prolonger, me sera moins amère, puisque je vous la dois. La comtesse ne répondit pas; mais elle serra la main du malade, et son regard laissa deviner quelque chose de la douce volupté qui venoit de se glisser dans son cœur.

La nouvelle du retour de Camoëns à la vie s'étoit promptement répandue dans l'hôtel, et le vice-roi arriva bientôt accompagné du médecin. Ce dernier, après avoir tâté le pouls du malade, dit que sa léthargie, produite par une crise salutaire, l'avoit mis hors de danger, et que la tranquillité et un régime suivi ameneroient bientôt son prompt rétablissement; mais Camoëns, dont l'âme étoit sans cesse agitée, ne retrouva qu'au bout

d'un mois assez de force pour se lever. La comtesse, qui ne l'avoit presque point quitté depuis le jour qu'elle l'avoit rappelé à la vie, resta aussi sa compagne assidue durant sa convalescence, qui fut d'autant plus longue, que Camoëns, ne recevant aucune nouvelle de Lisbonne, étoit dévoré d'inquiétude. Il paroissoit avoir perdu tout-à-fait le souvenir de la lettre qu'il avoit dictée pour donna Catherine à la comtesse; et celle-ci, l'aimant chaque jour davantage, s'étoit bien gardée de la lui rappeler, et avoit, au contraire, trouvé moyen d'intercepter celles qu'il avoit adressées depuis, soit à son amante, soit à don Antonio, et de dérober aussi à ses regards la réponse de ce dernier. Ainsi, l'effet de la nouvelle de la mort de son amant subsistoit tout entier pour donna Catherine;

et la comtesse aimoit à nourrir l'espoir de s'attacher Camoëns, en lui persuadant que le silence des objets de son fidèle souvenir étoit le résultat d'un oubli cruel et offensant; mais il n'y vouloit voir que la triste conséquence de la tyrannie de don Pèdre. Il a fait exiler Antonio, disoit-il souvent à donna Cécilia, et la triste Catherine n'a plus personne à qui elle puisse confier ses peines et la douce expression du souvenir qu'elle conserve de son malheureux amant. Donna Cécilia, sans contredire ouvertement les pensées de Camoëns, s'empressoit de saisir l'ombre d'un soupçon, et le nourrissoit en paroissant vouloir l'éloigner. Don Alphonse, qui ignoroit la circonstance de la lettre, et pour lequel l'amour de sa nièce n'étoit plus un mystère, auroit voulu que

Camoëns se décidât à le partager, et la secondoit merveilleusement en parlant sans cesse du pouvoir de l'absence sur la constance des femmes; mais Camoëns, en ne restant pas tout-à-fait invulnérable aux coups qu'ils lui portoient, sentoit que si donna Catherine l'oublioit, il ne pourroit jamais l'imiter.

Le danger qu'a couru ce fidèle amant m'a fait négliger de m'occuper de Fernando, qui, ayant pris les armes pour ne pas quitter son maître, avoit été fait prisonnier par les Maures, dans le moment où il s'élançoit pour parer le coup qui avoit failli coûter la vie à Camoëns. Toutes les instances de ce dernier et les tentatives du vice-roi n'avoient encore pu le retirer des mains des ennemis, quoiqu'une année se fût écoulée depuis ce com-

bat à la fois glorieux et funeste. Mais le lecteur s'intéresse sans doute plus encore à ce qu'est devenue l'infortunée Catherine depuis le jour où la lettre de Camoëns est venue détruire à jamais ses espérances.

CHAPITRE VII.

Résolution subite. Vœux précipités

Qu'elle fut déplorable la nuit qui suivit la nouvelle fatale ! Auletta n'avoit point quitté sa maîtresse; elle recueilloit comme autant de reproches ses plaintes, et ne leur opposoit que des prières et des larmes. Donna Catherine n'avoit point voulu consentir à se mettre au lit, et passoit tour à tour de la plus véhémente douleur au plus morne abattement; elle s'asseyoit alors, et ses yeux se fixant sur un point, ne s'en détachoient qu'a-

près un long intervalle; quelques soupirs venoient seulement, comme à son insu, interrompre le silence alarmant du désespoir. Il est quatre heures du matin, Auletta a ouvert les volets de la chambre : elle espère que les premiers traits du jour, en y pénétrant, donneront un caractère moins sombre à la douleur de sa maîtresse. — Pourquoi, dit cette dernière, pourquoi me forces-tu de voir encore le soleil? Auletta, une nuit éternelle, voilà ce que je desire : le cachot le plus obscur deviendroit l'asile de mon choix, si le monde... Que dis-je? le monde! et qui m'oblige maintenant à y traîner mon existence? le seul lien qui pouvoit m'y retenir est rompu; d'ailleurs, la volonté de Camoëns est ma loi. Donne sa lettre, Auletta. — Madame... — Donne, te dis-je. « *Aussi pure*

que je t'ai laissée sur la terre! aussi pure! entends-tu, Catherine? comprends-tu tout ce que ce vœu d'un amant renferme?...» — Oui, je le comprends! s'écria l'amante désolée. Un soupir, un regard même ne viendra pas profaner celle que tu as nommée ton épouse : une profonde retraite, une union céleste, voilà désormais le sort que j'ambitionne : de ce moment, je suis morte à ce monde que tu as quitté. Je veux écrire, ajouta-t-elle, en s'adressant à Auletta. Celle-ci s'empressa d'apporter ce qui étoit nécessaire. Donna Catherine traça quelques lignes; puis, remettant le papier à la jeune fille : — Va, dit-elle, va porter ce billet à mon frère. Auletta hésitoit entre la crainte de laisser sa maîtresse seule, et celle de lui déplaire. — Ne perds pas de temps, poursuivit donna Cathe-

rine; il est bientôt six heures : je veux entretenir mon frère avant qu'il se rende chez le roi. Auletta n'osa pas répliquer, et se rendit en toute hâte à l'appartement de don Pèdre. Elle montre au valet de chambre le billet que donna Catherine lui a ordonné de ne remettre qu'entre les mains du chancelier : on la conduit près de lui; il est frappé de la pâleur de son visage : — Qu'est-il arrivé à ma sœur? s'écrie-t-il. Auletta, pour toute réponse, laisse échapper quelques larmes en lui remettant le papier par lequel donna Catherine lui demande de venir la trouver à l'heure même. Le chancelier, presque effrayé de ce message, suit aussitôt la jeune fille, impatiente de retourner auprès de sa maîtresse. — Tenez, dit donna Catherine à son frère, en lui présentant avec la lettre de Camoëns celle

que donna Cécilia y avoit jointe pour don Antonio; lisez, et applaudissez-vous de votre tyrannie. Don Pèdre parcourt avec empressement ces papiers accusateurs, et il regarde donna Catherine avec des yeux mouillés de larmes, car le changement du roi à son égard lui faisoit déjà regretter d'avoir immolé le bonheur de sa sœur aux illusions décevantes de l'ambition. Il avoit bien souvent pensé à hasarder la demande du rappel de Camoëns, et nourrissoit le projet de faire oublier ses torts à force de bienfaits; mais la crainte, en appelant les regards du roi sur le passé, de lui faire concevoir des soupçons injurieux et trop fondés, retardoit toujours la réparation qu'il méditoit. Ce fut donc avec toute la franchise d'un cœur repentant qu'il déplora la mort de Camoëns;

et supplia sa sœur de ne le point haïr. —La haine, lui répondit donna Catherine, doit moins que jamais trouver accès dans mon cœur; ses tourments ne me rendroient pas ce que j'ai perdu; mes pensées n'ont plus qu'un seul but, je ne forme qu'un seul desir, c'est de voir couler dans une sainte retraite les jours que Dieu me condamnera à passer encore sur la terre. Voyez la reine, faites-lui part de mon projet, obtenez son consentement, et, à ce prix, je vous promets de vous pardonner un malheur que la mort seule a le pouvoir de finir. Don Pèdre, comme accablé du terrible résultat de ce qu'il ne craignoit pas d'appeler son crime, ne répondoit rien, et il fallut que donna Catherine lui rappelât que l'heure où il devoit se rendre chez le roi approchoit. Alors, sortant de

son immobilité, il tenta de la détourner de son dessein, la suppliant de permettre qu'il différât de quelques jours sa démarche auprès de la reine ; mais elle n'y voulut pas consentir, et, réduit par l'étendue de ses torts à l'attitude d'un criminel devant son juge, il obéit, quand naguère il ordonnoit avec tant d'orgueil. La reine, qu'une résolution aussi spontanée avoit droit de surprendre, répondit à don Pèdre qu'elle vouloit, avant de rien décider, voir sa sœur, et apprendre d'elle-même les motifs qui l'engageoient à embrasser un tel parti. Donna Catherine, obligée de se rendre à ses desirs, lui fit confidence de ses peines et de la cause qui les avoit produites, en omettant cependant tout ce qui concernoit le roi et pouvoit jeter un jour défavorable sur la con-

duite de don Pèdre. La reine, concevant par ce récit l'injustice de ses propres soupçons, donna des larmes à une telle infortune, et ne consentit à la retraite de la sœur du chancelier qu'en pensant que quelques mois de solitude amortiroient la violence de sa douleur, et lui rendroient le desir et la faculté de revenir embellir une cour que son absence alloit attrister.

Donna Catherine alla coucher le soir même au couvent des Ursulines, accompagnée d'Auletta, qui se promit, si elle ne recevoit pas de nouvelles de Fernando, d'imiter la détermination de sa maîtresse. Mais quand l'année de noviciat de celle-ci fut accomplie, et que, résistant aux prières de son frère et aux instances de la reine, elle eut prononcé ses vœux, Auletta ne savoit

encore rien de positif sur le destin de Fernando, et ne put se résoudre à s'engager dans des liens qui feroient, pensoit-elle, le malheur de son amant si elle devoit le revoir. Ce fut alors une nécessité pour elle de s'éloigner de donna Catherine, ce qu'elle n'accomplit pas sans verser bien des larmes : elle retourna auprès de sa mère, qui fut enchantée de la voir changer de résolution.

Don Pèdre, dévoré de remords et de chagrins, se résolut bientôt à quitter la cour. Depuis l'entrée de donna Catherine au couvent, le roi ne le regardoit plus qu'avec des yeux où se peignoit le reproche : ainsi les soupçons qu'il avoit craint de faire naître en travaillant à réparer ses torts, s'étoient glissés d'eux-mêmes dans l'esprit de don Juan, et les fils d'une trame odieuse s'étoient déve-

loppés aux regards de ce monarque, et l'avoient rempli d'indignation contre don Pèdre, quand la reine lui avoit appris la cause de la retraite de donna Catherine. Le chancelier, en se faisant justice, n'avoit donc fait que prévenir une disgrâce éclatante. Abandonné de ceux qui avoient encensé sa faveur, il s'écrioit souvent dans sa solitude : Heureux l'homme qui, en quittant les grandeurs, peut mêler à leur souvenir le chagrin d'avoir fait des ingrats! Le droit qu'il a de se plaindre des hommes est un témoignage rendu à sa vertu; et cet amour de ses semblables, qui le fit les associer à ses heureux destins, le porte à leur pardonner leur défaut de reconnoissance; mais pour moi, dont l'égoïsme a conduit toutes les actions, puis-je m'applaudir du peu de bien que j'ai fait? Puis-je exi-

ger des hommes une gratitude qu'ils ne me doivent pas, puisque jamais le désintéressement n'a déterminé ma protection; puisque, sous la couleur d'être utile, je ne servois en effet que les desirs d'une ambition effrénée, et ne pouvois ainsi éviter le malheur d'être injuste? C'est peu, disoit-il d'autres fois, c'est peu d'avoir mérité le mépris de mes concitoyens; je pourrois, en le regardant comme un juste châtiment, le faire servir à l'expiation de mes fautes; mais un remords qui me ronge, une douleur qui ne peut espérer d'adoucissement, est celle d'avoir détruit à jamais la félicité de Catherine; je lui ai tout ravi! s'écrioit-il, en se frappant le front avec violence, et elle s'efforce de me consoler. Ce n'étoit effectivement qu'auprès de sa sœur que don Pèdre retrouvoit un

peu de tranquillité : l'âme de cette femme infortunée, déshéritée de la félicité terrestre, avoit tourné toutes ses espérances vers une autre vie, et la résignation avoit donné à son existence un calme qui ressembloit au bonheur. Elle passoit souvent des heures entières au parloir, avec ce frère dont elle avoit tant à se plaindre, et c'est d'elle qu'il apprenoit à supporter le poids d'un souvenir déchirant. S'il vous est salutaire, lui disoit-elle, de déplorer les torts de votre vie passée, vous ne devez point vous laisser abattre par le désespoir; trop long-temps emporté par la séduction du monde, multipliez maintenant vos bonnes œuvres, amassez un trésor qui puisse compenser, aux regards de notre juge éternel, les erreurs d'un temps qui ne nous appar-

tient plus. Don Antonio et Auletta étoient les seules personnes que donna Catherine avoit consenti à recevoir encore au couvent ; mais, par une délicatesse bien digne de son cœur, ils n'y étoient jamais admis quand don Pèdre s'y trouvoit.

CHAPITRE VIII.

Grand événement qui fait découvrir une petite intrigue.

PENDANT que donna Catherine, forçant son cœur à la résignation, étoit parvenue, sinon à bannir un douloureux souvenir, au moins à offrir les chagrins qu'il lui causoit à celui dans lequel elle avoit placé son refuge, Camoëns, incertain sur le sort de son amante, s'étonne que toutes les lettres qu'il adresse à Lisbonne demeurent sans réponse; ses regards, qui se perdent au sein de l'espace qui le sépare de sa patrie,

lorsque, voulant le franchir, il cherche l'objet de toutes ses pensées, ne sauroient prêter assez d'attention à ce qui se passe autour de lui, et c'est pourtant là qu'il trouveroit la cause de toutes ses inquiétudes, et celle d'un malheur qu'il ne peut prévoir. Donna Cécilia, qui avoit regretté d'avoir fait partir la lettre de Camoëns, quand elle l'eut rendu à la vie, n'avoit d'abord osé lui en parler, dans la crainte que l'affliction que cette nouvelle devoit lui causer ne provoquât une rechute dangereuse; elle attendoit que Camoëns la prévînt, et son silence à cet égard finit par lui persuader qu'il ne se ressouvenoit plus de l'avoir choisie pour secrétaire, ce qui étoit trop réel : elle essaya vingt fois de le lui rappeler; mais un sentiment aussi tyrannique qu'inapprouvé

arrêtoit la parole sur ses lèvres; peu à peu elle perdit tout-à-fait ce desir, et conclut que c'étoit en effet servir les intérêts du bonheur de Camoëns, que de garder ce secret, puisqu'il étoit possible que donna Catherine, ayant acquis la certitude de la mort de son amant, se fût engagée dans d'autres liens; et que d'ailleurs, en supposant qu'elle lui fût restée fidèle, rien n'indiquoit qu'on pensât à rappeler Camoëns à Lisbonne. Bien arrêtée sur ce point, elle ne s'occupa plus que des moyens de faire partager sa passion; mais en vain s'efforçoit-elle d'éclaircir les nuages amoncelés sur le front de celui qu'elle aimoit; l'âme de Camoëns, en proie à la plus cruelle incertitude, devenue sourde aux inspirations des Muses, ne répondoit aux soins de l'amour que par la reconnois-

sance, et la comtesse désespéroit chaque jour davantage d'arriver au but vers lequel se dirigeoient toutes ses pensées. Quelquefois elle se reprochoit d'avoir ajouté aux peines de Camoëns; plus souvent, l'accusant d'ingratitude, elle vouloit lui dévoiler à la fois son amour et le secret de la lettre, et se venger ainsi de son indifférence; mais un reste de fierté d'une part, et la certitude de lui devenir odieuse de l'autre, la retenoient, et, plus encore que toutes deux, la crainte que Camoëns, ne voulant plus se confier qu'à lui-même du soin d'éclaircir un doute cruel, ne trouvât moyen de s'éloigner de Goa. Du moins, je le vois, se disoit-elle, et le temps parviendra peut-être à lui persuader que le silence de donna Catherine n'est que la suite de son inconstance; alors il

pourra deviner les vœux d'une femme qui ne demande en échange d'une fortune considérable et d'un amour exclusif, que le droit de se livrer sans obstacle à cet amour.

Les choses en étoient à ce point, quand Fernando fut rendu à son maître, et apprit de lui le nouveau sujet de ses peines. Un jour, qu'il lui en avoit parlé encore plus longuement que de coutume : — Enfin, mon cher maître, lui dit ce fidèle serviteur, qui se sentoit prêt à sacrifier au bonheur de Camoëns les serments qu'il avoit faits à Auletta, puisqu'elles nous ont tout-à-fait oubliés, ne pourrions-nous faire comme elles? — Que veux-tu dire? reprit vivement Camoëns. — Qu'il seroit possible que donna Catherine, car enfin elle est femme, se fût lassée d'une constance qu'elle peut croire

inutile, et que donna Cécilia ne demanderoit pas mieux que de la remplacer dans votre cœur... — Donna Cécilia! repartit Camoëns; puis il s'arrêta comme pour réfléchir... donna Cécilia; non, Fernando, non, je n'aurai pas à supporter ce nouveau malheur! — Un malheur! ma foi, seigneur, c'est une fort belle femme, et qui vous aime, ou je ne m'y connois pas. — Tu ne t'y connois pas, répondit Camoëns, d'un ton presque sévère; fais trêve à tes conjectures, et va t'informer s'il y a quelque vaisseau prêt à mettre à la voile. — Seigneur, vous voudriez... — Va, te dis-je. — Ce n'est pas que je n'aie un grand desir de voir Lisbonne, repartit Fernando, et de m'assurer par moi-même si Auletta a trahi sa foi; mais je ne puis vous voir penser à ce projet sans vous

faire observer.... — Je ne songe pas à partir; mais il m'importe de savoir si quelque bâtiment s'apprête à se mettre en mer. Fernando ne répliqua pas, et Camoëns, resté seul, repassa dans son esprit la conduite de la comtesse avec lui; des soupirs auxquels il n'avoit point donné d'attention, des larmes attribuées par lui à d'autres causes, des phrases entrecoupées et souvent inachevées, prenoient aujourd'hui à ses regards leur véritable sens.

Fernando ne tarda pas à rentrer. — Vous entendez le canon, dit-il à son maître; voilà un vaisseau qui entre dans le port; quant à ceux qui y séjournent, il n'en est pas qui se dispose à retourner à Lisbonne; mais il paroît que celui-ci, qui en arrive, ne fera pas ici une longue station.

— Il suffit, lui dit Camoëns; et, le quittant brusquement, il se rendit au bord de la mer, espérant, d'après ce qu'il venoit d'apprendre, que l'équipage ne différeroit pas à effectuer son débarquement, et dans le dessein de demander lui-même à quelqu'un de ceux qui devoient retourner à Lisbonne, de se charger de ses lettres pour son ami et pour donna Catherine. Il ne s'étoit point trompé dans sa conjecture; plusieurs officiers du bâtiment qu'on venoit de signaler avoient déjà mis pied à terre, et il remarqua, avec un singulier mélange d'espérance et de tristesse, le crêpe qui entouroit leurs bras. — Qu'est-il arrivé à Lisbonne? demanda-t-il à l'un d'eux. — Le vice-roi doit d'abord en être informé, lui répondit celui-ci; c'est notre ordre exprès: pardonnez-moi,

seigneur. Camoëns n'insista pas, mais l'objet de cette dépêche lui importoit trop pour qu'il négligeât le moyen qui lui étoit offert d'en avoir prompte connoissance. Le vice-roi, qui le regardoit comme son fils, lui avoit permis, dans le dessein de lui éviter le cérémonial usité, de se rendre à son cabinet par un escalier dérobé, cette faveur ne lui avoit jamais été aussi précieuse : il arriva chez don Alphonse quelques instants avant le capitaine, et comme il faisoit mine de se retirer quand ce dernier entra, le vice-roi l'engagea à demeurer. Le capitaine, après les compliments d'usage, dit à don Alphonse que l'objet de son voyage à Goa étoit de lui annoncer la mort subite de don Juan. Le vice-roi tressaillit, ému de divers sentiments, et ses regards rencontrèrent involontairement ceux

de Camoëns. Le capitaine ajouta que la reine avoit été proclamée régente pendant la minorité de don Sébastien, seulement âgé de trois ans, et qu'il devoit l'engager à faire connoître ces événements aux habitants de l'île. Don Alphonse répondit que de justes regrets accompagneroient long-temps la mémoire d'un monarque auquel l'Espagne et les Indes devoient leur prospérité, et que le peuple, dont le gouvernement lui avoit été confié par ce bien-aimé souverain, ne seroit pas moins dévoué à la reine qu'il ne l'avoit toujours été à son auguste époux. Le capitaine, chargé de porter cette nouvelle dans diverses possessions portugaises, ne put céder aux instances de don Alphonse, qui desiroit le retenir à souper; car, devant mettre à la voile le lendemain au lever de l'aurore,

les préparatifs d'un si brusque départ devoient absorber tous ses instants : il prit donc congé de lui à l'heure même.

La situation d'esprit de don Alphonse et de Camoëns étoit bien différente : l'un ne pouvoit regretter l'auteur de toutes ses peines; l'autre ne pouvoit refuser des larmes à son bienfaiteur. Le vice-roi rompit le premier un silence qui embarrassoit Camoëns. — Voilà, dit-il à ce dernier, un événement qui doit améliorer votre sort; quant à moi, sans présumer quelle influence il aura sur ma fortune, j'en ressens un vif chagrin. — Je n'ai jamais desiré le trépas de don Juan, repartit Camoëns, quoiqu'il me fût permis de penser qu'un tel accident faciliteroit mon rappel à Lisbonne. — Vous songez donc à nous quitter ? — Vous ne sauriez

m'accuser d'ingratitude; vos bontés me seront toujours présentes : mais puis-je résister au besoin de revoir donna Catherine, si elle existe encore (il soupira et une larme mouilla sa paupière); de la consoler, si elle m'est restée fidèle : peut-être l'ignorance où elle me laisse de son sort la tourmente-t-elle autant qu'elle m'afflige. — Il se peut, reprit don Alphonse; mais tout cela n'est qu'une espérance de bonheur, au lieu qu'il ne tient qu'à vous de le goûter ici. — J'ai trouvé près de vous un adoucissement à mon infortune; mais le bonheur, ce n'est que sous le ciel de ma patrie qu'il peut renaître pour moi, répondit Camoëns. — Oui, reprit don Alphonse, en supposant que donna Catherine ait pu vous rester fidèle; mais s'il en étoit autrement! guéri un jour

d'une passion devenue sans espérance, vous regretteriez d'être demeuré sourd à la tendresse d'une femme que votre départ réduira au désespoir. — Que voulez-vous dire? s'écria Camoëns; puis, après quelques instants, il ajouta : Long-temps j'ai cru que mon infortune ne pouvoit s'accroître; mais vous vous méprenez, seigneur : l'expression renouvelée de mes regrets, chaque jour plus amers, n'a pu laisser à donna Cécilia un espoir que tout autre que moi seroit fier de faire naître et heureux d'accomplir; l'extrême bonté de la comtesse et son desir de seconder les soins de votre généreuse amitié sont les seules causes de vos soupçons. — Ma nièce vous aime, reprit le vice-roi, je n'en saurois douter; consentez à vous fixer près de nous; il vous sera facile d'obtenir

quelque emploi considérable, car je ne doute point que vous ne rentriez en faveur à la cour, et vous ferez la félicité d'une femme charmante. — Je le voudrois, repartit Camoëns; je me plais à reconnoître les charmes et les douces vertus de donna Cécilia; mais mon cœur ne m'appartenoit plus quand je l'ai vue pour la première fois; elle ne pourra pas m'en vouloir d'être resté insensible à son amour, s'il est vrai que j'en sois le malheureux objet. — Je suis étonné, répondit don Alphonse, de vous apprendre un secret que je croyois connu de vous depuis longtemps. — Je vous assure, reprit tristement Camoëns, que je n'avois vu jusqu'à ce jour dans les bontés que votre charmante nièce daigne avoir pour moi, que la pitié d'un cœur naturellement compatissant et les pré-

venances de l'amitié. — Je dois, reprit don Alphonse, vous dire aujourd'hui toute la vérité, puisqu'il y va du bonheur de la comtesse; elle m'a fait lire dans son cœur, et ne desire rien autant que de vous voir accepter sa main et sa fortune. — Pardonnez à mon refus, répondit Camoëns; mais les motifs qui le déterminent sont sacrés pour moi, et rien ne pourra jamais en affoiblir les droits, puisqu'ils me font triompher en ce moment de ceux de la reconnoissance et de l'amitié.

Le vice-roi essaya en vain de combattre la constance de l'amant de donna Catherine, et persuadé qu'il aigrissoit ses peines sans ébranler sa résolution : Je vois, lui dit-il, que mes efforts demeureront inutiles; mais je suis assuré d'avance que vous ne me refuserez point

la grâce que je vais vous demander. — Rien de ce qui pourra s'accorder avec la fidélité que je dois à donna Catherine ne me coûtera pour vous prouver mon dévouement. — Je desire seulement, reprit don Alphonse, que ma nièce ne trouve rien de changé dans vos manières à son égard, que vous lui témoigniez la même confiance : je vous promets en retour de ne rien négliger pour accélérer votre rappel à Lisbonne; je veux ménager son extrême sensibilité, et lui épargner des aveux que lui arracheroit votre projet de départ, s'il lui étoit connu. Camoëns, quoiqu'il dût lui en coûter pour dissimuler avec donna Cécilia, promit de se conformer à la volonté du vice-roi, et, se fiant à son zèle et à sa loyauté pour obtenir son retour dans sa patrie, il s'engagea à ne faire aucune démarche

qui pût donner l'éveil à la comtesse. Cette dernière avoit conçu beaucoup d'inquiétude en apprenant la mort du roi; cette nouvelle s'étoit présentée à son esprit avec toutes les conséquences qui intéressoient son amour, et ce fut avec une secrète joie et une grande surprise qu'elle crut voir Camoëns rester insensible à un événement qui pouvoit abréger son exil; elle se plaisoit à penser qu'elle étoit pour quelque chose dans son inaction.

Cependant don Alphonse, fidèle à sa promesse, demande et obtient la grâce de Camoëns. Le jour du départ est fixé. L'amant de Catherine ne peut se défendre d'un sentiment pénible : il a trop vu, depuis que ses yeux se sont ouverts sur l'amour de la comtesse, qu'il est extrême; l'idée de la tromper et de la livrer au désespoir déchire son

cœur si franc et si généreux ; et la veille du départ, au moment de la quitter, il serre sa main à plusieurs reprises, et y imprime un baiser, expression d'un sincère regret et d'une respectueuse pitié. Malheureuse Cécilia! tu crois y voir le premier aveu d'un amour long-temps combattu ; tes pensées sont toutes d'espérance! et quand tes paupières, long-temps ouvertes sur un doux avenir, cèdent au sommeil, un songe te fait croire à sa réalité ! Dors : qu'aucun bruit ne frappe ton oreille; qu'une épaisse draperie te cache ce jour qui doit te livrer à toutes les rigueurs de ton infortune ! elle te sera doublement funeste, puisqu'elle te rendra injuste envers Camoëns; ton cœur, dominé par un sentiment tyrannique, deviendra son juge, et ne voudra voir dans sa fuite que de

l'ingratitude, et dans le secret dont il l'a environnée qu'une sanglante injure; tandis que la fidélité lui commandoit l'une, et qu'une tendre délicatesse lui inspira l'autre.

Camoëns a déjà perdu de vue le rivage de Goa; il se plaît à penser que l'ignorance où il est resté du sort de donna Catherine peut être l'ouvrage de la comtesse. Que le vaisseau vogue lentement au gré de ses desirs! comme il aime à se persuader que ses conjectures sont fondées, que son amante lui est restée fidèle, et que l'obstacle qui le séparoit d'elle étant renversé, son frère ne s'opposera plus à leur union. Sa muse, si long-temps muette, retrouve alors des sons pour chanter ses nouvelles espérances; et l'air d'une antique ballade prête ses charmes aux paroles suivantes:

L'ancre est levée, et la nef vagabonde
Déjà s'incline au gré de mes desirs;
J'ai vu, du sein de ma douleur profonde,
Naître l'espoir et ses plaisirs!
J'échappe enfin à l'esclavage,
Bords fortunés! heureuse plage!
A vous ainsi qu'à mes amours
Je serai fidèle toujours.

Je vais revoir la beauté qui m'enchaîne;
Comme mes vœux, son cœur tendre et constant
Chérit encor son amoureuse peine;
Solitaire, sa foi m'attend:
Non, ce n'est point un vain présage.
Bords fortunés...

De myrtes frais elle ornera ma tête,
De verds lauriers j'ombragerai son front,
D'hymen pour nous s'apprêtera la fête,
Et de beaux jours effaceront
Le souvenir d'un long orage.
Bords fortunés...

Si mes accents, dignes de votre gloire,
La font briller aux yeux de l'univers,
Si quelque jour au temple de mémoire
La Renommée inscrit mes vers,
Qu'elle y grave mon doux servage,
Car sur l'immuable rivage
Comme ici-bas, à mes amours
Je serai fidèle toujours.

Fernando, qui avoit, le premier, ouvert l'esprit de son maître aux soupçons, nourrissoit et partageoit la joie que lui inspiroit d'avance son retour dans sa patrie. La traversée fut fort heureuse; et l'équipage, suivant la coutume, relâcha à Ceuta, où il devoit rester pendant trois jours : ces trois jours se présentèrent aux regards de Camoëns comme trois siècles. Le lendemain du débarquement, pour amuser son impatience, il se promenoit sur les bords de la

mer, et ses regards sembloient accuser l'inaction du bâtiment qui devoit le conduire à Lisbonne, quand un homme l'aborde, et le presse dans ses bras : ce n'est qu'au milieu de cet embrassement qu'il reconnoît don Antonio. Il se livre alors à toute la joie que lui cause une rencontre si inattendue; mais il s'étonne bientôt de voir son ami ne la partager qu'à demi. — Quelle froideur! s'écrie-t-il ; Antonio, l'absence a-t-elle pu te changer à ce point! Don Antonio le serre de nouveau dans ses bras. — O mon ami, reprend Camoëns, je comprends ton silence, il m'a déjà replongé dans l'infortune. Catherine, Catherine! — Donna Catherine, repartit don Antonio avec un soupir, elle est l'objet de mon voyage. — L'objet de ton voyage, repartit Camoëns; quel nouveau mal-

heur! l'ai-je perdue sans retour? — Hélas! je suis venu te trouver ici pour te supplier de renoncer à la voir. — A la voir! repartit Camoëns; et qui a pu t'inspirer une telle résolution? — L'intérêt de son bonheur. — De son bonheur! ah! je t'entends; mon cœur se refusoit à la croire infidèle, mais je vois que je me suis cruellement abusé! La perfide! un autre a reçu sa foi; un autre la possède, et ma vue lui seroit un trop sanglant reproche! N'importe, je veux la revoir, je veux lui demander compte de ses serments, qui a pu l'en délier? — Mon ami, tu t'égares, repartit don Antonio, toi seul as causé ton malheur : rappelle-toi la lettre que tu lui as écrite au moment où les portes du tombeau se sont, sans doute, par un miracle, fermées devant toi. — Que

parles-tu de lettre, de tombeau? plût au Ciel que j'y fusse descendu avant d'être instruit de sa perfidie! — Tu ne veux pas m'entendre; lis toi-même. Don Antonio, en disant ces mots, présenta à Camoëns une copie de la lettre que celui-ci avoit dictée pendant sa maladie à donna Cécilia, et celle que cette dame lui avoit adressée pour lui confirmer la nouvelle du trépas de Camoëns. Alors ces instants, dont le souvenir avoit tout-à-fait échappé à la mémoire du malheureux amant, par la force du mal et l'agonie qui en étoit devenue la suite, se remontrèrent à ses regards dans tous leurs détails. Cruelle Cécilia! s'écria-t-il; voilà donc ton ouvrage! tu t'es réjouie de cet oubli funeste; et, loin de chercher à détruire l'effet de cette fatale lettre, tu t'es fait un jeu barbare de l'aggra-

ver!... Antonio! Antonio! Catherine est innocente! elle n'avoit point juré de m'aimer au-delà du trépas. Quel est le mortel qui a fait battre une seconde fois son cœur? est-il digne du moins d'une telle félicité? — Dieu seul le possède. — Il se pourroit! et un sourire erra sur les lèvres de Camoëns. — Oui; aussitôt qu'elle reçut la fausse nouvelle de ta mort, elle ne balança pas à se rendre au couvent, et, malgré les prières et le repentir de son frère, elle prit le voile un an après. — Elle a prononcé des vœux? Les regards de Camoëns, après avoir interrogé ceux de son ami, comme pour acquérir une si douloureuse certitude, se baissèrent vers la terre, et, se relevant ensuite vers le ciel: — C'est donc là, là seulement que nous devons espérer de nous réunir! Créature an-

gélique! lettre fatale! Perfide Cécilia, à quoi t'a servi de détruire mon bonheur? Mon ami, je veux voir Catherine. —Renonce à ce projet, repartit don Antonio; ta trop fidèle amante croit que tu as cessé d'exister; elle s'est, pour ainsi dire, accoutumée à l'idée de t'avoir perdu sans retour; une douce piété, une céleste espérance, ont peu à peu amené son âme à la résignation, et tu consentirois à détruire en un instant le fruit de tant d'efforts! elle ne peut jamais t'appartenir : une barrière insurmontable est élevée entre vos destinées; à quoi te servira de l'attaquer? tes coups retentiront dans le cœur dont elle te défend l'approche; tu détruiras la paix à laquelle donna Catherine a consacré sa vie, et tu ajouteras ce regret à tous ceux qui t'accablent. De grâce, commande à tes im-

pétueux desirs; n'aggrave pas tes peines en réveillant les siennes. Camoëns garda longtemps le silence. — Tu as raison, dit-il enfin avec effort; je dois sacrifier à son repos la satisfaction, la seule qui me soit désormais permise, de la voir, de lui parler. Je le ferai, je fuirai plus loin encore que la première fois. Si cependant, avant d'accomplir cette résolution, je pouvois seulement l'apercevoir sans en être vu, Antonio; il me semble que je serois moins malheureux! j'emporterois son image telle qu'elle est maintenant : ce n'est plus couronnée de fleurs qu'elle s'offriroit à mes regards, ce n'est plus sous les légers habits d'une nymphe, c'est sous le simple costume d'une vierge. Mon ami, cède à mes vœux, et je serai plus docile au malheur; les vertus

peintes sur ses traits angéliques en imposeront aux desirs de l'amour, ou du moins les épureront. — Non, répondit don Antonio, non; sa présence, loin d'éteindre tes feux, leur donneroit une nouvelle force; content de l'avoir aperçue un jour, tu voudrois la voir le lendemain de plus près : alors ton imagination t'entraîne, ton sang bouillonne, ton cœur s'enflamme, tes desirs brisent le frein que ta raison veut leur opposer, ils t'emportent; elle t'a vu, elle te parle, elle répond par des larmes à tes plaintes; ton désespoir s'accroît, et son repos est détruit; elle t'ordonne de fuir, tu obéis; mais, plus infortuné, ta foiblesse est devenue pour toi un continuel sujet de reproche, et justifie les rigueurs du sort qui t'accable. — Je me soumets, répondit tristement Camoëns, je ne

la verrai pas; je ne la verrai jamais. Écoute, Antonio, continua-t-il, défie-toi de ma résolution; crains que je ne t'échappe; fais que mon oreille reste sourde au signal du départ; que mon œil surtout n'aperçoive point la voile fugitive, car alors tes efforts deviendroient inutiles; tes cris tenteroient vainement de me retenir, et le vaisseau, dont tes vœux m'éloignent, seroit contraint de me recevoir comme un naufragé échappé aux fureurs des vagues. Antonio! Antonio! prends pitié de ton malheureux ami! Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et don Antonio ne put qu'y mêler les siennes. Néanmoins il se hâta, en allant prévenir le capitaine que Camoëns ne se rendroit pas à Lisbonne, de mettre le sceau à la résolution forcée de ce triste amant.

Camoëns étoit dans une agitation continuelle, et ce fut une nécessité pour don Antonio de suivre à la lettre les conseils qu'il lui avoit donnés, et d'observer toutes ses démarches : cependant, le lendemain du départ du bâtiment, il retrouva un peu de calme. Ainsi, quand une âme se roidit contre l'occasion de faillir, elle trouve en elle-même sa consolation et la récompense de son courage. L'homme a besoin de s'estimer, et son plus grand malheur est d'avoir perdu ce droit; fort de sá conscience, s'il a des jours de désespoir, des années de larmes, il trouve des moments où, s'affranchissant du poids de ses maux, il les dépose à ses pieds, et se dit avec un noble orgueil : le sort injuste peut m'opprimer, mais il ne sauroit m'abattre, car je suis resté debout, quoi-

que ses coups ne m'aient épargné d'aucun côté.

Aussitôt qu'Auletta avoit su que la nouvelle de la mort de Camoëns étoit fausse, et qu'il revenoit à Lisbonne, elle s'étoit réjouie d'avance, en déplorant la résolution précipitée de sa maîtresse, du plaisir de revoir Fernando; mais apprenant ensuite le dessein formé par don Antonio de remmener Camoëns aux Indes, elle avoit craint que son amant ne sacrifiât l'espoir de la retrouver fidèle au desir d'accompagner une seconde fois son maître, et avoit tant fait que sa mère, vaincue par ses larmes, s'étoit décidée à suivre don Antonio. Elles arrivèrent donc avec lui à Ceuta; mais ce fut seulement quelques jours après qu'elles se montrèrent aux regards de Camoëns, qui, après l'effet

naturel de cette première entrevue, trouva un douloureux plaisir à s'entretenir avec Auletta, et à s'informer des moindres particularités de la vie de donna Catherine depuis qu'il avoit quitté Lisbonne. Auletta, en se prêtant à ses minutieuses et tendres enquêtes, mêloit souvent des larmes à son récit; et Camoëns n'en trouvoit que plus de charmes à l'écouter. Quoi qu'il en soit, don Antonio jugea nécessaire de faire célébrer le mariage des deux amants à l'insu de son ami, et celui-ci n'apprit cette union que lorsqu'il témoigna le desir qu'elle s'accomplît.

Il y avoit déjà deux mois que les deux amis séjournoient à Ceuta, Camoëns ne parloit point de s'en éloigner; et don Antonio dut se déterminer à lui en faire la proposi-

tion. — Il faut, lui dit-il, que je me rende à Goa. — Eh quoi! tu veux m'abandonner? lui demanda Camoëns. — Comment, repartit don Antonio, est-ce que ton intention n'est pas de m'y accompagner? — Moi! répondit Camoëns; as-tu pu le penser? de quel œil pourrois-je contempler donna Cécilia? Aborderois-je avec le reproche à la bouche celle à qui je dois la vie; et pourrois-je le retenir sur mes lèvres en présence d'une femme dont les artifices ont détruit pour moi tout espoir de bonheur? La réponse étoit embarrassante: mais si don Antonio ne pouvoit disconvenir de la justesse de l'observation véhémente de Camoëns, il devoit la combattre ou le laisser seul à Ceuta, car une obligation sacrée lui faisoit un devoir de s'en éloigner.

Lorsque la reine elle-même lui avoit appris que son ami existoit, et que don Alphonse la supplioit de permettre à ce poëte infortuné de revenir dans sa patrie, il avoit d'abord laissé éclater sa joie; mais la réflexion y avoit mêlé de l'amertume, et il avoit été prêt à supplier cette princesse de rejeter la prière du vice-roi : mais l'idée de condamner Camoëns à un exil perpétuel avoit bientôt arrêté ce premier mouvement; et la reine, empressée de réparer une injustice, n'avoit point tardé à faire expédier l'ordre de rappel sollicité.

Cependant don Antonio, tourmenté de l'idée de ne pouvoir remédier au malheur dans lequel la vocation de donna Catherine alloit replonger Camoëns, voulut du moins éviter que les jours de cette fidèle amante

ne fussent troublés par le regret de s'être mise hors d'état d'accepter une félicité dont elle avoit trop tôt désespéré, et auquel tant d'infortunes eussent donné un nouveau prix; il avoit en conséquence supplié la reine de lui permettre d'aller au devant de son ami pour l'empêcher de revenir à Lisbonne. Cette princesse, que la révélation de donna Catherine avoit mise à même d'apprécier l'importance du projet conçu par l'amitié prévoyante de don Antonio, n'avoit point hésité à souscrire à ses vœux, l'engageant à reconduire Camoëns, devenu libre, à Goa, où il avoit laissé, dans la personne du vice-roi, un ami et un protecteur; elle avoit même, pour honorer don Antonio, et donner en même temps un motif de plus à ses instances auprès de Camoëns, voulu le char-

ger d'une mission secrète pour don Alphonse; et c'étoit pour la remplir qu'il devoit ou quitter son ami, ou le déterminer à le suivre. Il s'arrêta à ce dernier parti, et il réussit à le faire goûter à Camoëns, en convenant que celui-ci resteroit secrètement à bord pendant qu'il iroit s'acquitter de sa mission auprès du vice-roi, et qu'ensuite ils profiteroient tous deux du premier bâtiment qui feroit voile pour quelque autre ville des Indes.

Tous les lieux étoient égaux à Camoëns, et la certitude de ne pas quitter son ami étoit le seul plaisir auquel il pût être encore sensible. Ils s'embarquèrent donc, suivis de Fernando et d'Auletta : le premier n'avoit pu consentir à quitter son maître, et sa femme, en essuyant les larmes de sa mère, avoit fini

par lui persuader qu'il étoit de son devoir de suivre son mari.

Six mois s'étoient écoulés depuis que Camoëns avoit quitté Goa, et celle qui lui avoit rendu ce lieu redoutable n'y étoit plus. Donna Cécilia, en apprenant son départ, avoit été frappée comme d'un coup de foudre, et n'étoit revenue de sa stupeur que pour former le projet d'aller le rejoindre : sa fierté naturelle s'étoit soumise à l'empire de son amour; elle n'avoit pu imaginer rien de plus cruel que d'exister loin de celui qui en étoit l'objet; la crainte de le retrouver entre les bras d'une épouse adorée n'avoit point été capable de la retenir. Que le lecteur cependant se garde de penser qu'elle cédât alors à l'idée de faire partager une passion devenue illégitime : elle n'avoit qu'un

seul desir. Il ne m'aimera jamais, se disoit-elle, j'en ai acquis la certitude; mais du moins je le verrai, et ses vœux n'alloient pas plus loin. Elle s'attacha néanmoins à paroître calme aux regards de son oncle, et à lui persuader qu'en partant pour Lisbonne elle ne faisoit que céder aux instances des parens qu'elle y avoit laissés. Mais quand elle trouva, quelques mois après le départ de Camoëns, l'occasion de s'embarquer, les tristes adieux de don Alphonse ne lui laissèrent pas ignorer les craintes qu'il concevoit pour l'avenir; et s'il ne s'expliqua point tout-à-fait avec elle, c'est qu'il pensa, d'après le caractère prononcé qu'il lui connoissoit, que ses conseils et ses efforts seroient inutiles, et deviendroient pour cette femme trop passionnée un souvenir qui aggrave-

roit les torts dont elle pourroit s'accuser un jour.

Cette circonstanee vint changer la résolution de don Antonio, et ce fut pour apprendre à son ami la nouvelle de l'absence de sa cousine, qu'il revint sur le vaisseau une heure après s'en être éloigné. Camoëns n'hésita pas à le suivre chez le vice-roi; celui-ci le reçut à bras ouverts, et ne négligea rien pour le persuader du plaisir que lui causoit l'espérance de le voir se fixer à Goa. Camoëns lui répondit que cet empressement, qui excitoit sa reconnoissance, étoit d'accord avec ses desirs, et qu'aucun lieu au monde après sa patrie, dont le malheur seul le bannissoit, ne pouvoit lui être aussi cher que son séjour près de lui.

La société d'un ami tel que don Antonio,

qui sembloit n'être occupé que du soin d'adoucir les chagrins de celui pour lequel il avoit traversé les mers, imposoit, pour ainsi dire, à Camoëns, le devoir de faire effort sur lui-même, et de récompenser par le succès un si rare dévouement. Pour y parvenir, il appela les muses à son secours, et ce fut durant le séjour de don Antonio à Goa qu'il commença son poëme immortel. Ainsi, excité par la reconnoissance, et consolé par la pensée que donna Catherine avoit cessé d'être malheureuse dans l'asile qu'elle s'étoit choisi, Camoëns sembloit renaître au bonheur; le feu du génie enflammoit son âme; c'étoit à la gloire qu'il vouloit consacrer des jours que l'amour avoit refusés. Don Antonio, heureux de son ouvrage, ne concevoit qu'une seule crainte : c'étoit qu'un devoir

sacré ne le forçât à quitter son ami; il avoit laissé dans sa patrie sa mère, veuve depuis quelques années, et dont l'âge avancé devoit lui faire une loi de se rendre à ses desirs, s'ils tendoient à le rappeler à Lisbonne. On s'étonne sans doute qu'aucun sentiment encore plus tendre n'y attachât son cœur, et ne l'emportât sur la sollicitude de l'amitié; il est difficile de se satisfaire par l'idée qu'une âme capable de se passionner pour un ami malheureux soit restée insensible aux séductions de l'amour. Don Antonio avoit aimé en effet; mais, trahi par celle qu'il adoroit, il avoit pour jamais fermé son cœur à tout autre empire, et, par une injustice pardonnable à qui a été trompé, il s'étoit persuadé que croire à la constance des femmes n'étoit qu'une chimère. Il se

fondoit sur ce qu'aucune n'étoit susceptible de cette vertu, puisque celle qu'il avoit long-temps regardée comme un modèle de perfection ne la possédoit pas; et loin de faire de l'amour l'occupation et le charme de sa vie, il ne l'avoit plus regardé dès-lors que comme un amusement qui ne pouvoit le retenir long-temps dans ses liens : c'est pour cela que nous l'avons vu, dans le commencement des infortunes de Camoëns, si prompt à soupçonner la fidélité de donna Catherine; et si, plus tard, il fut forcé de rendre hommage à sa constance, il ne la considéra que comme une exception rare, qui ne pouvoit rien contre une vérité généralement prouvée et reconnue, en dépit de tous ceux qui la combattoient à leurs risques et périls. C'étoit ainsi qu'il raisonnoit : j'es-

père que le lecteur ne sera pas de cet avis, qui ne sauroit être le mien.

Les craintes de don Antonio furent trop tôt réalisées : le devoir filial l'obligea bientôt de mettre entre lui et son ami un intervalle immense. Camoëns reçut cette nouvelle avec une douleur inexprimable : sa première pensée fut de partir avec don Antonio ; et, se croyant assez de courage pour habiter Lisbonne et résister au desir de revoir donna Catherine, il ne chercha pas à la combattre ; don Antonio, sans donner une foi entière à sa résolution, n'eut pas la force de résister à ses instances, et la triste perspective d'être privé d'un ami tel que Camoëns rendoit cette condescendance excusable. Mais une circonstance, pénible en apparence, et qu'on dira bientôt heureuse,

vint s'opposer à ce dessein : don Alphonse tomba dangereusement malade ; et il étoit dans son lit quand les deux amis vinrent pour lui faire leurs adieux. — Quoi ! dit-il à Camoëns, vous m'abandonnez ? quel espoir vous rappelle à Lisbonne ? quel devoir vous fait une loi de me fuir ? Laissez Antonio obéir à la voix maternelle ; mais remplacez-le auprès de celui qui s'est trouvé heureux de le remplacer auprès de vous. Vous le rejoindrez bientôt ; ma mort ne tardera pas à vous délier de l'obligation que mon amitié vous impose. Restez, Camoëns ; restez, je vous en conjure. En disant cela, don Alphonse fondoit en larmes ; les deux amis se regardoient avec une égale anxiété ; l'accent de l'amitié et les plaintes de la reconnoissance se combattent dans leurs cœurs ; enfin cette der-

mère l'emporte. — Camoëns! s'écria don Antonio, que ferons-nous?— Je reste, répondit Camoëns, en saisissant la main de don Alphonse; je n'abandonnerai pas mon second père, celui qui accueillit mon infortune : j'attendrai que sa volonté me permette de m'éloigner de ces lieux. Le vieillard laissa éclater sa joie autant que la maladie pouvoit le lui permettre; et, serrant tour à tour la main de Camoëns et celle de don Antonio, il fit ses adieux à celui-ci. La séparation des deux amis fut déchirante; ils ne pouvoient s'arracher des bras l'un de l'autre; et le vaisseau avoit déjà déployé ses voiles que leurs voix et leurs regards se répondoient encore. Camoëns ne quitta le rivage que lorsqu'il ne lui fut plus possible d'apercevoir le bâtiment, et eut besoin de la satisfaction qui

suit toujours une bonne action, pour relever son courage.

Le contentement de don Alphonse eut une influence salutaire sur sa maladie ; mais Camoëns lui devint dès-lors plus cher, et il sentoit avec une sorte de regret les progrès rapides de sa convalescence, en pensant que son retour parfait à la santé seroit le signal du départ de son jeune ami. Heureusement la mauvaise saison vint à son secours, et d'ailleurs Camoëns, en voyant la tendresse que don Alphonse lui témoignoit, se seroit peut-être fait un scrupule de le quitter sitôt, quand l'hiver n'auroit point mis obstacle à son embarquement.

CHAPITRE IX.

Perte funeste. Nouvelle expédition. Quelques jours de bonheur.

Les vents ne rugissent plus que dans le fond de leur antre; une brise favorable agite les voiles; les poupes se couronnent de fleurs, et le marin, fatigué d'un long repos, se réjouit, et rompt sans regret les liens qui le retiennent encore sur le rivage : la mer est sa patrie adoptive; il la préfère même aux lieux qui l'ont vu naître; il oublie les périls passés, ou, s'il s'en souvient, c'est pour

se rappeler qu'il en a triomphé : il desire les mêmes dangers, pour acquérir la même gloire. Mais que de larmes son destin vagabond fait couler! Don Alphonse va recevoir les adieux de Camoëns; il voudroit et il n'ose le retenir; huit jours encore, et le poëte quittera les lieux où, célébrant sa patrie, il soupiorit après elle : il ira rejoindre son cher Antonio; et peut-être il osera quelque jour entrevoir celle qui a juré de ne plus vivre pour lui, et dont le souvenir sera sa dernière pensée. Mais quel voile de tristesse a couvert le front de don Alphonse? se peut-il que le départ de Camoëns l'affecte à ce point? Si celui-ci l'interroge, il ne lui répond long-temps que par des larmes. — Fatal voyage! s'écrie-t-il enfin; et vous aussi, mon ami, vous seriez tombé sous

leurs coups, si je ne vous avois retenu ! Restez avec moi ; restez, ne vous exposez pas à leur fureur ! Nous le pleurerons ensemble. — O Ciel ! que dites-vous ? Antonio... — Il n'est plus ! répondit don Alphonse. — Il n'est plus ! ainsi je dois être funeste à tous ceux que j'aime ! répartit Camoëns ; j'ai causé sa mort ! sans moi, il n'auroit pas franchi les mers ! Quand le Ciel cessera-t-il de prolonger une vie qu'il abreuve d'amertume ? Trop parfait ami, quel prix de ton dévouement ! D'abondantes larmes s'échappèrent du cœur oppressé de Camoëns. — Quel coup nous l'a ravi ? demanda-t-il après un long intervalle. — Hélas ! repartit don Alphonse, il approchoit de Ceuta, quand le vaisseau qui le portoit fut attaqué par les Maures, et il tomba sous leurs coups, après avoir fait des prodiges

de valeur. — Ah! pourquoi m'avez-vous retenu, don Alphonse? je l'eusse sauvé ou j'aurois partagé son sort! Mais cette nouvelle... — Est trop certaine; elle m'a été apportée par un officier qui l'a vu tomber à ses côtés, et qui lui a prodigué tous ses soins, sans pouvoir le rappeler à la vie; il a même obtenu du capitaine la faveur de le faire inhumer à Ceuta. — Je n'en puis donc plus douter! s'écria Camoëns; le Ciel m'a tout ravi! — Il vous laisse un ami. — Un ami! reprit Camoëns avec une expression de doute; un ami! répéta-t-il encore; en est-il comme celui que j'ai perdu! Pardonnez-moi, don Alphonse; je suis ingrat envers vous; mais je suis si malheureux!

Il ne fut plus question de départ. Camoëns avoit besoin, en pleurant don Antonio, de

trouver un cœur qui partageât son chagrin. Dévoré d'ennuis, et hors d'état de continuer son grand ouvrage, il soupiroit des chants mélancoliques, et voyoit avec indifférence s'avancer l'avenir. Qui pourra le retirer de cet état de stupeur, de ce morne abattement? seront-ce les plaisirs de la ville? Il y reste dès long-temps étranger, et d'ailleurs il faudroit plus que leur turbulente ivresse pour remuer son âme. Mais le cri de guerre s'est fait entendre : il appelle les combats et la gloire y répond. Une expédition lointaine se prépare. Le héros sent son cœur se ranimer; les périls qu'elle présente ne font qu'accroître son impatience; et la mer qui doit son nom au sable pourpré qu'elle roule en son sein, l'a vu prêt à venger dans le sang du Maure le trépas de don Antonio. Mais l'es-

cadre belliqueuse attend en vain l'ennemi: il redoute son audace, et la force à l'inaction. Bientôt la saison des tempêtes oblige les guerriers à chercher un asile contre l'Océan courroucé; alors, déposant avec regret leurs armes, ils vont attendre à Ormuz le retour des beaux jours, et nourrissent l'espoir de ne rentrer à Goa qu'après avoir signalé leur bravoure contre les Infidèles. Ce triste séjour attachoit Camoëns; il y trouvoit une harmonie frappante avec l'état de son âme: environné d'une mer agitée, il se plaisoit à la contempler dans ses jours de fureur. C'étoit au bruit des vagues que sa voix aimoit à se mêler, et les accords de sa muse s'unissoient alors au sifflement des vents en furie.

Sur ce bord inhospitalier
Que puissent s'engloutir les restes de ma vie !
Disoit-il, de mes ans la trame s'est flétrie :
L'espoir à mes regards mille fois vint briller;
Mais, semblable au rayon précurseur de l'orage,
De désastres nouveaux infaillible présage,
Sa funeste lueur, menaçant mes destins,
Toujours à l'avenir prédisoit mes chagrins.
Lugubres cieux, plage stérile,
Rochers, effroi des matelots,
Qu'en mugissant battent les flots,
Comme vous désormais mon âme est immobile :
Contre les coups du sort j'oppose un front durci;
Pour moi s'est-il jamais un instant adouci?
A l'amour il soumet mon âme,
Et quand il m'a brulé de la plus noble flamme,
Sans pitié, sans remords, il déchire mon cœur,
Suscite à mes desirs un ennemi terrible!
J'avois vu s'écrouler cet obstacle invincible ;
Je croyois arriver au terme du malheur,
Hélas ! une barrière immuable et sacrée
En éternise la durée !

O mort trop exorable! ô funeste réveil!
Cécilia, pourquoi d'un funèbre sommeil,
Ton espoir insensé vient-il, brisant les chaînes,
Des jours que tu me rends perpétuer les peines?
Tes attraits manquent-ils d'adorateurs soumis?
Pourquoi lever sur moi tes regards ennemis?
Trop cruelle beauté! Mais à tort je t'accuse;
Contre moi conjuré, l'amour est ton excuse....
Pourquoi l'ai-je dicté, cet écrit trop fatal?
D'un désespoir sans fin, déplorable signal!
Tu pleures mon trépas, ô chère Natercie!
Tu foules tristement la cendre des tombeaux,
Et par de saints efforts ta douleur adoucie
Répète : c'est donc là qu'il trouva le repos!
Conserve ton erreur, digne objet de mes larmes;
Jamais mes pas, jamais, réveillant tes alarmes,
N'iront toucher le seuil de ton pieux séjour!.....
Viens ressaisir ta proie, ô mort, hâte ton jour!
J'ai du malheur assez vidé la coupe amère;
Assez, j'ai de l'espoir caressé la chimère!
Un ami me restoit : à l'amour échappé,
Son cœur à mes destins avoit lié sa vie;

Sa vertu, du plus sage eût excité l'envie;
Mais il me consoloit, et le sort l'a frappé!

Le clairon retentit, car la mer est devenue calme. Une jeunesse avide de succès craint de laisser à l'ennemi le temps de se reconnoître et de préparer sa fuite; elle combat et triomphe. C'est suivie d'une riche et glorieuse capture qu'elle rentre à Goa. Camoëns y trouve un triste changement : l'oncle de son généreux ami avoit été rappelé à Lisbonne, et remplacé par don Pèdre de Mascarenhas. Don Alphonse avoit recommandé Camoëns à son successeur, et celui-ci, en recevant ce poëte avec la plus grande distinction, chercha à combattre le projet qu'il lui annonça de retourner dans sa patrie; mais ses instances eussent été vaines, si les prières de Fernando ne s'y fussent jointes.

Auletta avoit allaité l'enfant d'un riche seigneur de Goa, et une nourrice blanche étoit une distinction si rare dans ce pays, que ce seigneur avoit comblé Fernando de biens. Il lui avoit donné une petite propriété et quatre nègres pour la faire valoir, à condition que s'il arrivoit qu'il eût d'autres enfants, et qu'Auletta se trouvât alors en état de les nourrir, elle s'en chargeroit. L'engagement avoit été conclu; et Fernando ne soupiroit qu'après l'instant où il pourroit mettre sa nouvelle fortune aux pieds de son ancien maître.

Ce fidèle serviteur qui s'étoit réjoui en secret du départ de don Alphonse, en pensant que Camoëns se trouveroit dans le cas d'accepter un asile chez lui, alla le recevoir à bord, et le conduisit tout de suite à sa nou-

velle demeure, lui racontant, chemin faisant, tout ce qui lui étoit arrivé d'heureux pendant son absence, et lui disant qu'il espéroit que, se décidant à renoncer à ses excursions lointaines, il ne le quitteroit plus. Camoëns ne voulut point troubler sa joie, et lui laissa croire qu'il étoit tout disposé à céder à ses vœux, se réservant plus tard de lui faire connoître ses véritables intentions. Ils arrivèrent, après une heure de marche, à l'habitation, car elle étoit hors de la ville. Auletta, tenant un petit enfant par la main et un autre dans ses bras, vint à leur rencontre; à peine la porte de l'enclos appartenant à Fernando se fut-elle refermée sur Camoëns, que les quatre nègres se prosternèrent à ses pieds, en l'appelant leur *maître* et leur seigneur; et quand il entra dans le

jardin, au bout duquel se trouvoit la maison, l'aîné des enfants quittant la main de sa mère, cueillit des fleurs et les sema sur le passage de celui que ses parents lui avoient déjà appris à chérir. Camoëns, touché jusqu'aux larmes de cet accueil, serroit tour à tour les mains d'Auletta et de Fernando. Mes amis, leur disoit-il, je croyois que le malheur avoit pour jamais fermé mon cœur aux jouissances d'ici-bas; mais vous en avez retrouvé le chemin. Arrivé dans la maison, une table chargée de tout ce que l'île produisoit de plus exquis s'offrit aux regards de Camoëns. Pourquoi cette profusion? dit-il en regardant Fernando; puis, reportant ses yeux sur la table et n'y voyant qu'un couvert, il pensa quelle délicatesse respectueuse cet homme, né dans un rang obscur, savoit

joindre à ses dons. M'assiérai-je seul à cette table? demanda-t-il; Fernando, Auletta, ce repas ne peut me sembler bon si vous ne le partagez. Ses hôtes ne se le firent pas répéter; et Camoëns, en se voyant entouré de cette heureuse famille, crut avoir retrouvé le bonheur pendant quelques instants. La plus belle chambre de la maison lui avoit été réservée; et s'il n'y dormit pas cette première nuit, quelques douces pensées se mêlèrent du moins à ses douloureux souvenirs.

Cette solitude lui parut convenir parfaitement aux inspirations des Muses; il se résolut d'y achever son poëme, et de ne s'embarquer pour Lisbonne que lorsque ce grand ouvrage seroit terminé. Il devoit à la prévoyance de Fernando des nouvelles récentes de son amante. Un ami de ce fidèle

serviteur lui avoit écrit, en réponse à une lettre par laquelle il le prioit de prendre des informations à cet égard, que donna Catherine jouissoit d'une santé parfaite et d'une grande réputation de sainteté. Cette assurance confirma Camoëns dans sa résolution. Il n'alloit que rarement à la ville, et sentoit sa tristesse céder aux doux soins de ceux qui les lui prodiguoient; en comparant le calme dont il jouissoit alors aux jours si agités de sa vie passée, il pouvoit en effet se trouver heureux; car une longue infortune double le prix des jouissances qui lui succèdent.

C'est ici que je voudrois finir mes jours, disoit souvent Camoëns, si mon cœur, dominé par l'amour de mon pays, n'avoit conçu le projet d'élever un monument à sa gloire,

en rappelant les exploits des guerriers qui l'ont illustré; mais après l'avoir revu encore, après avoir déposé dans son sein le fruit de mes veilles, je lui ferai des adieux éternels, et je reviendrai dans ces lieux, poursuivoit-il; ma dépouille, ici comme sous la terre natale, pourra tressaillir quelque jour aux accents de reconnoissance des petits-fils des héros dont ma muse aura redit les exploits : l'espace du monde entier n'est plus rien pour celui qui, libre des liens de cette vie, a pris son essor, et plane dans l'immense éternité; car ses facultés, rendues à leur perfection primitive, ne peuvent être gênées par les obstacles terrestres.

CHAPITRE X.

Vengeance. Séparation pénible. Encore une victime de l'amour.

Mais tandis que le bonheur et la joie règnent autour de Camoëns, et qu'il se trouve entraîné insensiblement à leur salutaire influence, la tristesse se répand loin des lieux qu'il habite, et va bientôt atteindre sa retraite champêtre. Le palais du vice-roi s'enveloppe de voiles funèbres, don Mascarenhas n'est plus : le pauvre pleure en lui un père et l'infortuné un ami. Ses vertus seront-

elles le partage de celui qui va le remplacer? on craint de s'en flatter, et l'élévation de don Francisco Barreto vient ruiner toutes les espérances. Cet homme vicieux, encourageant par son exemple les débauches des grands, accabloit le peuple de subsides, et fournissoit ainsi aux énormes dépenses d'une cour dissolue. Camoëns, que la vue de telles exactions révoltoit, se résolut à ne plus paroître dans un palais où la corruption des mœurs étoit à son comble.

Un matin, qu'il venoit d'achever son déjeûner, et qu'il étoit, suivant sa coutume, entouré des enfants de ses hôtes, qu'il aimoit comme s'ils eussent été les siens, la porte s'ouvre. Camoëns, en voyant entrer un officier suivi de Fernando, pose à terre l'enfant qu'il tenoit sur ses genoux, et va à sa

rencontre. L'officier lui témoigne le desir de l'entretenir en particulier; Camoëns le fait entrer dans sa chambre, et ne tarde pas à connoître l'ordre qui l'appelle à Goa à l'instant même : une satire mordante contre le vice-roi et sa cour, et que Camoëns est accusé d'avoir composée, en est la cause. Le poëte proteste de son innocence, et dit à l'officier qu'il espère que les pièces de l'accusation suffiront pour le justifier, si ses juges consentent à les comparer avec ses véritables ouvrages. Cependant il se dispose à le suivre, et trouve, en sortant de sa chambre, toute la famille de son fidèle serviteur réunie dans la salle à manger. — Mes bons amis, leur dit-il, je suis obligé de me rendre à l'instant même à Goa; je serai bientôt de retour. En achevant ces mots, il embrasse

Auletta et ses enfants, et serre la main de Fernando; celui-ci, sans oser lui faire de questions, le regarde s'éloigner d'un œil inquiet. — Je crains bien, dit-il à Auletta, aussitôt que Camoëns fut sorti, et en s'asseyant, comme si un triste pressentiment lui eût soudain ôté le courage de retourner au travail; je crains bien que la visite de cet officier ne nous présage quelque chagrin. — Bah! reprit Auletta; je te reconnais bien là; le moindre incident t'enlève ta gaîté. Dis-moi un peu si le seigneur Camoëns a quelque chose à craindre? Qui pourroit lui vouloir du mal? il est si bon; et ne peut-il être mandé à Goa, sans que tu en prennes de l'inquiétude? — Si le vice-roi n'étoit pas son ennemi, je trouverois cela tout naturel. — Son ennemi! et pourquoi? — Parce que

mon maître, depuis la mort de don Mascarenhas, a dédaigné de mêler ses hommages à ceux de cette foule de flatteurs qui encensent les vices de don Barreto, et qu'au contraire il a écrit contre lui. — Contre lui! reprit Auletta. — Non pas positivement, mais contre les débauches de sa cour qui sont à faire dresser les cheveux sur la tête. — Je ne savois pas tout cela, et je conviens qu'il est très-dangereux d'irriter les méchants, dit Auletta; cependant je me rassure en me rappelant la figure qu'avoit le seigneur Camoëns en nous disant adieu. — Tiens, Auletta, reprit Fernando, veux-tu que je te dise franchement : ce n'est pas tant son prompt départ pour Goa qui m'alarme, que la manière dont il m'a pris la main : il me l'a serrée comme aux jours de ses grands cha-

grins. Une larme s'échappa des yeux de Fernando ; et l'aîné de ses enfants, qui étoit une fille âgée de sept ans, en voyant Auletta porter son mouchoir à ses yeux, se jeta à son cou, en lui disant : Ne crains rien, maman, je vais bien prier le bon Dieu pour qu'il n'arrive rien à notre ami. — Et moi aussi, dit le petit garçon, je ne dormirois pas, si j'allois me coucher sans le revoir.

La journée se passa dans une pénible incertitude. Camoëns arriva enfin, et, bien qu'il fît effort pour cacher sa tristesse, elle n'échappa pas aux regards de Fernando et de sa femme ; ils n'osoient l'interroger ; enfin Auletta s'enhardit. — Seigneur, lui dit-elle, quel sombre chagrin vous accable ? craindriez-vous de nous le faire partager ? — Oui, continua Fernando, ne nous jugez-

vous plus dignes de votre confiance? — Je serois bien ingrat si je pensois ainsi, répondit Camoëns; mais la crainte de vous affliger retient sur mes lèvres le récit d'une infortune inouïe. — Pauvre Fernando! s'écria Auletta, tu ne t'étois donc pas trompé? — Fernando, Auletta, reprit Camoëns, si vous me promettez d'avoir du courage, je vous révélerai tout. — Hélas! soupira Fernando. — Songez bien, continua Camoëns, que votre affliction ne feroit qu'accroître la mienne: il faut nous séparer. — Nous séparer! — Oui, dans huit jours, je dois m'éloigner de Goa. — Je vous suivrai!..... Un regard d'Auletta suffit pour faire comprendre à Fernando l'impossibilité d'accomplir ce projet. — Que je suis malheureux! continua-t-il. Pardonnez-moi, seigneur, mais

ne seroient-ce pas ces ouvrages qui ont eu un si grand débit à Goa, qui vous vaudroient ce nouveau malheur ? — Non, reprit Camoëns ; une calomnie atroce, inimaginable, est la seule cause de mon exil. — De votre exil! répétèrent à la fois les tristes époux.

Ces écrits que Camoëns justifioit de son malheur en étoient cependant la véritable cause. La peinture hardie qu'il avoit osé faire des vices communs aux plus grands seigneurs de Goa, avoit allumé leur haine ; car le public, content de démasquer les hommes dont le poëte avoit censuré les désordres, les nommoit hautement, et excitoit ainsi en eux le desir de la vengeance : c'est pour la satisfaire qu'ils imaginèrent de composer eux-mêmes un libelle qui, jeté dans le public sous le voile de l'anonyme, ne manqua

pas d'être cru l'ouvrage de Camoëns. Connoissant le goût de Barreto pour les spectacles licencieux, ses flatteurs avoient célébré son installation par des fêtes dont l'indécence avoit été révoltante. Ils devinrent eux-mêmes leurs propres censeurs, et persuadèrent aisément à leur maître que le poëte qui avoit osé insulter aux amusements et aux plaisirs de sa cour, étoit seul assez téméraire pour verser le ridicule et l'amertume sur celui dont la personne étoit sacrée pour tout autre. Barreto frémit de rage en parcourant cette sanglante satire, et jura d'en tirer une vengeance aussi prompte qu'éclatante. Ce fut en vain que Camoëns, en paroissant devant lui, demanda que la satire incriminée fût comparée à celles qu'il n'avoit pas craint d'avouer, et que des litté-

rateurs, reconnus juges en cette matière, décidassent si la même plume pouvoit produire deux ouvrages aussi disparates : il ne fut pas seulement écouté. Un acte arbitraire ne coûtoit rien à ce petit despote orgueilleux. Ce fut donc incontinent qu'aidé de son conseil, où siégeoient ceux qui avoient machiné l'odieux complot, il prononça l'arrêt qui exiloit le poëte aux îles Moluques. Camoëns, quoiqu'il eût dévoré l'indignation que devoit lui causer cette injuste sentence, n'obtint qu'avec beaucoup de peine un sursis de huit jours : il les employa à faire agir le petit nombre de grands qui, restés fidèles à la mémoire de don Alphonse et à celle de son successeur, n'avoient point part aux désordres de la nouvelle cour, et conservoient leur amitié au protégé de ceux qu'ils regret-

toient : mais leur foible crédit ne put prévaloir contre l'astucieuse adresse des flatteurs de Barreto.

Ainsi Camoëns, obligé de s'arracher des bras de ceux qu'il avoit adoptés comme une seconde famille, vit recreuser devant lui l'abîme que son courage et leurs soins assidus commençoient à combler : mais son âme s'étoit, pour ainsi dire, familiarisée avec l'infortune; et son nouvel exil, en renouant le fil de ses disgrâces, ne fit que le remettre dans l'état que la rigueur du sort l'avoit accoutumé à regarder comme naturel. Aussi, quand il se fut arraché aux regrets de Fernando et aux larmes de sa famille, et que les flots, en cédant au vaisseau qui le portoit, l'eurent éloigné de ce spectacle douloureux, il se retrouva calme, et s'applaudit

de ne voir autour de lui aucun de ceux qu'il aimoit.

Destin, où m'a réduit ta cruelle injustice?
Je bénis, disoit-il, l'excès de tes rigueurs;
Seul! tu permets que je gémisse;
Ma plainte se répand sans exciter des pleurs.
Ici la froide indifférence
De mes chagrins dédaigne les secrets;
Des matelots la joyeuse romance
Se mêle seule à mes regrets!
Ils chantent la rive natale,
Et, jouissant déjà des plaisirs du retour,
Plus d'un fidèle amant voit la main de l'Amour,
D'un front que la pudeur signale
Détacher la fleur virginale,
Et la suspendre au temple de l'Hymen.
J'ai vu briller aussi ce jour digne d'envie :
Un mot alloit m'unir au sort de Natercie.
Serments trop différés! implacable destin!
Que n'as-tu d'un instant retardé cet orage
Dont l'ardente fureur

A détruit mon bonheur!....
Revenus quelque jour d'une lointaine plage,
Nochers, vous reverrez un fortuné rivage;
Pour moi je n'ai plus de desirs :
Espoir! félicité! plaisirs!
Déshérité de votre ivresse,
Jamais, jamais mon triste cœur,
Pressé sous les doigts du malheur,
Ne palpitera d'allégresse!

Après une navigation aussi longue que pénible, l'équipage arriva au lieu de sa destination. Camoëns séjourna quelque temps à Ternate; mais son âme, qui n'éprouvoit véritablement que le calme du désespoir, avoit perdu ce feu qui sembloit s'être ranimé pendant son séjour à Goa; et sa muse ne retrouvoit des chants que pour déplorer son ennui, le sort de donna Catherine et l'injustice des hommes. Errant d'une île à

l'autre, dans l'espérance de secouer le poids de sa mélancolie, et toujours trompé dans son attente, il n'auroit point tardé à succomber, s'il n'eût obtenu du vice-roi de Ternate la permission de se rendre à Malacca et de s'y fixer. Ce pays, par la beauté de son aspect et la douceur de son climat, contrastoit, dans le souvenir de Camoëns, avec les scènes désolantes qui s'offroient à ses regards inquiets dans l'archipel sur lequel il avoit erré pendant près de quatre ans. Là, tandis qu'il fuyoit un rocher qui, suspendu sur plusieurs autres, menaçoit d'engloutir dans sa chute tout ce qui l'entouroit, un torrent, effrayant par sa rapidité, arrêtoit ses pas, et le forçoit à un circuit qui le conduisoit sur le bord d'un précipice ou à l'entrée d'une caverne. C'é-

toit donc avec une sorte de joie qu'il avoit quitté ces îles que la mer semble avoir vomies dans un jour de tempête, et que des volcans menacent sans cesse de rendre à l'abîme dont on les croit sorties. Il ne pouvoit se lasser d'admirer comment la nature, si avare de ses productions dans le pays qu'il venoit de quitter, prodiguoit autour de lui ses plus gracieuses richesses, et, montrant les fruits entourés de fleurs, laissoit ainsi subsister l'espérance au milieu du plaisir.

Un jour qu'il s'étoit enfoncé dans une de ces forêts où ses pieds, en foulant les herbes aromatiques, faisoient exhaler autour de lui le parfum le plus suave, des cris et des pleurs qui lui sembloient devoir être étrangers à ces délicieux ombrages, frappent son

oreille; il précipite ses pas du côté où ils se font entendre. Un enfant, dont la physionomie annonce tout au plus sept ans, s'offre à ses regards : il paroît désolé, et entoure de ses bras le cou d'une femme qui semble être sa mère. Aussitôt qu'il a aperçu Camoëns, il court à sa rencontre, et lui dit en hollandais : Sauvez maman, mon bon seigneur ! Camoëns, étonné d'entendre un enfant presque sauvage parler un langage européen, s'approche de la femme, et lui demande avec intérêt qui a pu causer l'état où il la voit. — L'excès du malheur et le poison le plus subtil, lui répond-elle. — Que dites-vous, malheureuse ? votre désespoir est barbare ! vous devez vivre pour protéger votre fils ! Abjurez un projet qu'un instant d'égarement peut seul excuser : vi-

vez. — Cela n'est plus possible : mes entrailles sont dévorées !... Encore quelques heures, et je ne serai plus. — Infortunée ! qu'avez-vous fait ? Qu'un prompt secours... — Tout secours seroit vain. Une flèche imprégnée du breuvage qui coule dans mes veines suffit pour donner la mort, n'effleurât-elle que la peau de celui qu'elle atteint. Jugez si quelque remède peut en paralyser l'effet quand il a rempli mon cœur !... Mais mon fils, que va-t-il devenir ? — Soyez tranquille, reprit Camoëns ; si je ne puis vous arracher au trépas, je prendrai soin de votre enfant. — Vous me le promettez... Mais vous autres, Européens, peut-on compter sur vos serments ? — Reposez-vous sur les miens : venez, cherchons quelque habitation où de prompts secours vous soient donnés. — Je

vous ai dit, reprit l'insulaire, qu'il n'en étoit point contre le venin qui me tue; et d'ailleurs je ne saurois marcher. Si je vous inspire quelque pitié, qu'elle vous porte à consoler ma dernière heure, en profitant de ce moment de calme pour écouter ma déplorable histoire. Camoëns, forcé d'abandonner l'espoir de la sauver, se rendit à ses desirs, et elle commença ainsi :

Je suis née dans l'île de Java; mon père s'occupoit avec mes frères de la culture de ses champs, dont la fertilité l'enrichissoit chaque année, et mes mains avoient appris à tisser le coton que ma mère filoit. J'étois heureuse alors, et je le serois encore, si j'avois écouté les conseils de celle qui m'a donné le jour. Epouse d'Isnou, il ne m'auroit jamais été infidèle, et j'ai pu le trahir pour un étran-

ger au blanc visage, dont le cœur est aussi noir que les pierres qui s'élancent du Gété, dont l'amour fut plus dangereux pour moi que le poison qui va bientôt me donner la mort. Les champs du père d'Isnou bornoient ceux de ma famille, et l'amitié unissoit d'aussi près leurs cœurs. Isnou et moi étions familiarisés dès l'enfance avec la pensée d'être mariés ensemble aussitôt que l'âge en seroit arrivé. Ce terme approchoit, mais les vœux de l'amour n'avoient point encore fait battre mon cœur. Un jour que j'étois, ainsi que toute ma famille, occupée à récolter du coton, le desir de poursuivre un écureuil m'entraîna loin d'elle, et je me vis bientôt, sans m'en douter, enfoncée dans la forêt voisine. Effrayée de me trouver seule au milieu de ces bois, je me disposois à retourner sur

mes pas, quand j'aperçus l'écureuil perché sur un bananier de paradis; je grimpai sur cet arbre, et je parvins à me saisir de l'animal fugitif. Toute joyeuse de ma capture, je m'apprêtois à descendre, lorsque je vis non loin de là un des énormes serpents dont cette forêt est peuplée, et qui font leur pâture habituelle des hommes; je poussai un cri perçant, et j'observois avec anxiété tous les mouvements de ce terrible animal, quand deux officiers hollandais s'offrirent à mes regards. En apercevant l'objet de ma frayeur, ils me firent signe de me rassurer, et, soulevant avec effort une grosse pierre, ils la laissèrent tomber avec autant de bonheur que d'adresse sur la tête du serpent. Ainsi délivrée de cet épouvantable ennemi, je descendis de l'arbre, et me jetai aux pieds de mes

libérateurs. Ils me relevèrent, en me disant que leur action n'avoit rien que de très-naturel, et qu'ils étoient heureux d'avoir secouru une aussi jolie fille. L'un d'eux s'offrit pour me reconduire à la ville, et l'autre continua son chemin, car le hasard, ou plutôt le cri que j'avois jeté, les avoit seul réunis. Mes parents, en apprenant le danger que j'avois couru, accueillirent avec les témoignages d'une reconnoissance aussi juste que sincère celui qui m'y avoit ravie; et il fut dès-lors regardé comme l'ami de la maison. Il étoit beau et jeune, il m'avoit sauvé la vie, il me disoit avec un accent si tendre qu'il seroit heureux de l'embellir, que je crus que mon existence entière devoit le payer de son bienfait.

J'acquis par lui des connoissances qui,

dans notre île, restent inconnues à la plupart des hommes, et sont tout-à-fait étrangères aux femmes : j'appris à lire pour comprendre ce qu'il m'écrivoit, et à écrire pour lui répondre. Cependant l'instant arriva où je devois jurer à Isnou l'amour dont mon cœur étoit rempli pour un autre. Une timidité coupable m'empêcha de faire confidence de mes sentiments à ma famille : je ne vis pas, trop crédule alors, que je flattois les secrets desirs de Lensburg, (c'étoit le nom de mon amant), qu'un tel aveu eût obligé à s'expliquer sur la nature de ses espérances, et à me laisser voir que sa fierté ne consentiroit jamais à m'attacher à lui par des liens dont il croiroit avoir à rougir. Il vouloit me séduire; épouse ou libre, peu lui importoit. Il nous accompagna au tombeau

d'Ibn Cheyk Mollanah, qui le premier ouvrit les yeux des Javanais à la lumière, en leur prêchant les divins préceptes de Mahomet. Il étoit là quand Isnou échangea avec moi les feuilles de palmier, et il assista enfin à toutes les cérémonies du mariage. La tristesse que je remarquai alors sur son visage m'inspira le dessein de lui rester fidèle en dépit du lien qui m'engageoit. Une coutume particulière à l'île où je suis née, et de laquelle les nouvelles mariées ne sauroient s'affranchir sans honte, favorisa pendant plusieurs jours ce projet de résistance aux empressements d'un époux qui m'adoroit. Mais enfin le devoir devoit mettre un terme à ces combats; je n'envisageois ce moment qu'avec désespoir. Lensburg sut lire dans mon cœur, et me proposa, pour mettre un terme à nos peines

mutuelles, de fuir avec lui : après une résistance vaine, puisqu'elle fut impuissante, je me rendis à ses vœux. Nous ne pûmes quitter le pays à l'instant même ; il falloit qu'il attendit des ordres supérieurs ; mais nous nous retirâmes dans les montagnes Bleues. J'y vécus seule avec lui jusqu'au moment où cet enfant, fruit de nos coupables amours, vint, en m'imposant de nouveaux devoirs, adoucir l'amertume de mes remords. Lensburg, s'efforçant de vaincre ma tristesse, me promettoit de se rendre en Hollande aussitôt qu'il en obtiendroit la permission, et de m'y épouser, après m'avoir fait instruire dans sa religion.

Nous quittâmes enfin Java, et je mis le pied avec joie sur cette terre nouvelle, car je pensois que c'étoit un pas de fait vers celle où

devoit s'accomplir mon bonheur. Lensburg me tint le même langage jusqu'au moment où sa trahison vint me punir de ma criminelle foiblesse, et la veille du jour qui éclaira sa fuite, il me juroit encore un amour éternel. Il m'avoit laissé de l'or; mais, en voyant s'éloigner le vaisseau qui favorisoit les vœux du perfide, je jetai à la mer le coffre qui contenoit ses dons, et j'allois m'y précipiter moi-même, quand une pitié cruelle me retint sur le rivage. Abandonnée sans ressource, loin de ma terre natale, que pouvois-je faire pour réparer mes torts et obtenir mon pardon?

Une occasion se présenta cependant. Une dame espagnole à qui je confiai mes peines, s'y montra sensible, et obtint pour moi, d'un capitaine de sa nation, la fa-

veur de me recevoir sur un vaisseau qui faisoit voile pour mon île. Le capitaine n'avoit point voulu se charger de mon fils, et la dame qui me protégeoit m'offrit à le garder jusqu'à mon retour, ou, si j'obtenois le pardon de ma famille, de le confier, d'après mon avis, à la personne qui devroit le remettre entre mes bras. Ce que j'éprouvai à mon débarquement ne sauroit se décrire : il me sembloit qu'une main invisible me repoussoit vers les lieux que je venois de quitter; à mesure que j'approchois de l'habitation de mon père, mon cœur se serroit davantage; le regret de m'être déterminée à la démarche que j'allois accomplir prenoit une nouvelle force, et l'espoir de trouver grâce auprès de mes parents, qui avoit soutenu mon courage pendant la traversée, ne se présentoit

plus à mon esprit que comme une monstrueuse chimère, dont le souvenir exclusif de mes torts avoit pris la place. Ce fut dans cette disposition que j'arrivai près de la maison d'Isnou, devant laquelle je devois passer avant de toucher le seuil de celle de mon père. Le son des instruments et des rires bruyants frappent mon oreille; je me traîne, par une sorte d'instinct, près de la porte de l'enclos, et je tombe, plutôt que je ne m'asseois, sur un banc extérieur. J'ignore le temps que durèrent les danses et les jeux : je fus retirée de ma stupeur par le bruit que les amis d'Isnou firent en sortant de chez lui : la nuit étoit avancée. — Que tu es heureux ! disoit l'un d'eux; quelle charmante femme ! — Depuis six ans que nous sommes mariés, reprit une voix qui me fit tressaillir, car c'étoit

celle d'Isnou, elle ne m'a pas donné un seul instant de chagrin. — Ce n'est pourtant pas sans peine, reprit un autre de ceux qu'il accompagnoit, que tu t'es décidé à faire casser l'hymen funeste qui t'unissoit à Zulmé. — Je l'aimois dès l'enfance, répliqua Isnou; malgré ses torts, je n'ai pu l'oublier, et je ne saurois encore penser à elle sans émotion; peut-être, abandonnée par celui auquel elle m'a indignement sacrifié, elle est accablée de misère et dévorée de remords. — Est-elle digne de pitié, reprit un des amis, celle dont le crime a causé le trépas de ses parents?

Frappée comme d'un coup de foudre, continua la malheureuse insulaire, le cri qui s'échappa de mon cœur expira sur mes lèvres, et un évanouissement subit me sauva de la honte d'être reconnue. Je restai long-

temps dans cet état, puisque mes yeux, en se rouvrant, furent frappés des premiers rayons du jour. Tout étoit encore calme, et je me hâtai de fuir; je ne pouvois quitter Java qu'avec celui qui m'y avoit amenée; je me tins dès-lors cachée tout le jour, ne sortant furtivement que le soir pour aller chercher dans les bois des fruits ou des racines qui soutenoient ma déplorable existence. J'acquis bientôt la certitude du malheur dont la première nouvelle m'avoit comme pétrifiée : mon père m'avoit maudite, car la perte de ma mère, qui l'avoit précédé au tombeau, avoit fermé son âme à tout sentiment d'indulgence pour un crime dont les conséquences livroient ses vieux jours au désespoir. L'excès de mes douleurs m'auroit ôté le desir de revenir en ce lieu, si l'idée

d'abandonner mon fils n'avoit déchiré mon cœur; mais, par une bizarrerie que je ne saurois expliquer, cet enfant, qui avoit ranimé mon courage, et sur lequel je fondois quelque espoir, m'est devenu odieux : Vous voyez ses traits! s'écria cette femme avec une sorte de fureur, ce sont ceux du perfide! que n'ai-je poursuivi en cet enfant le crime de son père! qui m'a portée à l'épargner, quand un secret desir me poussoit à l'associer à ma mort déplorable? Homme barbare! continua-t-elle en s'adressant à Camoëns, pourquoi m'enlevez-vous ce dernier plaisir, le seul que mon infâme séducteur ne m'avoit pas ravi?

L'enfant, effrayé, courut se cacher dans un buisson, et Camoëns ne savoit à quel parti s'arrêter. Un morne silence avoit suc-

cédé aux transports de l'infortunée; des gémissements sourds s'échappoient par intervalle de sa poitrine haletante; bientôt une pâleur mortelle se répandit sur son visage, il se couvrit de sueur; puis, ouvrant ses yeux à moitié éteints, elle les tourna vers Camoëns. — Où est mon fils? lui demanda-t-elle; pourquoi le cacher à ma vue? L'enfant se hâta d'accourir. — Me voilà, dit-il; maman, aime-moi encore. — Que je t'aime! et tu me maudiras! s'écria Zulmé. — Non, non, répondit l'enfant, jamais! Ne me regarde plus avec ces yeux qui m'ont fait tant de peur, et embrasse-moi. — Hélas! je n'en ai plus la force, repartit la pauvre femme; puis elle ajouta: Adieu! que le prophète te protége! puisse-t-il aussi me pardonner, et ne pas condamner mon âme à venir errer

sur cette terre sous une forme immonde! Adieu! répéta-t-elle d'une voix mourante. Ses lèvres glacées s'imprimèrent sur le front de son fils, et elle expira. Le pauvre orphelin soulevoit de ses foibles mains la tête de sa mère, et, l'appelant des noms les plus tendres, sembloit encore espérer de la rendre à la vie. Camoëns, saisi de pitié, se hâta de l'arracher à ce déchirant spectacle. Après l'avoir conduit à son habitation, il courut informer le juge du lieu du tragique événement qui venoit de priver cet enfant de sa mère; et ce magistrat envoya sur l'heure enlever le corps de la malheureuse Zulmé.

Ainsi les passions qui portent à s'éloigner des devoirs imposés par la nature, ou prescrits par la société, entraînent avec elles des conséquences plus ou moins funestes;

et l'homme qui, cédant aux séductions du vice, leur immole les pures jouissances de la vertu, leur sacrifie souvent le bonheur de toute sa vie.

CHAPITRE XI.

Bienfait récompensé. — Fortune acquise. — Naufrage. — Nouvelle injustice. — Action généreuse.

Tel qu'un ruisseau qui, grossi par un orage, roule durant quelques instants du limon dans ses ondes, mais bientôt est rendu à sa limpidité naturelle, tel l'enfant voit fuir avec les larmes dont un cruel caprice du sort a gonflé son cœur, la tristesse qui étoit venue obscurcir son entrée dans la vie.

Camoëns s'étoit d'abord appliqué à calmer la douleur véhémente de Nadir, c'étoit alors le nom de l'orphelin; mais plus tard, en le faisant baptiser, il le nomma Antonio, en souvenir de l'ami qu'il avoit perdu : c'est ainsi que je l'appellerai désormais. Bientôt il trouva dans la présence de cet enfant un sujet de distraction, et se fit dès-lors l'obligation d'assurer son existence pour l'avenir. Jusques-là, les chants de sa muse avoient suffi à ses besoins; mais il vouloit enfin s'occuper de finir son poëme. Don Barreto avoit été remplacé par don Constantin de Bragance; il écrivit à ce dernier pour lui demander de le nommer à quelque emploi civil. Le nouveau vice-roi, qui avoit connu Camoëns à Lisbonne, fut satisfait de cette occasion de lui prouver qu'il n'avoit point oublié leurs anciennes liaisons

d'amitié; et s'il ne le rappela pas à Goa, ce fut dans l'espoir qu'un emploi très-lucratif qu'il lui fit remplir à Macao, mettroit ce poëte infortuné à même de faire une petite fortune, sans l'empêcher de se livrer à son goût pour la poésie. Ce fut effectivement pendant son séjour dans cette ville que Camoëns commença à travailler constamment à son grand ouvrage, et que le sort sembla encore se relâcher de sa rigueur à son égard. Fernando ne manquoit pas une occasion d'écrire à son ancien maître, et de lui dire ce qu'il apprenoit du sort de donna Catherine par cet ami dont j'ai déjà parlé, avec lequel il entretenoit une correspondance aussi fréquente que la distance des lieux pouvoit le permettre.

Camoëns, heureux autant qu'il le pouvoit

être avec les souvenirs du passé, partageoit son temps entre les occupations de sa charge et le culte des Muses : souvent, retiré dans une grotte solitaire, qui a retenu son nom, et cédant à l'inspiration du génie, il le laissoit devenir maître de toutes ses pensées, et s'étonnoit toujours quand Antonio, en venant le chercher dans sa retraite favorite, lui rappeloit l'heure à laquelle il s'y étoit rendu. Ainsi, en dépit du malheur, la course du temps lui étoit devenue insensible.

Quelques années s'écoulèrent dans cette heureuse quiétude, et Antonio, dont Camoëns avoit soigné l'instruction, étoit depuis long-temps arrivé au point de permettre à son bienfaiteur de se reposer sur lui du soin de ses intérêts et de la plus grande partie des occupations de sa place;

c'étoit aussi lui qui étoit son trésorier; et Camoëns étoit loin de se douter de ce qu'il possédoit, quand ce jeune homme le détermina à permettre qu'il lui rendît ses comptes, et offrit à ses regards une table couverte d'argent et d'or. — Et d'où nous viennent toutes ces richesses? demanda Camoëns avec étonnement. — De notre travail, répondit Antonio; pendant que vous passiez des journées entières dans la grotte, je faisois valoir les revenus de votre place dans le commerce; et voilà trente mille francs. C'étoit une somme considérable au seizième siècle, et tout autre auroit été aussi surpris que Camoëns. — La moitié t'en appartient, dit-il à Antonio. Celui-ci voulut s'en défendre: — Non, non, c'est trop juste. Mon poëme est presque achevé,

ajouta-t-il, tu me suivras à Lisbonne, et là, comme ici, tu feras valoir notre argent : prépare donc tout pour que nous puissions partir aussitôt que j'aurai reçu des nouvelles de Goa ; car je ne puis douter que le vice-roi ne consente à recevoir ma démission, et à me permettre de retourner dans ma patrie. Camoëns ne s'étoit point trompé dans ses conjectures : don Constantin ne lui fit pas attendre sa réponse ; il lui accordoit ce qu'il demandoit sans restriction. Le desir de lui témoigner sa reconnoissance et de revoir Fernando détermina Camoëns à se rendre à Goa avant de retourner sur le continent. Ce fut donc pour cette ville qu'il s'embarqua, se promettant bien de n'y faire qu'un court séjour.

Avant de quitter Macao, Antonio avoit, du

consentement de Camoëns, converti en marchandises presque toute leur fortune; par ce moyen, il pouvoit se promettre de l'augmenter encore en arrivant à Goa: mais le sort se joue des projets des hommes, et semble de préférence exercer ses caprices sur ceux qu'il en a déjà rendus la victime. Camoëns est sur le pont du vaisseau; la mer est encore calme, mais l'air est épais, le ciel est chargé de nuages; une chaleur pesante permet à peine de respirer. Bientôt un roulis effrayant se fait sentir; les vagues grossissent; les matelots se hâtent de ployer les voiles, et des éclairs multipliés les forcent à baisser leurs regards où se peint la terreur. Jamais tempête ne s'est signalée sous des aspects plus sinistres: le ciel est en feu; les mâts craquent et cèdent aux efforts des vents dé-

chaînés; la foudre gronde, et dans le court intervalle qu'elle laisse entre ses coups, les cris des oiseaux sinistres se font entendre. La consternation est générale; une mort inévitable se montre sur tous les points; le vaisseau est déjà ouvert en plusieurs endroits; on détache les chaloupes, chacun s'y précipite; Camoëns force Antonio à y descendre avant lui, et au moment où, pour le suivre, il met le pied sur la chaloupe, un choc violent l'en éloigne et lui fait perdre l'équilibre: il tombe dans la mer, et nage en soulevant au-dessus des flots un petit coffre où est renfermé son unique trésor. Les vagues ont mis un long intervalle entre lui et la chaloupe, et la voix d'Antonio, qui se débat avec force, mais en vain, contre ceux qui l'empêchent de se jeter à la

mer, ne parvient bientôt plus jusqu'à lui. Les forces de Camoëns vont trahir son courage, quand il se heurte contre une planche; il la saisit, parvient à s'asseoir dessus, s'abandonne aux flots qui enfin s'apaisent; et les premiers rayons du jour lui montrent le rivage de Camboge. Des pêcheurs l'ont aperçu; ils le reçoivent dans leur barque, et leurs soins parviennent à ranimer ses esprits, car il s'étoit évanoui aussitôt que le danger avoit cessé. Sa première pensée, quand il revint à lui, fut pour Antonio, et la seconde pour son poëme. Il fut soudain rassuré sur la conservation de son ouvrage, en ouvrant la boîte qui le contenoit : mais le frêle esquif qui portoit celui qu'il regarde comme son fils, aura-t-il échappé au naufrage? Ce fut dans cette cruelle incertitude que se

passèrent les quinze jours que sa foiblesse l'obligea à rester chez le pêcheur qui l'avoit recueilli. Si loin de Goa, que va-t-il devenir? sans aucune ressource, privé de l'argent nécessaire pour hasarder de nouveau sa vie sur le cruel élément qui l'a replongé dans l'infortune, quel peut être son espoir? Il se livroit à de lugubres pensées en cotoyant la mer, quand la vue d'une barque arrête ses regards; il l'observe; il a reconnu différentes personnes de l'équipage. Bientôt Antonio s'offre à sa vue; bientôt il le serre dans ses bras; et toutes ses autres pensées cèdent durant quelques instants à l'émotion que lui cause le plaisir de le retrouver.

Antonio, depuis le jour où la tempête avoit jeté la chaloupe dans une île voisine,

n'en avoit pas laissé passer un seul sans visiter les côtes du royaume de Camboge, dans l'espérance de retrouver Camoëns. Combien il se sut gré d'avoir, par une heureuse prévoyance, réservé une somme d'argent avant l'achat de ses marchandises, et de l'avoir renfermée dans une ceinture qu'il portoit toujours sur lui! Cette somme étoit plus que suffisante pour payer le capitaine qui se chargeroit de les conduire à Goa. L'occasion ne tarda pas à se présenter; et le poëte infortuné, après une navigation longue, mais exempte d'accident, se retrouva environné de la famille de Fernando, et l'objet de tous ses soins. Ce fidèle serviteur ne négligea rien pour le déterminer à se fixer près de lui. L'impossibilité où Camoëns étoit alors d'accomplir un projet

duquel rien n'auroit pu le détourner dans une moins grande détresse, flattoit les vœux de Fernando, et cependant il sentoit qu'il seroit plus heureux s'il pouvoit offrir à son ancien maître les moyens de revoir sa patrie, puisque c'étoit son plus cher, ou plutôt son unique desir. Mais les dépenses qu'exigeoit sa famille devenue nombreuse, absorboient à mesure les revenus de sa petite propriété, et le mettoient hors d'état de satisfaire l'élan de son cœur généreux.

Camoëns alla visiter le vice-roi. Celui-ci apprit avec chagrin sa nouvelle infortune, et lui offrit de le renommer à l'emploi qu'il avoit regretté de le voir abandonner, et qui se trouvoit encore vacant. Mais le poëte avoit résolu de ne quitter Goa que pour se rendre à Lisbonne : il remercia don Cons-

tantin, et, ne lui laissant pas ignorer le but où tendoient tous ses vœux, il lui avoua qu'il se décideroit à suivre, en qualité de secrétaire, sans exiger aucun traitement, quiconque se chargeroit de le reconduire dans sa patrie. Don Mascarenhas lui promit de s'occuper de lui trouver l'occasion qu'il desiroit, et l'adressa effectivement, quelques mois après cette première entrevue, à Pedro Barreto, qui venoit d'être nommé gouverneur de Sofala. Le nom que cet homme portoit fit involontairement tressaillir Camoëns. Cependant l'accueil et les promesses séduisantes que lui fit ce seigneur l'emportèrent sur une première prévention : il s'engagea à lui donner les moyens de poursuivre son voyage s'il consentoit à être son secrétaire pendant un an. Cet homme trop peu délicat, ainsi qu'on

le verra bientôt, pouvoit effectivement trouver un sujet de vanité dans l'espoir de s'attacher un homme tel que Camoëns. Celui-ci n'ajouta aux conditions qui lui furent offertes que celle d'emmener avec lui Antonio. Don Barreto n'apporta point d'obstacle à ce desir; et Camoëns, après avoir essuyé encore une fois les larmes de ses bons amis, s'éloigna pour jamais de Goa.

Arrivé à Sofala, il ne tarda pas à regretter de s'être mis dans la dépendance du nouveau gouverneur, dont l'avarice sordide obligea Antonio à vivre séparé de son père adoptif. L'assurance d'être délivré, au bout d'un an, de l'espèce de servitude à laquelle l'avoit réduit le caractère de don Barreto, soutenoit seule le courage de Camoëns. Mais quand le terme de ses engagements fut arrivé, et que

le déloyal gouverneur osa lui déclarer, sans scrupule, qu'il devoit rester encore un an chez lui pour obtenir l'exécution de ses prómesses, l'âme franche du poëte se révolta contre un tel manque de foi, et ce ne fut qu'après avoir laissé éclater toute l'indignation que ce procédé y avoit excitée, qu'il quitta brusquement don Barreto. Mais abandonner la maison du gouverneur n'étoit pas s'affranchir de son autorité, et Camoëns n'avoit pas les moyens de quitter le pays où sa mauvaise étoile l'avoit conduit. Réduit à la plus grande misère, car la vengeance de don Barreto, ou plutôt son injustice, avoit ravi à Antonio le modique emploi qu'il ne lui avoit fait remplir que pour ne pas le garder à sa charge; privé ainsi des ressources qu'auroit pu lui procurer ailleurs son instruction, ce jeune

homme passoit ses journées à visiter les Portugais qui habitoient Sofala, et en obtenoit, souvent avec peine, quelques secours pour Camoëns.

Le sort n'avoit point encore réduit le poëte à cet excès de dénuement : une âme ferme trouve de l'énergie pour supporter l'infortune ; mais le manque des premiers besoins de la vie, et l'assurance de voir la haine s'opposer à tout ce qu'il pourroit entreprendre pour se les procurer, étoient bien propres à jeter Camoëns dans le découragement ; et peut-être eût-il cédé au désespoir, si la foi ne l'eût fait reculer devant l'abîme éternel où l'auroit précipité un acte repoussé par la nature, et que rien ne peut justifier aux yeux de la Divinité, puisqu'il outrage sa puissance, en retranchant une vie dont elle a compté les jours.

L'espérance de revoir donna Catherine et sa patrie sembloit avoir fui pour toujours aux regards de Camoëns, et avoit entraîné avec elle tous ses songes de gloire. Ses ouvrages, pensoit-il, voués comme lui à l'obscurité, resteront ignorés de ses concitoyens, et son nom ne survivra pas au terme précoce de sa vie. Les doigts de la mort ont déjà glacé son génie; il ne se souvient des chants de sa muse que pour s'en étonner, et reste dans une inaction effrayante : le seul Antonio peut pénétrer dans le réduit qu'il partage. Le poëte craint la lumière du soleil, qui n'éclaira jamais pour lui que le malheur, et semble vouloir ainsi anticiper sur l'obscurité de la tombe. Les soins assidus d'Antonio ne peuvent rien contre cette tristesse morne, qui dédaigne la plainte. — J'ai causé ton mal-

heur, lui disoit-il seulement quelquefois; je t'ai sauvé du trépas pour te vouer à la misère : ainsi tous ceux que j'ai aimés ont éprouvé les rigueurs du sort qui m'accable! Si tu m'en croyois, mon ami, tu me laisserois à moi-même; tu fuirois ce lieu, où la haine de Barreto te ferme tout chemin pour sortir de l'indigence, et tu chercherois ailleurs une place ou un emploi que tes talents te feroient trouver. Antonio rejetoit avec feu cette proposition, et protestoit à Camoëns que, quelle que fût la rigueur de son destin, il étoit résolu de le partager. Cependant il voyoit chaque jour quelque bourse se fermer à ses instances, et désespéroit de pouvoir long-temps subvenir aux premiers besoins de celui auquel il déroboit une partie de leur misère. Un matin,

qu'il sortoit de la maison d'un riche seigneur qui avoit rejeté sa supplique, il rencontra dans l'escalier un homme dont l'habit, et surtout la figure vénérable, lui inspira une confiance soudaine. — Seigneur, lui dit-il, vous allez sans doute visiter celui que je viens de quitter; si vous étiez assez bon pour le solliciter en faveur d'un infortuné Portugais qui est absolument sans ressource, peut-être seriez-vous plus heureux que moi. — Le seigneur Nunez est pourtant fort charitable, et il faut que vos fréquentes demandes l'aient forcé à vous refuser cette fois, lui dit l'inconnu. — Il est vrai, répliqua Antonio qu'il étoit le seul sur la générosité duquel je comptois encore pour soutenir l'existence de l'infortuné Camoëns. — Camoëns! reprit son interlocuteur; Camoëns !... Se-

roit-ce le poëte ? — Oui, seigneur, répondit don Antonio. — Il est donc bien malheureux? — La misère et le chagrin l'accablent. — Conduisez-moi à sa demeure; je veux renouveler connoissance avec lui, le secourir et le consoler; je remettrai la visite que je voulois faire au seigneur Nunez à un autre instant. En disant cela, le père Anselme, car c'étoit lui-même, redescendit l'escalier, suivi d'Antonio, qui se hâta de le conduire au logement de Camoëns. — Je viens d'apprendre à l'instant même le malheur où vous êtes plongé, dit le Père Anselme à ce dernier, et je suis venu vous trouver pour l'adoucir. — Je suis reconnoissant de votre démarche, lui répondit Camoëns; mais je crains bien qu'il ne vous soit pas possible, malgré le pouvoir sacré de votre mi-

nistère, de rendre un peu d'énergie à mon âme.—Pourquoi céder à ce découragement indigne d'un chrétien ? reprit Anselme ; Dieu n'éprouve point l'homme au-dessus de ses forces, et la soumission à sa volonté allége le fardeau des peines. — Les miennes sont si constantes et si profondes, qu'il n'est point de résignation qui puisse les égaler. — Vous le croyez, repartit le saint homme; j'ai vu naître vos chagrins (Camoëns le regarda, mais sans le reconnoître encore); et j'espère, malgré mon grand âge, les voir finir. — Qui êtes-vous ? demanda Camoëns; vos traits ne me sont pas inconnus, mais... Que dis-je ? Ah! c'est vous, vénérable Anselme; mon père! que j'ai été malheureux depuis l'instant fatal qui me vit arracher de l'autel où vous étiez prêt à

consacrer les plus doux serments ! — J'ai appris la plus grande partie de vos infortunes par ce brave jeune homme, et je lui ai promis de vous fournir les moyens de retourner à Lisbonne : je lui tiendrai parole. — Il se pourroit ! reprit vivement Camoëns; je reverrois Catherine! je foulerois le sol de ma patrie ! je respirerois encore l'air natal! il ranimera ma vie prête à s'éteindre! Mon père ! mon père ! quelle reconnoissance! — Modérez vos transports; la réussite de mon projet tient à la bonne volonté d'un capitaine auquel j'ai rendu quelques services, Diogo do Couto. — Ce fut autrefois un de mes meilleurs amis. Est-il maintenant à Sofala ? demanda Camoëns. — Non ; mais il y arrive dans peu de jours ; et ce que vous venez de me dire me confirme dans l'opinion

que j'avois déjà qu'il ne refuseroit pas de vous conduire à Lisbonne. — Je crois pouvoir l'espérer, répondit Camoëns. Mais par quel fortuné hasard habitez-vous cette ville? —Je partis de Portugal, répondit le Père Anselme, un an après la catastrophe qui vous obligea de vous en éloigner, et, depuis ce temps, j'ai traversé plusieurs fois la mer : il est peu d'îles de l'Océan que je n'aie visitées. Je vais prêcher aux insulaires une religion d'amour et de paix; et je tâche, autant que je le puis, que ma vie serve d'appui à mes leçons. J'ai le projet de retourner aux Indes, continua-t-il; il est des pays dans lesquels je n'ai pas encore pénétré : c'est probablement là que s'achevera mon existence. Mais je veux d'abord accomplir la promesse que je viens de vous faire, et vous pouvez compter

que je ne partirai d'ici qu'après vous avoir embarqué pour Lisbonne. Camoëns ne savoit en quels termes exprimer sa reconnoissance à cet homme compatissant, qui ne le quitta pas sans l'avoir obligé à accepter quelques pièces d'or.— Quoique nous ne devions plus nous revoir sans doute après cette seconde séparation, lui avoit-il dit pour vaincre sa résistance, vous trouverez toujours moyen de vous acquitter avec moi, puisque je vous confie cet argent pour secourir l'infortune quand le sort vous sera plus favorable.

L'espérance étoit rentrée dans le cœur du poëte, et il voyoit déjà en esprit se réaliser ses projets de gloire. — Mon fils, lui dit le Père Anselme, en revenant le voir quelques jours après, je vous apporte une bonne nouvelle : Diogo do Couto est arrivé

hier soir à Sofala, et déjà j'ai obtenu ce que je desirois; il viendra vous voir dans le jour pour vous informer de l'instant du départ : il m'a assuré qu'il ne pouvoit qu'être très-prochain. Camoëns exprima de nouveau sa reconnoissance à son respectable ami, et reçut en effet la visite du capitaine, qui, après lui avoir témoigné toute la joie qu'il avoit de le revoir, lui dit qu'il s'estimoit trop heureux, puisque l'occasion de lui être utile lui procureroit le plaisir de sa société pendant la traversée, et lui donnoit lieu de lui prouver dès-lors qu'il conservoit le souvenir de leur ancienne intimité. Il ne s'agissoit plus que de remplir les formalités exigées pour le départ : il falloit obtenir la permission du gouverneur, et Camoëns, en redoutant la haine de Barreto, ne voyoit pas quelle raison spécieuse celui-ci

pourroit faire valoir pour s'y opposer. Il lui écrivit donc à cet effet, sans concevoir aucune inquiétude sur sa réponse, et il convint qu'il ne connoissoit qu'à demi l'odieux caractère de cet homme, quand il en reçut la lettre suivante :

« MONSIEUR,

» Je n'aurois aucun droit de m'opposer à votre départ si vous n'étiez mon débiteur; mais, à défaut de biens, votre personne doit garantir ma créance; vous voudrez bien, en conséquence, faire remettre à ma caisse deux cents cruzades (1) que j'ai dépensées pour vous pendant notre traversée de Goa à Mo-

(1) Pièce d'argent portugaise, valant environ 2 fr. de notre monnoie.

zambique : ce n'est qu'après avoir satisfait à cette obligation que vous pourrez obtenir la permission qui est l'objet de votre lettre.

D. B.

—Deux cents cruzades ! s'écria Camoëns, et où les trouver ? Mon pauvre Antonio, ajouta-t-il, peux-tu concevoir une telle audace ? — C'est un horrible abus de pouvoir, et, si vous m'en croyez, vous demanderez justice de ce procédé. — A qui ? reprit Camoëns ; j'ai cru trop facilement au terme de mes peines : c'est ici que je dois finir mes jours sans consolation et sans gloire. — Si vous écriviez à Lisbonne, la reine pourroit se rappeler votre nom, et, d'un mot, s'opposer à cet acte arbitraire. — Ignores-tu, mon ami, que la mère de don Sébastien, dé-

pouillée de la régence, n'a plus aucune autorité dans le royaume? Anselme entra en ce moment. — Il ne faut plus penser au départ, lui dit Camoëns. — Et qui cause ce changement, qui ne peut venir que de vous? car j'ai quitté tout à l'heure Diogo, et il m'a remercié mille fois de lui avoir fourni l'occasion de vous être agréable. — J'ai tout lieu de me louer de son dévouement, reprit Camoëns; ce n'est ni de lui ni de moi que dépend maintenant mon départ ou mon séjour dans cette ville : lisez, dit-il, en donnant au Père Anselme la lettre de Barreto. — Quelle sordide avarice! s'écria Anselme. Mais tout espoir n'est point perdu; peut-être parviendra-t-on à fléchir cette âme endurcie par l'amour de l'or.—Point de prière! s'écria Camoëns; ne m'humiliez pas au point d'implorer en ma

faveur la pitié d'un homme aussi méprisable!

—Reposez-vous sur moi dans cette circonstance, reprit Anselme, et tenez-vous assuré que je n'entreprendrai rien dont vous puissiez rougir. Il quitta Camoëns après cette assurance, et se rendit auprès de Diogo. Il lui exposa en peu de mots la situation de Camoëns, et lui donna aussitôt les moyens de la changer, en ouvrant une souscription qui les mît à même de solder l'avare Barreto. Tous les officiers que Diogo avoit sous ses ordres s'empressèrent de répondre à cet appel; et, deux jours après, Anselme retourna chez Camoëns, muni de la permission du gouverneur. Le poëte vouloit savoir comment il l'avoit pu obtenir; mais Anselme ne lui répondit qu'en lui protestant qu'aucune démarche suppliante n'avoit été faite

auprès de Barreto, car Diogo avoit mis pour condition au bienfait dont il avoit donné l'exemple, qu'il resteroit ignoré de Camoëns : ce ne fut que long-temps après son retour à Lisbonne, que ce dernier apprit par hasard ce qu'il devoit à ses généreux compatriotes.

CHAPITRE XII.

Arrivée à Lisbonne. — Douce consolation. — Mort de donna Catherine. — Rencontre imprévue. — Repentir et générosité.

QUELQUES jours du printemps se sont à peine écoulés, et le vaisseau hospitalier qui a reçu Camoëns le dirige vers sa patrie. Toutes ses pensées sont d'espérance; la végétation, qui se montre plus avancée dans chaque île où il s'arrête avant d'arriver au terme de tous ses vœux, semble suivre les gradations par lesquelles son âme

passe avant de s'ouvrir tout-à-fait au bonheur. Je dis le bonheur, car les illusions et les regrets de l'amour n'existoient plus pour Camoëns, et le souvenir de donna Catherine n'étoit plus pour lui qu'une douce pensée : il sentoit qu'il donneroit sa vie pour elle, qu'il seroit heureux de la voir; mais il a appris à subordonner ce desir à la crainte d'altérer son repos, et il se promet bien de n'y céder qu'après avoir acquis une certitude qui, autrefois, eût fait son désespoir. Diogo do Couto a sollicité comme une faveur la lecture de ce poëme, noble fruit de l'exil. Camoëns s'est rendu à ses vœux; il recueille avec enthousiasme l'admiration que ses chants inspirent, et, fier des accents de sa muse, il lui promet l'immortalité. Avec quelle ivresse il met le pied sur cette terre dont

il a célébré les illustres fils ! Quel cœur pourra rester insensible à ces récits belliqueux, à ces exploits qui fondèrent la gloire de sa patrie? Un suffrage unanime accueillera ce monument national, et son heureux auteur verra les lauriers d'Apollon ceindre son front, et se mêler aux palmes dont le dieu des combats ombragea quelquefois sa tête. Telles étoient les couleurs dont le poëte embellissoit son avenir. Son premier soin, en arrivant à Lisbonne, fut de s'informer de donna Catherine : il apprit qu'elle étoit toujours l'objet de la vénération et de l'édification de ses sœurs, qui avoient déjà voulu deux fois la nommer abbesse, sans que sa modestie eût consenti à accepter ce titre.

Camoëns s'occupa dès-lors à mettre la dernière main à son poëme, et, semblable

à l'enfant qui, privé quelque temps de la vue de sa mère, se retrouve avec joie dans ses bras, il se reposoit avec délices au sein de sa patrie. Il alloit régulièrement entendre la messe à l'église du couvent des Ursulines, et ses regards, sans cesse attachés sur la chapelle qui renfermoit les religieuses, sembloient tenter de pénétrer derrière le voile qui les déroboit aux yeux des assistants. Un jour que, selon sa coutume, il s'étoit placé le plus près possible de la chapelle intérieure, il fut frappé, au moment du sacrifice, par le son d'une voix qui le fit tressaillir. C'étoit une grande fête, et les religieuses chantoient en chœur l'*O salutaris!* Il crut démêler parmi leurs accents ceux de donna Catherine; ce n'étoit encore qu'un soupçon, et il revint le soir, dans l'espérance que

quelque autre morceau de musique sacrée le mettroit à même de distinguer plus sûrement la voix qu'il avoit cru reconnoître. En effet, quand on commença le Salut, deux religieuses se mirent à chanter alternativement le *Pange lingua*, et Camoëns demeura persuadé que l'une d'elles étoit donna Catherine. Ses assiduités à l'église en redoublèrent; mais s'il craignoit de laisser passer une seule occasion d'entendre celle qu'il révéroit autant qu'il l'avoit aimée, il s'en retournoit toujours chez lui, plus affermi dans la résolution de lui laisser toute la pureté et la paix de ses pensées, se contentant du plaisir de recueillir dans son cœur des accents qui lui sembloient célestes. Il jouissoit depuis plus d'un an de la pure satisfaction à laquelle il avoit restreint ses vœux, quand

elle lui échappa tout à coup. Un intervalle de six semaines s'est écoulé entre deux fêtes ; il se réjouit de la solennité qui se prépare, et se rend à l'église bien avant l'office. L'instant approche : son oreille attentive craint de laisser échapper le premier accent de l'objet de sa respectueuse tendresse ; mais il est trompé cette fois dans son attente, et la voix qu'il entend n'est pas celle de donna Catherine. Ce changement, qu'un simple usage ou la plus foible indisposition peuvent avoir causé, l'inquiète et l'alarme, et, le lendemain, il se présente lui-même à la porte du couvent ; il entre, mais résolu de persister dans l'obligation qu'il s'est imposée : il s'adresse à la tourière, et lui demande seulement des nouvelles de Catherine d'Ataïde. — Donna Catherine, lui répond la vieille

sœur, depuis huit jours elle a reçu la récompense de toutes ses vertus.—O Ciel! malheureux Camoëns! s'écria le poëte; et il fit, mais en vain, quelques pas pour s'éloigner; il tomba évanoui sur le banc qui environnoit le parloir extérieur. Les pieuses filles s'empressèrent autour de lui, et leurs soins lui rendirent enfin l'usage de ses sens. Alors la mère-tourière lui demanda pardon de lui avoir annoncé si brusquement le trépas de donna Catherine. —Je ne pensois pas, lui dit cette femme, que cette nouvelle dût vous affecter à ce point, car je vous croyois envoyé par don Pèdre, que nous n'avons point vu depuis long-temps. Mais le nom que vous avez prononcé au moment de vous évanouir m'a bien fait regretter ma brusque indiscrétion; seriez-vous ce Camoëns si long-temps pleuré

par notre pauvre sœur? — Oui, répondit Camoëns, vous voyez devant vous un malheureux, à qui il n'est même pas permis de répandre des larmes sur la tombe de celle dont il s'étoit volontairement condamné à fuir la vue! Et il se leva pour sortir, malgré les instances de la mère-tourière, qui eût consenti bien volontiers à s'instruire des moindres particularités d'un retour qu'elle regardoit comme miraculeux.

Antonio, dit Camoëns à son fidèle compagnon en rentrant chez lui, je viens de recevoir le dernier coup que le sort pouvoit me porter! je n'ai plus qu'à mourir, puisque Catherine a cessé d'exister. Effectivement, il interrompit dès-lors tout travail, et ne parut plus se plaire qu'à errer dans les lieux qu'avoit habités son amie : ne

pouvant entrer dans le palais, il passe des heures entières à considérer les fenêtres de donna Catherine: il a revu les jardins de Bélem et ce bosquet témoin de ses premiers aveux; cet asile trop peu discret, où l'ambition jura d'anéantir les espérances de l'amour: mais un lieu surtout qu'il veut visiter, c'est l'ermitage, c'est cet autel où la main de donna Catherine se reposa dans la sienne, où leurs serments, déjà recueillis par le Ciel, alloient être consacrés par son ministre, quand un homme barbare les retint sur leurs lèvres. Tout occupé de ses souvenirs, il arrive à l'ermitage; il s'applaudit de n'y trouver personne, et se dirige du côté de la chapelle; tout annonce qu'elle est abandonnée: la mousse croît sur ses murailles, et ses vitraux sont devenus le jouet des vents.

Qu'importe à Camoëns ? au contraire, l'air de la destruction convient à son cœur : il s'agenouille devant l'autel, il commence par prier; bientôt, sans s'en apercevoir, il cède à ses souvenirs, et il oublie le lieu où il se trouve jusqu'au moment où la chaîne de ses malheurs l'y ramène naturellement; alors il prie de nouveau, et, faisant une offrande de toutes ses peines à la Divinité, il la supplie de le rejoindre à son amante. Soudain il croit entendre une voix qui lui répond que ses vœux seront comblés, mais qu'avant, il doit achever cet ouvrage, dont les chants, portant son nom jusqu'au terme des siècles, sauveront de l'oubli les valeureuses actions de ses compatriotes, et perpétueront la gloire du Portugal. Il jure d'être docile à cette secrète inspiration, car il a vu

dans l'avenir son front couronné de l'auréole des Muses; et si l'amour ne lui permit d'envisager leurs attraits qu'au travers de ses larmes, et triompha souvent de leur pouvoir, elles n'en demeurèrent pas moins la dernière passion de sa vie.

Déjà la nuit étend ses voiles sur la nature; les oiseaux nocturnes, dont la chapelle est devenue le refuge, voltigent à l'entour, et, par leurs croassements, semblent reprocher à l'homme d'avoir usurpé leur demeure. Camoëns s'en éloigne, et il s'apprêtoit à reprendre le chemin de Lisbonne, sans penser à visiter la maison de l'ermite, quand une lumière qu'il y aperçoit lui donne l'idée d'y pénétrer. A la clarté de la lampe qui brûle dans cet asile, il voit un homme assis, la tête appuyée sur un livre ouvert : un

crucifix, un rosaire, et quelque chose qui ressemble par la forme à un portrait ou à une relique, sont réunis sur la table où le livre est posé. Cet homme, qui semble dormir, ne porte point la robe d'un ermite : sa tête nue laisse voir sa chevelure blanchie. Camoëns reste debout, le considère en silence, et interroge d'un regard curieux les objets qui meublent cette demeure; tout indique qu'elle est habitée : ce n'est donc pas le hasard qui y a conduit celui qu'il y voit : peut-être est-ce une victime de l'injustice des hommes, qui les a fuis pour les oublier. Ses yeux reviennent involontairement sur la table, et il ne doute plus que le médaillon ne soit un portrait; mais la lumière de la lampe est trop foible pour le lui faire distinguer à la distance qui l'en sépare : il

hésite à le considérer de plus près; il craint de commettre une indiscrétion. Plus il combat contre sa curiosité, plus elle s'excite; peut-être ce portrait lui révélera-t-il une partie du sujet qui a conduit celui qui en est possesseur à se retirer dans cet asile: si c'est l'image d'une femme, les chagrins de l'amour, son désespoir peut-être, ont porté son amant à fuir le monde qu'elle a cessé d'embellir; ou peut-être adorée, quoiqu'infidèle, ses traits allégent des ennuis qu'elle seule a causés. Camoëns veut en vain résister davantage, le portrait est entre ses mains, il l'approche de la lampe. — C'est elle! s'écrie-t-il. Cette exclamation a réveillé le solitaire. — Qui est là? dit-il en relevant la tête; que voulez-vous, seigneur? continua-t-il; quel dessein a porté ici vos pas? — Je

croirois qu'il ne peut vous intéresser, répondit Camoëns, si ce portrait..... — C'est celui d'une créature angélique, répliqua le solitaire, en l'interrompant; c'est un gage de pardon et de tendresse. — Elle vous aimoit? demanda Camoëns; et ses regards, qui n'avoient pu encore se détacher du portrait, se portèrent sur celui qu'il interrogeoit: O Ciel! don Pèdre! s'écria-t-il en faisant quelques pas en arrière. — Oui, reprit celui-ci, sans reconnoître Camoëns, qu'une blessure au visage rendoit en effet méconnoissable; peut-être m'avez-vous vu au jour de mes grandeurs, et vous vous étonnez de me retrouver ainsi déchu : c'est l'ouvrage du remords. Mon ambition a causé le malheur d'une sœur vertueuse; je l'ai séparée de celui qu'elle aimoit; cet infor-

tuné a trouvé la mort loin de sa patrie; il m'a maudit à son heure dernière, et sa voix m'accusera sans doute au jour du jugement céleste ! je crois l'entendre demander justice au souverain juge des hommes! Que ne vit-il encore! que ne vient-il épuiser l'effort de sa haine sur ma tête coupable! Je pourrois alors espérer que le Ciel, fléchi par mon repentir et sa vengeance, s'ouvriroit devant moi au-delà de cette vie ! Mais non, je dois mourir dans le désespoir. — Camoëns vous pardonne, reprit le poëte; Catherine, du haut des cieux, a disposé son cœur à l'indulgence! — Du haut des cieux! que dites-vous ? ma sœur ! ah!... — Eh quoi! vous ignoriez son trépas ? — Oui, oui ; je ne connoissois pas jusqu'où devoit s'étendre mon malheur ! et je lui survivrois! En disant

ces mots, don Pèdre essaya de se lever, mais il retomba sur son fauteuil. — Elle n'est plus! continua-t-il; sa voix ne portera plus au fond de mon cœur ses accents consolants qui me faisoient croire à la miséricorde céleste! Mais ne m'abusez-vous pas? d'où savez-vous cette nouvelle? qui vous a chargé de me l'apporter? — Je ne vous cherchois pas en ces lieux; et peut-être les aurois-je fuis, si j'avois pensé vous y rencontrer. — Et vous aussi vous avez le droit de me haïr! Quels furent mes torts envers vous? rien ne peut-il les excuser? Parmi les injustices dont on m'accuse, quelques-unes ne furent pas mon ouvrage... Ah! n'accablez pas un malheureux! — Ce n'est pas mon dessein: donna Catherine vous a pardonné, et sa bonté a dicté ma conduite à votre égard. Si j'avois

assisté à ses derniers moments, elle m'auroit dit : Mon frère fut bien coupable, il en est plus malheureux ! oublie ses fautes, ne considère que son repentir ; j'en adoucissois l'amertume, remplace-moi dans cette charitable fonction ; ne trahis pas mon espérance, je t'en conjure, Camoëns ! — Camoëns ! s'écria don Pèdre. — Oui, reprit le digne amant de donna Catherine, vous voyez devant vous celui dont le cœur vient de prononcer le serment que Catherine eût exigé de sa foi, si elle avoit appris qu'il dût lui survivre. — Tant de générosité aigrit encore mes remords, repartit don Pèdre.

En cet instant, un jeune paysan entra dans la cellule ; et après avoir déposé à l'entrée quelques provisions, il s'approcha d'un air triste et embarrassé. Je sais tout, Marcillo,

lui dit don Pèdre ; ma sœur..... N'a-t-elle rien écrit pour moi avant l'instant fatal ? Marcillo remit à don Pèdre un paquet cacheté, et se retira. Ce paquet contenoit une lettre de l'abbesse du couvent des Ursulines et une autre de donna Catherine. Don Pèdre ouvrit d'abord celle de sa sœur, et la lut aussi haut que la douleur qui le suffoquoit pouvoit le lui permettre : elle étoit pleine de consolations ; sans parler de ses peines, elle conjuroit son frère de pleurer son trépas en chrétien, de considérer qu'il n'est point d'existence ici-bas, quelque fortunée qu'elle soit, qui puisse se comparer au bonheur de retrouver dans l'éternité ceux qu'on a aimés sur la terre : « Ceux qui nous ont donné le jour me tendent les bras, et... » Deux lignes étoient effacées en cet endroit, mais pas as-

sez pour que le nom de Camoëns ne s'y distinguât encore. Ce sacrifice avoit-il été commandé par une délicate piété, ou la crainte d'affliger don Pèdre, en ramenant le souvenir de sa tyrannie, l'avoit-elle inspirée?

La lettre de l'abbesse contenoit une relation de la maladie de donna Catherine: elle n'avoit duré que quinze jours; ce temps avoit été rempli par tous les exercices d'une ferveur vive et sincère. « Elle s'étoit endormie dans la paix, écrivoit la Supérieure, et son visage avoit retenu, même après le trépas, quelque chose de l'éclat dont une vision céleste avoit semblé éclairer ses derniers instants. » Don Pèdre et Camoëns confondoient leurs larmes: ainsi les mêmes regrets réunissoient deux cœurs qui paroissoient ne devoir jamais s'entendre. Camoëns passa

la nuit à l'ermitage; et le lendemain, avant de quitter don Pèdre, il lui promit de revenir le voir. Ce dernier reçut avec les marques de la plus vive reconnoissance cette promesse qu'il n'avoit osé solliciter. Fidèle à la remplir, Camoëns ne passoit pas quinze jours sans se rendre auprès du frère de donna Catherine.

Ce fut dans une de ces visites que ce dernier lui apprit que le desir de faire pénitence l'avoit conduit dans la solitude abandonnée depuis le départ d'Anselme, et qu'il avoit alors donné tout son bien aux pauvres et aux hospices, ne se réservant qu'une pension pour se procurer les premiers besoins de la vie, laquelle, après sa mort, devoit retourner à Marcillo. Cette confidence fut accompagnée de l'expression du regret de s'être mis, par cet abandon to-

tal de sa fortune, hors d'état d'enrichir celui dont sa cruelle ambition avoit détruit le bonheur et ruiné toutes les espérances. Le Ciel, disoit-il, n'a voulu m'épargner aucun sujet de repentir; et, par une triste fatalité, une action qui seule avoit pu rendre un peu de calme à mon âme, devient aujourd'hui, pour moi, la cause d'un nouveau chagrin. Camoëns, dans la vue d'adoucir ses regrets, lui cachoit à quel point sa générosité lui eût été nécessaire, et redoubloit de soins et d'égards pour lui persuader qu'il excusoit les torts dont il s'étoit rendu coupable envers lui. Mais il n'étoit plus de repos pour cet homme, et une vieillesse anticipée devoit bientôt le conduire à son dernier asile.

Un jour que Camoëns alloit le visiter, il ne trouva plus à l'ermitage que Marcillo. — Où

est ton maître ? demanda-t-il à ce dernier. — Là, répondit le jeune paysan, en lui montrant la terre ; là, depuis huit jours. Ne sachant point votre demeure à Lisbonne, je n'ai pu satisfaire le desir qu'il avoit de vous voir, et je lui ai promis de demeurer ici jusqu'à ce que vous y vinssiez, afin de vous remettre cette boîte. « Tu donneras ceci de ma part au seigneur Camoëns, m'a-t-il dit, c'est ce que je possède de plus précieux ; tu lui diras que j'ai regretté jusqu'à ma dernière heure le mal que je lui ai fait, et l'impossibilité où je me suis mis d'améliorer son sort, et que l'assurance qu'il m'a pardonné me fait espérer en la miséricorde céleste. Camoëns donna des larmes à cet homme, qui lui eût été sans doute odieux s'il l'avoit rencontré au sein des grandeurs ; mais l'état dans le-

quel il s'étoit offert à ses regards avoit fait taire son ressentiment, et il s'étoit plu à recueillir un repentir et des regrets qu'il considéroit comme un hommage rendu à la vertu de celle qu'il avoit tant aimée. La boîte que don Pèdre lui avoit léguée contenoit le portrait de donna Catherine, un chapelet en nacre de perles qui lui avoit appartenu, et qu'elle avoit donné à son frère, quand il lui avoit annoncé le projet de se retirer dans la solitude, une mêche de cheveux de cette femme infortunée, et sa dernière lettre. Camoëns estimoit ces divers objets au-dessus de toutes les richesses, et il ne regrettoit point celles que don Pèdre auroit voulu lui donner : il pensoit que la publication de son poëme ne tarderoit pas à faire cesser l'extrême gêne à laquelle il étoit réduit, ne

vivant que sur le modique produit de la réimpression des autres ouvrages qu'il avoit composés pendant son exil, car Antonio n'avoit pu obtenir aucun emploi : il s'étoit mis à copier des manuscrits; mais les auteurs ne le payoient point, et Camoëns, qui souffroit de lui voir consumer en vain ses veilles, s'opposa bientôt à ce qu'il continuât ce travail. Le poëme des Lusiades est enfin terminé : réalisera-t-il toutes les espérances de son auteur ?

CHAPITRE XIII.

Conclusion.

Après des démarches multipliées, Camoëns parvint à faire publier son poëme; mais l'avantage pécuniaire qu'il en retira fut si modique, que les dettes que son état de dénuement l'avoit forcé de contracter, l'absorbèrent presque entièrement, et il se trouva bientôt aussi pauvre qu'auparavant.

Les Portugais, en accueillant avec enthousiasme les chants d'une muse qui n'avoit point de rivale, ignoroient que leur em-

pressement, en faisant la fortune de l'éditeur, laissoit Camoëns dans la misère. C'est en vain que ce poëte, dont le nom devoit devenir illustre à si juste titre, tenta alors d'arriver jusqu'au trône. Don Sébastien, entraîné à de folles expéditions, ne rêvoit que les combats, et ne donnoit aucune attention aux lettres. Abandonné à ses flatteurs dès l'âge de quatorze ans, ce prince, dédaignant les conseils d'une mère dont la régence avoit attesté les talents politiques, et l'expérience du cardinal Henri son oncle, conduisit la monarchie portugaise à sa ruine, et périt victime de son imprudente témérité. Mais les infortunes des trônes sont du domaine de l'histoire, et ma plume, qui a tâché de rappeler celles de Camoëns, craint de pousser plus loin ce récit douloureux.

Aussitôt que les ombres de la nuit descendent sur l'opulente Lisbonne, une voix peu formée à ce genre de prière implore la pitié des passants : seroit-ce celle de Camoëns ? Non, le poëte eût succombé à l'indigence plutôt que de l'adoucir à ce prix ! L'amitié, quelque chose de plus encore, la reconnoissance, a pu seule inspirer un tel dévouement à un homme à la fleur de l'âge : s'il n'obtient qu'avec peine quelques secours, si sa main tremble en les recevant, il s'encourage en pensant qu'ils lui fournissent le moyen de laisser ignorer à Camoëns l'excès de leur dénuement. Mais une terrible contagion répand l'effroi dans Lisbonne ; le fléau atteint Antonio : les vertus ne fléchissent point la mort, il périt ; et Camoëns ne survivra à la douleur de le perdre que

pour succomber à la misère! Alors son ingrate patrie s'accusera de ses maux; son nom, qui n'avoit pu lui ouvrir le palais des rois, y pénétrera, et ira retentir dans le cœur d'une femme qui eut trop de part à son infortune.

Donna Cécilia, qui, comme nous l'avons vu, s'étoit éloignée de Goa quelque temps après le secret départ de Camoëns, n'avoit rien négligé, à son arrivée en Portugal, pour découvrir ce qu'il étoit devenu; ayant alors appris la retraite et les vœux de donna Catherine, elle avoit pensé que son amant s'étoit expatrié, et ses recherches, demeurées infructueuses, l'avoient confirmée dans cette opinion. Le temps, en versant insensiblement son baume sur la blessure de l'amour, avoit déterminé cette femme, jeune encore,

à se rendre aux instances de sa famille, qui desiroit la voir choisir un nouvel époux : elle s'étoit remariée avec un grand seigneur d'Espagne, et étoit depuis plusieurs années absente de Lisbonne, quand le poëme des *Lusiades* commençoit à y rendre célèbre le nom de son auteur.

Mais la nouvelle de la mort de Camoëns, en allant chercher Cécilia à la cour de Charles-Quint, ouvrit la cicatrice que le repentir avoit laissée dans son cœur, et des souvenirs que les plaisirs d'une cour brillante ne purent étouffer, ranimèrent ses peines. Qu'elle se fût estimée heureuse de prolonger par de secrets secours l'existence de celui que son égoïste amour avoit désespéré à jamais! Ces vœux, quand elle les forme, sont superflus : le dernier soupir de Camoëns s'est exhalé

sur le grabat du pauvre, et la charité seule a honoré sa dépouille. Mais la gloire du poëte protégera la cendre du guerrier; un double laurier ombragera sa tombe; et l'Amour, maudissant son bandeau, l'arrachera pour mêler ses larmes aux pleurs de la patrie et aux regrets des Muses!

FIN

00100389

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016